

relations

REVUE DU MOIS

NUMÉRO 333

MONTREAL

DÉCEMBRE 1968

PRIX 50¢

L'adolescent dans un foyer authentique

*L'encyclique "Humanae Vitae"
et la liberté de conscience*

La mort du fédéralisme coopératif

"Les Soleils des Indépendances"

SOMMAIRE

Décembre 1968

Éditoriaux	333
<i>De l'inflation et de l'abus des mots. — La mort du fédéralisme coopératif</i>	
Articles	
L'ENCYCLIQUE "HUMANÆ VITÆ" ET LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE	Marcel Marcotte 335
MÉDITATION: Noël	Paul Labarre 342
L'ADOLESCENT DANS UN FOYER AUTHENTIQUE	Claire Campbell 343
Chroniques	
Au service du français: <i>Pouvons-nous encore espérer?</i>	Joseph d'Anjou 347
Opinion libre: <i>"Messes rythmées"</i>	Paul Legault 349
Littérature: <i>"Les Soleils des Indépendances"</i>	Gabrielle Lapointe 351
Le théâtre	Georges-Henri d'Auteuil 353
<i>Ce Soir on improvise. — L'Avare. — Volpone. — Tartuffe.</i>	
Lecture du mois: <i>Virgile parmi nous</i>	Georges Robitaille 355
Les livres	356
Notes bibliographiques	361
Table de l'année 1968	362

RELATIONS

REVUE DU MOIS

publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

Directeur: Richard ARÈS.

Rédacteurs: Luigi D'APOLLONIA, Marcel MARCOTTE.

Collaborateurs: Joseph D'ANJOU, Georges-Henri D'AUTEUIL, Irénée DESROCHERS, René DIONNE, Fernand POTVIN, Jean-Paul ROULEAU.

Secrétaire de la rédaction: Georges ROBITAILLE.

Administrateur: Albert PLANTE

Rédaction et abonnements :

8100, boul. Saint-Laurent, Montréal-351. Tél.: 387-2541

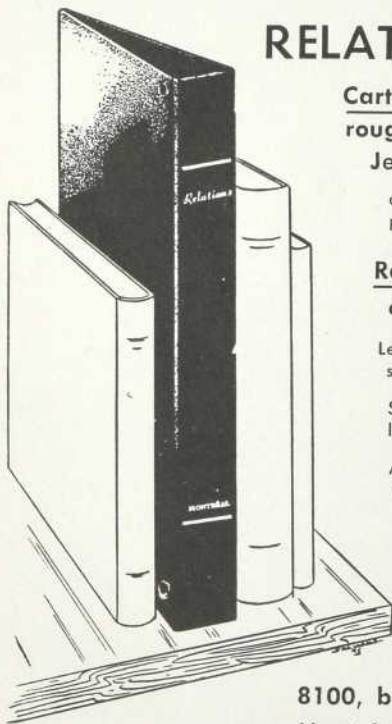
M. Jean-Robert GENDRON est autorisé à solliciter des abonnements pour la revue.



Relations est une publication des Editions Bellarmin, 8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11. Téléphone: 387-2541. Prix de l'abonnement: \$5 par année. Le numéro: \$0.50. Relations est membre de l'Audit Bureau of Circulations. Ses articles sont répertoriés dans le Canadian Periodical Index, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le Répertoire canadien sur l'éducation.

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.

CONSERVEZ RELATIONS



Cartable en similicuir rouge avec titres or.
Jeu de 12 cordes.

au comptoir \$2.50
par la poste \$2.65

Reliure de votre collection 1968.

Le lecteur fournissant sa collection : \$3.00

Si nous fournissons la collection : \$8.00

Ajouter \$0.25 pour frais d'expédition

Écrivez ou téléphonez

8100, boul. Saint-Laurent
Montréal-351 387-2541



CIGARETTES

"EXPORT"
BOUT UNI OU FILTRE

RÉGULIÈRES ET "KING"

Editoriaux

De l'inflation et de l'abus des mots

IL N'Y A PAS que le coût de la vie qui ne cesse de monter, le ton des revendications de certaines classes sociales, en particulier des jeunes et des étudiants, est aussi à la hausse. De la monnaie, l'inflation s'étend maintenant aux mots, sinon aux idées et aux actes. On ne parle plus guère que de protestation, d'occupation, de contestation, de manifestation, de violence et de révolution. L'ordre établi, l'*Establishment* comme on dit, apparaît "le pelé, le galeux d'où provient tout le mal", l'adversaire, par conséquent, qu'il ne suffit plus de contester, mais qu'il faut renverser et détruire pour ensuite reconstruire à neuf.

À ces manifestations, les catholiques, qui se veulent présents au monde, tiennent à participer; mais certaines des raisons qu'ils invoquent sont ambiguës, sinon abusives. On lit ou entend, par exemple, des propos comme ceux-ci: "Le Christ fut le premier et le plus grand des révolutionnaires; il a prescrit de rechercher la justice, béatifié ceux qui souffrent pour elle persécution et son Évangile est un Évangile de la justice. Nous devons donc, parce que chrétiens, être à la pointe du combat pour la justice, et nous faire, s'il le faut, révolutionnaires, les prêtres en tête."

Certes, dans tout ordre existant, il y a des réformes et des améliorations à apporter, il y a des injustices à corriger, la chose est évidente. Et les chrétiens ont le devoir d'être présents et de livrer le combat pour opérer ces réformes, pour redresser ces injustices, personne ne songe à le contester. Encore faut-il qu'ils agissent alors en disciples du Christ et utilisent des moyens ou procédés qui ne relèvent pas directement de la loi de la jungle et que ne condamne pas l'Évangile.

Le Christ, dit-on, fut un grand révolutionnaire. Il le fut en ce sens qu'il contesta un ordre où Dieu n'avait point

sa place et où les choses de Dieu, tel le Temple, étaient profanées par la recherche immodérée du pouvoir et de l'argent. Cette révolution qu'il prêcha — et qu'il prêche toujours — fut une révolution intérieure et spirituelle, par laquelle l'âme se tourne vers Dieu, se donne à Lui et par amour pour Lui se donne à tous les hommes. Il n'a point prêché de révolution politique pour libérer sa patrie, ni de révolution sociale pour renverser, en faveur des pauvres, l'ordre établi. Au contraire, il a osé dire, malgré les duretés des Romains et les abus des chefs de la nation: "Rendez à César ce qui appartient à César", et "Les Scribes et les Pharisiens occupent la chaire de Moïse; faites donc et observez tout ce qu'ils vous disent, mais n'imites pas leurs actions".

Sans doute il a prêché la justice, mais d'abord la justice qui rend à Dieu ce qui est à Dieu, la justice du Royaume de Dieu à rechercher avant tout le reste. S'il a proclamé bienheureux les affamés et les assoiffés de justice ainsi que ceux qui souffrent persécution pour la justice, il a promis aussi le même bonheur aux pauvres, aux humbles, aux doux, aux pacifiques, aux artisans de la paix. Sa révolution fut la révolution de l'amour, de l'amour qui, prenant racine en Dieu et découvrant en Dieu la grandeur de l'homme, se donne à Dieu et se donne aux hommes en les secourant et en les soulageant. Telle est la révolution de l'amour. La révolution de la haine méconnaît la grandeur intérieure de l'homme, elle ravale, elle méprise, elle violente, elle blesse et tue. Le Christ a subi la violence jusqu'à la mort, néanmoins il a toujours refusé d'y recourir contre qui que ce soit. À ses Apôtres comme à ses disciples, il a donné pour mission de prêcher l'Évangile de l'amour: l'amour du Père céleste pour les hommes et l'amour que les hommes Lui doivent et qu'ils se doivent entre eux.

La grande tentation du chrétien d'aujourd'hui est d'oublier son origine et sa destinée, c'est de ne plus croire à l'efficacité de cet Évangile de l'amour, mais de croire à la force et aux moyens de la violence. Le chrétien a le devoir d'être présent au monde, d'y dénoncer le désordre établi et d'y combattre l'injustice, mais par les armes qui lui sont propres: les armes de l'esprit et de la charité. Maniées avec intelligence et ténacité, ces armes sont, en définitive, pour l'instauration des vraies valeurs humaines, bien plus efficaces que les armes physiques de la violence et de la guerre inventées par les hommes. Car ce sont les armes du Christ. Seulement, il faut y croire et s'en servir.

Au cœur de l'homme de ce temps, un vide spirituel s'est creusé qui le laisse à la merci de ses appétits terrestres et en révolte contre les structures sociales qui lui paraissent oppressives et déshumanisantes. Il cède alors à l'inflation verbale et prône la révolution comme remède à ses maux. Mais aucune révolution limitée aux seules structures sociales ne pourra combler ce grand vide qui l'angoisse; si elle n'est pas d'abord interne et spirituelle, si elle ne s'accompagne pas d'un redressement des esprits et d'une maîtrise des appétits, cette révolution n'ira point à la racine du mal et sera toujours à reprendre.

La mort du fédéralisme coopératif

LA CONFÉRENCE FÉDÉRALE-PROVINCIALE des 5 et 6 novembre sur la fiscalité a définitivement sonné le glas du projet de fédéralisme coopératif lancé avec fanfare dans les premières années du gouvernement Pearson. Désormais, avait-on alors proclamé, avant, pendant et après l'élaboration de toute mesure concernant les provinces, celles-ci seraient consultées et participeraient non seulement aux discussions mais encore aux décisions et à leur exécution, bref, tout s'élaborerait avec elles et rien ne se déciderait sans elles.

Ce beau projet a vécu ce que vivent les roses: l'espace d'un matin de régime. Aujourd'hui le ton a changé et le monologue de l'injonction a remplacé le dialogue de la coopération. Unilatéralement, Ottawa a décidé de se retirer de ces plans conjoints qu'il avait engagé, et parfois même forcé, les provinces à entreprendre avec lui. Partant du principe, sain en lui-même, que l'objet et le contenu de ces programmes sont de compétence provinciale et que les provinces, en conséquence, doivent en supporter le coût au moyen de leurs propres impôts, le gouvernement fédéral, après avoir tout mis en chemin et chargé les provinces d'obligations financières extrêmement lourdes, déclare maintenant qu'il ne marche plus, qu'il lui faut faire des économies et que les gouvernements provinciaux n'ont qu'à se débrouiller tout seuls, en taxant davantage, chacune, leurs contribuables. Protestations et récriminations n'y feront rien: sa décision est irrévocable. Dans le même temps, il annonce d'autres projets qu'il a en vue et qui, évidemment, touchent à la juridiction des provinces.

Devant pareille façon de concevoir et de pratiquer le fédéralisme, un homme aussi foncièrement pacifique et

aussi profondément canadien que M. Jean-Jacques Bertrand, premier ministre du Québec, n'a pu contenir son indignation. Dans son mémoire à la conférence des ministres des finances, il n'hésite pas à qualifier d'"arrogante et impérialiste" cette attitude d'Ottawa et à affirmer que "le Québec ne tolérera pas qu'on en vienne maintenant à un fédéralisme dominateur". Car, précise-t-il, le gouvernement canadien a encore entrepris de "s'immiscer dans un nombre étonnant de secteurs provinciaux, de façon directe ou indirecte", comme, par exemple, dans le développement régional, l'aménagement urbain, les valeurs mobilières, la recherche scientifique, la radio-télévision scolaire et les affaires culturelles.

Et voici un cas tout particulier et tout récent:

Qu'on pense à l'assurance-santé et à l'imposition, par le gouvernement fédéral, d'une taxe curieusement qualifiée de "taxe de progrès social", qui, quoi qu'on dise, doit effectivement servir à mettre en œuvre un programme de sécurité sociale qui relève clairement de la compétence constitutionnelle des provinces... Nous avons l'intention d'établir un programme québécois d'assurance-maladie, mais nous le ferons quand nous le voudrons et comme nous le voudrons. Nous ne pouvons cependant tolérer que le gouvernement fédéral vienne imposer des taxes supplémentaires à nos citoyens, et ce, dans le but de mettre en œuvre, à l'extérieur du Québec, un programme que nous considérons, à bon droit, être de la compétence provinciale. Une telle façon de procéder est inacceptable.

On ne saurait dire mieux ni plus juste. Une fois de plus, le fédéralisme canadien évolue de la coopération à la domination. Une fois de plus, Ottawa s'arroge le droit de décider seul et de dire aux provinces quoi faire; encore une fois, il cherche à s'immiscer dans des domaines de compétence provinciale, sous prétexte qu'il connaît mieux qu'elles la situation et qu'il a de plus vastes moyens de taxation; encore une fois, devant les objections du Québec, il se montre intraitable. Ainsi, donne-t-il raison à tous ceux qui soutiennent que le Québec n'a rien à espérer des futures conférences constitutionnelles. "Si le Québec, a écrit par exemple René Lévesque, s'engageait dans des pourparlers de révision des cadres actuels et qu'il y persistait, dans cent ans il ne serait pas encore sorti du bois" (*Option Québec*, p. 35).

Il est aisé de qualifier ces propos de pessimistes, mais fort difficile, quand on examine attentivement les relations du Québec avec le gouvernement central durant les cent premières années de la Confédération, d'en contester le bien-fondé. Ottawa a maintenant l'occasion d'en apporter par les faits la confirmation ou le démenti. S'il est vrai, comme vient de le déclarer à Montréal le premier ministre du Canada, que jamais l'influence canadienne-française n'a été aussi grande dans l'administration fédérale, le Québec — le Québec comme tel, non le Canada français dans son ensemble — n'en a guère jusqu'à maintenant ressenti les bienfaits et, au rythme où croît de conférence en conférence l'intransigeance outaouaise, il pourrait bien regretter le temps où cette influence était à peu près nulle et où il ne pouvait compter que sur la bonne volonté et le *fair play* de la majorité anglophone.

L'encyclique "Humanæ Vitæ" et la liberté de conscience

Marcel MARCOTTE, S.J.

PAUL VI avait prévu que les positions doctrinales et pratiques de sa dernière encyclique se heurteraient, inévitablement, à de vives résistances, tant chez les croyants que chez les incroyants, et que l'écho de ces résistances, amplifié à plaisir par les moyens modernes de communication, se répercuterait douloureusement dans la conscience de l'Église. Aussi bien, ce n'est pas la première fois, dans les temps modernes, qu'une encyclique papale suscite des controverses. Quand parut *Rerum Novarum*, le capitalisme libéral y flaira des relents de marxisme, et la même accusation, l'an dernier, fut lancée par la haute finance américaine contre l'encyclique *Populorum Progressio*. Plus proche d'*Humanæ Vitæ* par le sujet traité, l'encyclique *Casti Connubii* de Pie XI avait pareillement reçu — auprès des libéraux, qui en blâmèrent le ton cassant et les exigences drastiques; auprès des conservateurs, qui lui reprochèrent son style direct et sa crûdité de langage — un accueil très réservé, avant de devenir, une fois la poussière retombée sur le champ de bataille, la grande charte du mariage chrétien.

Non, Paul VI ne pouvait pas se faire d'illusions. Encore tout récemment, son encyclique sur le célibat ecclésiastique, loin de clore le pénible débat qui agita l'Église, n'avait-elle pas eu pour premier résultat de le relancer de plus belle ? Or, un enseignement autoritaire sur la régulation des naissances était naturellement voué à soulever des contestations encore plus véhémentes et passionnées. Car les prêtres, cette fois, ne seraient pas seuls directement mis en cause: pour des millions de couples, la décision du Pape aurait des conséquences immédiates et précises, des conséquences peut-être dramatiques, dans un domaine vital où l'homme et la femme, par toutes les fibres de leur être, sont personnellement impliqués à fond.

Cette décision, par ailleurs, était attendue depuis quatre ans avec anxiété par le peuple chrétien. Le Concile, comme en font foi les textes nuancés de la Constitution pastorale *Gaudium et Spes*, n'avait pas fermé la porte à toute possibilité de révision ou de rajustement de l'enseignement traditionnel sur la contraception. En confiant au Pape le soin d'exprimer en temps et lieu le jugement et la volonté du Magistère, il avait entretenu, ou n'avait pas aboli, chez les partisans de la réforme, l'espoir que cette réforme, sur des points d'importance, devint bientôt un fait accompli. Paul VI eut beau multiplier les mises en garde, cet espoir têtue se mua petit à petit, pour un grand nombre, en certitude, à mesure que l'attente se prolongeait, que la Commission pontificale *ad hoc* tardait à rendre son verdict, que le Pape, en apparence, continuait à chercher sa voie. Paul VI, alla-t-on jusqu'à dire, laissait tout doucement s'établir une situation de fait, qu'il n'enté-

nerait officiellement que plus tard, avec toutes les précautions et les réserves requises, pour n'avoir pas l'air d'infliger à l'enseignement constant du Magistère et, plus particulièrement, à celui de ses trois prédécesseurs, un démenti trop brusque et trop voyant.

C'était bien mal connaître le Pape, qui entendait respecter l'engagement de parler qu'il avait pris solennellement devant le Concile et l'Église. C'était surtout faire trop peu de cas de la compétence du Magistère, qui ne pouvait évidemment pas résoudre par prétériorité ou par défaut, pour ainsi dire, un problème qui intéresse d'aussi près la destinée des personnes et l'avenir de l'humanité. L'amour, le mariage, la paternité sont, de toutes les réalités humaines, les plus hautes et les plus graves. Si l'Église n'était pas capable de prononcer à leur propos les paroles décisives et lumineuses dont les hommes, en pratique, ont besoin pour les faire fructifier au maximum dans leur vie, comment pourrait-elle encore se targuer d'être, au nom du Christ, "mère et éducatrice des peuples" ?

Cependant, Paul VI se taisait, dans ce sens tout au moins qu'il tardait à articuler la réponse élaborée et précise après laquelle languissait l'Église. Et, dans cette espèce de vacuum, des opinions se faisaient jour, des attitudes s'installaient, des pratiques tendaient à s'installer, qu'il serait d'autant plus malaisé, au besoin, de combattre et d'extirper, qu'elles auraient, entre-temps, poussé dans la pensée et dans les mœurs de plus profondes racines.

C'est ce qu'on a vu le jour où l'Encyclique, à la surprise générale, a condamné ces nouveautés sans ambages, mettant les croyants de toutes conditions — évêques, théologiens, prêtres, laïcs — en posture de rebrousser dare-dare la pente qu'un grand nombre, de bonne foi, avaient, à petits pas, commencé de descendre, et qu'une poignée de casse-cou ou de cyniques avaient déjà déboulé jusqu'au bas. Faut-il s'étonner que ce coup d'arrêt tardif et en partie inattendu ait suscité tant d'émotion dans l'Église et que, dans la confusion du moment, le peuple de Dieu, pris d'ensemble, tarde tellement à donner au Magistère officiel cet "assentiment loyal, interne et externe", que l'Encyclique réclame ?¹

**Le problème à résoudre : comment concilier
les droits de la conscience personnelle
avec ceux du Magistère pontifical ?**

Habemus pontificem: nous avons un pape, et le Pape détient dans l'Église du Christ l'autorité suprême en ma-

1. *Humanæ Vitæ*, no 28.

tière de doctrine et de discipline. Cette autorité, il peut et il doit, autant que possible (c'est la leçon du dernier concile), l'exercer collégalement, c'est-à-dire en communion avec l'épiscopat universel, quand l'objet de l'enseignement et les circonstances s'y prêtent, mais il n'y est pas absolument tenu, et la collégialité n'est pas le principe, l'essence et la mesure de son autorité, non plus que de l'obéissance qui lui est due par le peuple chrétien tout entier.² Aussi bien, suivant l'enseignement formel de la foi catholique³, assumé et réitéré par Vatican II⁴, l'infailibilité en matière de foi et de mœurs est pour le Pape un privilège personnel, lié à sa fonction et son mandat de Vicaire du Christ, et auquel, de droit divin, rien ni personne dans l'Église ne peut imposer de restrictions ou assigner de limites. A fortiori jouit-il de la même liberté souveraine quand, dans l'exercice de son magistère ordinaire, il promulgue avec force — sans y employer, toutefois, la plénitude de son autorité — quelque point de doctrine ou de discipline à l'intention de toute l'Église. Pour n'être ni collégial ni infailible, son enseignement, à ce moment, n'en reste pas moins "authentique" et requiert, comme tel, de la part des croyants, "une soumission religieuse de la volonté et de l'intelligence" proportionnelle à "sa propre pensée" et à "sa volonté manifeste".⁵

Il suit de là que, dans une perspective doctrinale, l'enseignement de l'Encyclique et, notamment, la condamnation explicite qu'elle porte contre la contraception, constituent, au regard de la foi, les vraies — et les seules — normes objectives du bien et du mal d'après lesquelles tout croyant, en principe, est appelé à régler sa pensée et à ordonner sa conduite.

On a le droit de penser que, dans une Église idéale, tous les fidèles, sans exception, épouseraient, dans le présent litige, les vues du Pape, non pas qu'ils dussent, nécessairement, avoir tous l'évidence que ces vues sont justes, de fait et de droit, mais parce que, le Magistère authentique ayant arrêté sa décision, tous les tiendraient *hic et nunc* pour sages, en raison de l'autorité dont elles émanent et de la garantie divine dont elles sont revêtues. Nous vivons, hélas ! dans une Église d'hommes, où l'on constate sans étonnement qu'un nombre important de croyants, pour toute espèce de raisons, en sont arrivés,

2. Le texte de la Constitution dogmatique *Lumen Gentium* est parfaitement clair sur ce point: "Le Pontife romain, en vertu de son office de Vicaire du Christ et de Pasteur de toute l'Église, a sur celle-ci un pouvoir plénier, suprême et universel, qu'il peut toujours exercer en toute liberté." La note explicative authentique expose dans les termes suivants le sens de ce passage: "Il relève du jugement du Pape, qui a la charge de tout le troupeau du Christ, de déterminer, selon les besoins de l'Église, qui varient avec les époques, de quelle manière il convient d'exercer cette charge, soit personnellement, soit collégalement." (no 3) "En tant que pasteur suprême de l'Église, le souverain Pontife peut exercer en tout temps et à discrétion son pouvoir, comme le requiert sa charge même. Quant au Collège, il existe bien toujours, mais il n'agit pas, pour autant, en permanence, de manière strictement collégiale, comme le montre bien la tradition de l'Église... Ce n'est que par intervalles qu'il pose un acte strictement collégial, et jamais sans le consentement de son chef." (no 4)

3. Concile Vatican I, Constitution dogmatique *Pastor aeternus*.

4. *Lumen Gentium*, no 18.

5. *Lumen Gentium*, no 25. Cfr notre commentaire de ce texte dans *Relations*, septembre 1968: L'Encyclique "*Humanae Vitae*" et l'obéissance catholique.

les uns à mettre en doute le bien-fondé ou la sagesse des règles fixées par l'Encyclique, les autres même à leur opposer, en théorie comme en pratique, un refus global et définitif.

Les doutes ou la contestation ne portent pas, évidemment, sur les principes généraux qui, à l'intérieur de la vision chrétienne de l'homme et de sa vocation, inspirent et commandent au Pape sa conception de l'amour conjugal et de la paternité, mais sur les applications qu'il fait, autoritairement, de ces principes au problème particulier de la régulation des naissances et, singulièrement, à celui de la contraception. Compte tenu du vaste éventail des doutes, des réserves, des critiques qui se sont exprimés là-dessus jusqu'à ce jour, la question de fond à laquelle la pastorale de l'Encyclique est actuellement affrontée pourrait donc se formuler brièvement en ces termes: Comment concilier, face à la condamnation portée par le Pape contre tous les moyens et tous les actes contraceptifs, les droits de la conscience personnelle avec ceux de l'autorité légitime ?

Le problème a été obscurci, des deux côtés de la barricade, par tant d'imprécisions, d'ambiguïtés, de réticences verbales ou, à l'inverse, par tant de *pronunciamientos* sans nuances, de déclarations fracassantes, qu'il paraît nécessaire, avant d'en arriver aux conclusions pastorales pratiques, de soigneusement établir l'état de la question.

**La tradition et la foi catholiques réclament,
en même temps, le respect de la conscience
personnelle et celui de l'autorité légitime.**

La tradition catholique, en dépit de quelques avatars historiques, a toujours fait grand cas des droits de la conscience personnelle. Intransigeante en matière de foi, elle s'est habituellement montrée beaucoup plus tolérante et plus souple en matière de morale, à moins qu'il ne s'agît de règles clairement révélées. Au surplus, le concile Vatican II a mis en circulation dans l'Église des aspirations à la liberté de pensée et d'action qui, en regard des normes précédemment reçues, revêtent parfois un caractère incongru, mais qui n'en sont pas moins, au total, saines, humaines et créatrices, en ce sens qu'elles favorisent l'ouverture du chrétien au monde et son insertion active dans l'histoire en marche. Il est encore trop tôt pour comparer sur pièces les avantages et les inconvénients de cette transformation. L'apprentissage de la liberté, pour les groupes comme pour les individus, est toujours long et laborieux. En abaissant en tout domaine le seuil de la censure et en prenant, chaque fois que c'était possible, parti pour la liberté, le Concile a délibérément exposé l'Église à des dangers inédits dont les tensions actuelles, autour de différents points de doctrine et de discipline, sont l'illustration et le prélude. Mais, comme c'est sous la mouvance de l'Esprit de Dieu que le Concile a opté pour le risque, le chrétien doit croire, en dépit des apparences contraires, que ces discordances sont nécessaires et fécondes, ces déchirements provisoires, et que l'Église, à travers les

affaires d'une parturition éprouvante, est en train de renaître à une vie nouvelle.

Une fois reconnus les droits de la conscience personnelle, il faut, en régime de pensée et de vie catholique, reconnaître également les droits de l'autorité légitime, qui coïncident, en dernier ressort, avec ceux du magistère officiel de l'Église. Dans le domaine des articles de foi au sens strict, ces droits sont illimités et ne tolèrent aucune contestation. Quand le Magistère engage explicitement la plénitude de son autorité en proclamant *ex cathedra* une vérité à croire ou une règle de vie à pratiquer, le chrétien, en tant que tel, est tenu d'obéir coûte que coûte. S'il ne le fait pas, il s'exclut lui-même, automatiquement, de la communion catholique, même s'il prétend — à la façon du "troisième homme" — y rester rattaché.

Cependant, le domaine des vérités infaillibles, irréformables dans leur substance sinon dans leur formulation, est, en matière de morale surtout, relativement étroit. En règle générale, les lois morales fixées par le Magistère ne sont pas des articles de foi et ne lient donc point, de soi, les consciences chrétiennes de façon inconditionnelle et absolue. Mais on aurait tort d'en conclure que la conscience, vis-à-vis d'elles, est libre de ses choix. Restreindre l'obéissance catholique aux vérités de foi clairement définies, c'est se faire du rôle de l'Église et de l'infaillibilité même de son magistère une conception étriquée et fautive. Suffirait-il donc à l'Église, pour remplir sa mission dans le monde, de proclamer solennellement le petit nombre de vérités fondamentales qui forment le noyau de la Révélation, en abandonnant aux individus le soin d'en tirer, au fur et à mesure de leurs besoins, les conclusions doctrinales et pratiques que leur conscience approuve ? Et suffirait-il aux chrétiens, pour marquer leur appartenance à l'Église, d'obtempérer aux règles de pensée et de vie strictement imposées par le Magistère, sauf à prendre leurs distances vis-à-vis de toutes les autres ?

Le christianisme n'est pas seulement un corps articulé de doctrine, mais une sagesse intégrale, qui illumine et gouverne toutes les activités de l'homme. Le chrétien sait que, dans n'importe quelle situation, il y a pour lui une façon de penser et d'agir qui colle de plus près que toute autre à l'esprit de l'Évangile et à la volonté de Dieu sur sa vie. Pour la découvrir, il se tourne d'abord vers les enseignements infaillibles du Magistère, quand ils existent ; mais, quand ils n'existent pas, il n'en est pas réduit aux seules lumières de sa conscience. À propos de tous les problèmes importants de foi et de morale, l'Église, au cours des siècles, a été amenée à prendre parti. Elle l'a fait, il va sans dire, dans le prolongement et le rayonnement des vérités fondamentales qui constituent l'ossature du message chrétien. En sorte que, dans la plupart de ces enseignements, de soi faillibles, le croyant, à l'écoute de l'Esprit, perçoit l'écho des enseignements infaillibles dont ils émanent et leur donne sa foi. C'est ainsi qu'il réussit à faire, en tout temps et en tout lieu, le lien entre l'Évangile et sa vie. La distinction, nécessaire au plan doctrinal et juridique, entre les vrais articles de foi et les propositions simplement authentiques du Magistère, ne doit donc pas,

au plan de l'agir, être poussée trop loin. Sous peine de réduire l'enseignement moral de l'Église à quelques affirmations centrales, sans prise directe sur l'existence, il ne faut pas contester au Magistère ordinaire le droit d'approuver ou de dénoncer, d'autorité, les comportements concrets à travers lesquels ces affirmations sont vécues ; il ne faut pas non plus restreindre peu ou prou le devoir d'obéissance aux seules règles morales qui portent le sceau de l'infaillibilité. Tel est, nous l'avons vu⁶, l'enseignement exprès du Concile comme de toute la tradition catholique. Peut-on reprocher au Pape de l'avoir, sur un point important de la morale, pris au sérieux et mis en exercice ?

Les conflits apparents entre les droits de la conscience chrétienne et ceux du Magistère sont à résoudre, en principe, au profit de l'autorité.

En traitant séparément des droits de la conscience et des droits de l'autorité, nous ne voulons pas donner l'impression que la conscience et l'autorité sont des notions antinomiques, qui ne peuvent s'affirmer, dans les faits, qu'au détriment l'une de l'autre. N'est-ce pas, hélas ! en termes de conflit que, trop souvent, les parties à l'actuel débat posent le problème et tentent de le résoudre, en rognant, l'une sur les droits de la conscience, l'autre, sur les droits de l'autorité ? C'est un tort grave. En réalité, conscience et autorité sont, au regard chrétien, deux pouvoirs complémentaires destinés, de soi, à s'achever et se renforcer mutuellement. La conscience est la voix de Dieu qui parle à l'homme du dedans, l'autorité est la voix de Dieu qui parle à l'homme du dehors. Est-il pensable que ces deux voix, qui n'en font qu'une, se contredisent ?

Les conflits, quand ils surgissent, ne peuvent donc être qu'apparents. Sur quelle base doit-on chercher à les résoudre ?

Nous posons en principe que, en toute question controversée de morale chrétienne, la présomption, avant tout examen, joue en faveur de l'autorité. Le chrétien est un homme qui, par un acte conscient et libre de contrainte, a donné sa foi à l'Église et s'en remet à elle, globalement, de fixer pour son bénéfice les normes objectives du bien et du mal, dans l'assurance qu'elle ne le forcera jamais, par le truchement de ces normes, à agir contre sa conscience. Cet abandon confiant n'a rien d'une abdication ; il est, au contraire, face à l'orgueil, aux partialités, à l'inconstance de l'esprit, l'affirmation suprême de la liberté intérieure des enfants de Dieu. N'empêche que, à vue humaine, il se traduit par une limitation des droits de la conscience personnelle.

Cette limitation, de toute évidence, est particulièrement rigoureuse dans le champ des règles morales infailliblement définies par le Magistère : l'assentiment interne et externe qui leur est dû est total ; il se confond avec l'adhésion à l'Église elle-même ; la conscience n'a plus de choix qu'entre l'obéissance et la rupture. Elle est assurément moins stricte

6. Cfr note 5.

dans le cas des règles morales qui n'engagent pas l'infaillibilité du Magistère. L'assentiment de la conscience n'est plus alors, par définition, inconditionnel ni absolu, et le chrétien, en principe, peut avoir et invoquer des raisons proportionnées pour le différer et même, à l'occasion, pour le refuser. Seulement, il n'a pas le droit de le faire *a priori*, en présumant, sans vergogne, que ces règles sont impraticables ou erronées, ni de le faire même *a posteriori*, à moins d'être en mesure de démontrer qu'elles le sont.

Aussi bien, le chrétien n'est pas, face à l'autorité du Magistère, dans la même situation que le non-chrétien. Puisqu'il reconnaît cette autorité et y adhère, préalablement à toute autre considération; que le Magistère, au regard de sa foi, est *en possession* comme on dit, c'est lui qui porte le fardeau de la preuve et doit payer les frais de sa dissidence. Faute de quoi, en bonne logique, les droits de l'autorité restent intacts et l'emportent sur ceux de la conscience personnelle.

Il faut aller plus loin: pour que la démonstration ou la preuve susdite soit valide, il est essentiel que les arguments qui militent en faveur de la liberté soient de même *ordre* et de même *poids* que ceux qui militent en faveur de l'obéissance. En pratique, cela veut dire que tout débat de ce genre est gouverné de bout en bout par la théologie et ne peut, en définitive, être tranché que par elle; cela veut dire aussi que, conformément aux lois de la théologie, l'autorité doctrinale la plus forte doit prévaloir sur les autorités plus faibles.

Dans le cheminement intérieur de la conscience perplexe ou récalcitrante, ces deux points sont d'extrême importance et demandent d'être examinés de près.

L'autorité du Magistère joue dans l'ordre de la foi et la valeur de ses décisions ne se mesure pas aux qualités scientifiques de la démarche qui y conduit.

Le Magistère de l'Église n'est pas un magistère scientifique. Il n'est pas de son rôle ni de sa compétence d'arbitrer les conflits entre savants, de faire un choix parmi leurs opinions, de condamner les unes, d'approuver les autres et de régler doctement, à partir de là, la pensée et la conduite du peuple chrétien. Le Magistère de l'Église est un magistère d'autorité. Sa mission, dans le domaine de la foi, consiste à exprimer dans toute sa richesse et sa pureté le contenu de la Révélation que Dieu nous a faite, en Jésus-Christ, de son mystère intime et de son dessein d'amour envers l'humanité. Dans le domaine de la morale, elle consiste à manifester, sous le même éclairage surnaturel, les exigences de Dieu quant aux actes que l'homme doit poser ou ne pas poser pour que ce dessein d'amour, en lui et à travers lui, s'accomplisse.

Fondamentalement, ces exigences sont inscrites dans la nature humaine elle-même et la conscience, en théorie, est toujours capable de les reconnaître. Mais elles risquent d'être méconnues, ou d'être perçues moins clairement, quand l'homme est laissé à ses seules lumières. C'est

pourquoi, le Magistère intervient, et doit intervenir, soit pour remettre sous les regards des croyants les règles morales explicitement révélées, soit pour en rappeler d'autres qui n'existent dans la Révélation qu'à l'état implicite. Dans les deux cas, il n'y a qu'une source de vérité et d'autorité: la Parole de Dieu que l'Esprit saint prononce à l'oreille de l'Église.

Gardons-nous d'en conclure que le Magistère boude la raison et les sciences, ou qu'il ne leur est pas attentif. Dieu parle aux hommes de bien des manières: par leur conscience, par les événements, par les découvertes scientifiques, par l'expérience des individus et des peuples. Dans la recherche de la vérité morale et pour sa transmission, l'Église fait état de toutes ces compétences. Ainsi, par exemple, en créant, sous Jean XXIII, puis en élargissant, sous Paul VI, la Commission d'experts chargée de l'éclairer "sur les nouvelles questions relatives à la vie conjugale, et en particulier sur celle de la régulation de la natalité"⁷, le Magistère a clairement montré qu'il entendait se mettre à l'écoute des sciences et tenir compte de leurs indications. Mais ces indications, à ses yeux, ne pouvaient pas être décisives et ne l'ont pas été, pour la bonne raison que c'est d'une autre source, plus divine, qu'il tient ses certitudes, et dans une autre lumière, plus limpide, qu'il approuve ou condamne, en leur nom, toutes idées et pratiques nouvelles, selon qu'elles servent ou desservent le vrai progrès de l'homme.⁸

Ainsi, encore, on constate que Paul VI, dans son Encyclique, fait à la discussion et aux arguments rationnels leur part, fort large en vérité, pour expliquer, justifier et défendre ses prises de position. Il ne s'agit pas là d'un simple jeu de l'esprit, pour la satisfaction ou la consolation des chrétiens raisonnants. Dans la genèse de la décision papale, ces analyses intellectuelles ont certainement tenu un rôle important. Rôle positif, en articulant la recherche et en couronnant ses conclusions; rôle négatif, en opposant les raisons aux raisons et en écartant les obstacles du chemin. Mais ce rôle, à tout prendre, est d'ordre instrumental et ne constitue pas, dans l'itinéraire doctrinal du Pape et par rapport à son aboutissement, l'élément essentiel. L'essentiel, c'est l'assistance de l'Esprit dont jouit le chef de l'Église dans la recherche de la volonté divine et c'est, finalement, la règle morale elle-même qu'il en arrive à promulguer au nom de Dieu.

Pour parler bref, l'autorité de l'Encyclique ne tient pas aux qualités intellectuelles de la recherche pontificale,

7. *Humanae Vitæ*, no 5.

8. Dans son discours du 29 octobre 1966 aux gynécologues italiens, Paul VI marquait très bien les différences d'origine et d'inspiration entre le savoir profane et le savoir sacré. "Vos recherches, leur disait-il, portent sur un domaine scientifique où l'expérience sensible et la raison sont mises en œuvre et apportent leurs certitudes. Pour nous, notre recherche emprunte les voies de la connaissance historique, spéculative, théologique. Vous êtes sûrs, fiers de vos conclusions si positives, mais dont tout de suite vous reconnaissez le caractère incomplet, en raison des éventuels progrès à venir, ou en raison du mystère, toujours plus présent, de l'être, de la vie, de l'origine et du pourquoi des choses. Nous sommes nous aussi sûr et joyeux de la lumière invisible qu'il Nous est donné de trouver dans la foi et dans le soupirail de la mystique, mais toujours assoiffé d'une vision béatifique dont le désir Nous tourmente et l'espérance Nous console."

à la rigueur de sa méthode, à la validité des raisonnements qui la sous-tendent, mais uniquement à ses résultats. Une question était posée au Pape: la contraception constitue-t-elle toujours un désordre? Avant que de répondre, le Pape, comme l'Encyclique en témoigne, a longuement réfléchi, consulté les savants, les philosophes et les théologiens; il a scruté l'enseignement de ses prédécesseurs et la tradition de l'Église; surtout, il a prié, comme il l'a dit lui-même, afin que l'Esprit l'illumine. Et puis, le temps venu, il a rendu sa réponse:

Est absolument à exclure toute action qui, soit en prévision de l'acte conjugal, soit dans son déroulement, soit dans le développement de ses conséquences naturelles, se proposerait comme but ou comme moyen de rendre la procréation impossible.

Humanae Vitae, no 14.

C'est cette réponse, désormais, qui fait loi dans l'Église, ce ne sont pas les raisons qui la motivent et l'étaient. Les raisons, de l'aveu même du Pape⁹, peuvent être, à la rigueur, contestées, et le sont, de fait, par un grand nombre. Mais la réponse, elle, au regard de la foi, ne peut pas l'être valablement, non plus que la règle morale qu'elle promulgue en termes nets et péremptoirs. Elle ne peut pas être contestée, du moins, au nom d'aucun savoir profane, d'aucune expérience humaine, individuelle ou collective. "Cela, dirait Pascal, est d'un autre *ordre*, surnaturel"¹⁰.

L'autorité qui s'attache à l'enseignement authentique du Pape est d'un tel poids qu'elle prévaut sur l'autorité de tout autre enseignement en sens contraire.

Mais la contestation, dans certains cas, n'est-elle pas le fait de théologiens, et ne s'exerce-t-elle pas, justement, sur le terrain du savoir sacré et de l'expérience chrétienne où l'Encyclique se situe? Sans doute. Mais, outre qu'il ne faut pas confondre, ici, les vrais théologiens avec les professeurs de catéchisme qui s'en donnent le nom, on peut affirmer sans crainte que, à de rares exceptions près, les théologiens, sur le fond même de la question, sont d'accord avec le Pape, qu'ils reconnaissent du moins l'authenticité et la validité de son enseignement. Leurs réserves, quand ils en font, portent plutôt sur la forme de l'Encyclique, son langage, son style, la nature et la portée de son argumentation, et, davantage encore, sur son mode de préparation, trop peu collégial, ecclésial ou démocratique, au gré de quelques-uns. Leur position critique peut se résumer ainsi: l'enseignement de l'Encyclique est un enseignement authentique et valable, qui lie la conscience des fidèles, mais, dans l'optique de l'*aggiornamento* conciliaire et de la théologie nouvelle qui en est issue, il eût dû revêtir des allures moins doctorales, moins catégoriques, moins autoritaires, et faire la part plus large aux initiatives de l'Esprit et à la responsabilité chrétienne des couples; il est surtout regrettable que le Pape, avant de rendre son verdict, n'ait pas

9. S'adressant aux prêtres, Paul VI écrit: "Soyez les premiers à donner dans l'exercice de votre ministère un assentiment loyal, interne et externe, au Magistère de l'Église. Cet assentiment est dû, vous le savez, non pas tant à cause des motifs allégués, que plutôt en raison de la lumière de l'Esprit saint dont les Pasteurs de l'Église bénéficient à un titre particulier pour exposer la vérité." *Humanae Vitae*, no 28.

10. *Pensées*, no 793, éd. Brunschvicg.

jugé bon ou trouvé moyen de consulter davantage les évêques, les théologiens, les fidèles, et que le verdict rendu fasse trop peu de cas des avis et des aspirations en sens différent qui ont cours dans l'Église.

Ces reproches mesurés, auxquels nous avons répondu dans nos articles précédents, ne touchent pas à la substance même de l'enseignement pontifical et, dans le climat décontracté de la théologie d'après-Concile, n'ont rien d'inattendu ni de scandaleux. Dans la mesure, encore fort imprécise et discutable, où ils sont fondés, nous avons l'assurance que, tôt ou tard, le Magistère y fera droit. Nous regrettons seulement, avec bien d'autres, que les théologiens en cause n'aient pas mieux prévu et prévenu l'usage intempéré, voire les distorsions dont leurs critiques, fatalement, devaient être et ont été l'objet en se répandant dans l'opinion publique. "Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes; car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes."¹¹ Il est dangereux même d'avoir l'air de le dire, car d'autres en concluront qu'on le dit, et le peuple, trompé par les apparences, perdra toute envie d'obéir.

Quant aux rares théologiens qui se sont ouvertement dissociés de l'enseignement papal, nous voudrions savoir, entre autres choses, ce qu'ils pensent de ces textes de celui qui fut, et qui reste, le plus grand parmi eux:

Il faut s'en tenir au jugement du Pape plutôt qu'à la position de n'importe quel théologien, fût-il extrêmement versé dans les Saintes Écritures.

St-Thomas d'Aquin: *Quodl.*, 9,6.

Contre l'autorité du Pape, ni Jérôme, ni Augustin, ni aucun des saints Docteurs ne défendent leur opinion personnelle.

Somme théol., II-II, a. 2, ad. 3um.

La théologie est une science fondée toute sur l'autorité. Celle des théologiens, pris un à un, ne pèse pas très lourd. De fait, elle n'a de *poids* que celui des sources où ils puisent (Écriture et Tradition, définitions de foi, enseignement constant de l'Église, *consensus* des théologiens et du peuple chrétien au sens fort de ce terme) et celui, au bout du compte, qu'il plaît au Magistère de lui reconnaître en l'assumant, pour ainsi parler, dans son autorité propre. Pour le théologien, émettre des opinions contraires à l'enseignement authentique du Magistère, taxer le Pape, comme certains l'ont osé faire, de négligence, de collusion, d'ignorance et de despotisme, prétendre ouvertement ou dire à mots feutrés qu'il est dans l'erreur, c'est, au plan professionnel, une sorte de suicide. À partir de ce moment, le théologien n'est plus qu'un sage entre bien d'autres, dont l'opinion, sur les balances de la foi, pèse tout juste le *poids* des arguments — la plupart du temps rationnels — sur lesquels elle repose; pour toutes fins pratiques, il a cessé d'être, et ne doit plus être considéré — en rapport avec l'objet de la contestation — comme un vrai théologien catholique, c'est-à-dire comme un témoin autorisé de la foi de l'Église.

C'est dans cette optique qu'il faut comprendre la protestation indignée de Paul VI, au lendemain de la publication de son Encyclique:

Aujourd'hui, certains théologiens recourent à des expressions doctrinales ambiguës; d'autres s'arrogent la permission d'énon-

11. Pascal, *Pensées*, no 326, éd. Brunschvicg.

cer des opinions qui leur sont propres, et auxquelles ils confèrent l'autorité qu'ils contestent, plus ou moins ouvertement, à celui qui, de droit divin, possède ce charisme soigneusement gardé et formidable.

*Discours à l'inauguration de la Conférence du Comité épiscopal latino-américain, à Bogota.*¹²

Cela ne veut pas dire que la liberté de *pensée* n'existe pas dans l'Église, que le théologien ne peut que répéter ou commenter les enseignements officiels: la théologie catholique, à ce régime, perdrait tout dynamisme, toute volonté et capacité de progrès. Mais cela veut dire que, là où le Magistère a clairement pris parti sur un problème de doctrine, la liberté *d'expression*, surtout à une époque de crise, n'est pas illimitée. Le théologien est imprudent ou naïf qui reporte sur son rôle public les privilèges attachés à son rôle privé, sans tenir compte de l'impact — multiplié à l'infini par la presse écrite et parlée — de ses critiques sur l'opinion populaire.¹³ Est-ce à lui, isolé parmi ses pairs, ou est-ce au Pape, en communion avec l'Esprit, avec l'Église, que le chrétien indécis demandera de lui servir de guide ?

Nous tenons donc pour certain que, faute de *preuve* valable en sens contraire, toute confrontation, chez un croyant, entre les droits de la conscience et les droits de l'autorité, doit déboucher, en fin de course, sur la reconnaissance des positions de l'Encyclique. Reconnaissance théorique: cette doctrine est vraie, sage, juste et salutaire. Reconnaissance pratique: ces prescriptions morales sont à respecter *hic et nunc* comme la norme objective de la conduite chrétienne. Telle est la conclusion à laquelle l'Épiscopat français — pour ne parler que de lui — paraît en être arrivé quand, à la suite du Pape, il affirme nettement: "La contraception ne peut jamais être un bien. Elle est toujours un désordre."¹⁴

La contraception est toujours un désordre, comme le Pape l'affirme, mais elle n'est pas toujours un péché, puisque la conscience peut, de bonne foi, la juger innocente.

Cependant, le sort de la moralité ne se joue pas tout entier au niveau des exigences morales *objectives*, mais à celui, également, de l'appréciation *subjective* qui en faite,

12. Le texte complet de ce passage sur la fonction des théologiens a été publié dans *Relations*, octobre 1968, p. 291.

13. Cfr la *Déclaration de l'épiscopat canadien*, no 16. — Sur le rôle des théologiens dans la controverse actuelle, le P. Karl Rahner a exprimé des vues fermes et nuancées qui devraient, nous semble-t-il, rallier tous les suffrages. Cfr *The National Catholic Reporter*, 18 septembre 1968: *Rahner on Encyclical*.

14. *Note pastorale de la Conférence des évêques de France*, no 16. Ces deux lignes — ou leur équivalent — sont portées manquantes dans la *Déclaration de l'épiscopat canadien*, et cette absence, comme chacun sait, a donné lieu à des interprétations laxistes de leur enseignement contre lesquelles, à bon droit, les évêques protestent et se proposent de réagir dans les mois qui vont suivre. Que, pour des raisons pastorales, ils aient omis d'endosser explicitement la condamnation de la contraception prononcée par le Pape, cela ne veut pas dire qu'ils la contestent, mais simplement que, au plan où ils avaient résolu de se placer, ce rappel ne leur paraissait ni nécessaire, ni opportun.

à hauteur d'homme, par chacun de ceux qui doivent en faire l'application dans leur vie. C'est pourquoi, après avoir déclaré que la contraception, objectivement, est toujours un désordre, les Évêques français ajoutent aussitôt: "Mais ce désordre n'est pas toujours coupable". Ce disant, ils ne font rien d'autre que de reprendre à leur compte et appliquer à la contraception la règle traditionnelle de la morale chrétienne qui veut — comme nous le rappelions dès notre premier article — que ce soit la conscience, "en dernier ressort, qui prononce, en conformité ou non avec la loi, l'ultime jugement pratique sur la bonté ou la malice des actes humains".¹⁵

Quand on parle de liberté de conscience, il faut savoir ce qu'on dit et peser ses termes avec soin. La conscience est tout ensemble libre et soumise. Libre, parce que c'est elle, en définitive, qui, selon les lumières dont elle jouit dans une occasion donnée, choisit sa voie et, par ce choix, détermine la qualité morale des actes où il s'exprime. Soumise, parce que le choix lui-même n'est pas livré à l'arbitraire mais doit, en toute loyauté, se conformer, précisément, aux lumières reçues. La conscience, en somme, est mère et fille d'elle-même: elle enfante les règles auxquelles, ensuite, elle est tenue d'obéir. Au surplus, de toutes les lumières dont la conscience dispose pour éclairer ses choix, la plus précieuse et la plus sûre, au regard de la foi, est celle qui émane du Magistère. D'où, pour l'objet qui nous occupe, le rappel insistant du Concile:

Dans leur manière d'agir, que les époux chrétiens sachent qu'ils ne peuvent pas se conduire à leur guise, mais qu'ils ont l'obligation de toujours suivre leur conscience, une conscience qui doit se conformer à la loi divine, et d'être dociles au Magistère de l'Église, interprète autorisée de cette loi à la lumière de l'Évangile.

Gaudium et Spes, no 50.

Il suit de là que "suivre sa conscience", pour un chrétien, cela ne signifie pas — comme on le va répétant — que l'homme est à lui-même sa propre loi et qu'il peut, sans faute et sans remords, ajuster sa conduite à ses choix spontanés. Cela signifie, tout au contraire, que la conscience n'est un bon guide qu'à condition d'être éclairée, qu'elle doit prendre les moyens de l'être, et que sa plus haute dignité, somme toute, consiste à mettre sa lucidité et sa liberté au service de l'obéissance:

Plus la conscience droite l'emporte, plus les personnes (et les groupes) s'éloignent d'une décision aveugle et tendent à se conformer aux normes objectives de la moralité.

Gaudium et Spes, no 16.

En même temps que des droits, la conscience a donc des devoirs, dont le premier, pour tout croyant hésitant ou rétif, consiste à fournir un effort loyal pour se mettre *progressivement* au diapason du Magistère. Effort spirituel, d'abord, car c'est la pensée et la volonté de Dieu que la conscience a pour tâche de découvrir, et Dieu parle à l'esprit et au cœur de l'homme dans la prière. Effort intellectuel, aussi, car il serait stupide et malhonnête, sur la foi des slogans, rumeurs et préjugés véhiculés par l'opinion, de renier superbement l'enseignement du Pape, sans prendre le temps ni la peine d'en jauger, personnellement,

15. *Relations*, septembre 1968: *L'Encyclique "Humanae Vitae" et l'obéissance catholique*, p. 251.

l'autorité et la valeur. Effort moral, enfin, car il est de la nature des règles qui gouvernent l'amour, le mariage, la sexualité, de ne révéler pleinement leur rectitude et leur sagesse qu'à ceux qui, pleinement, s'appliquent à en vivre, qui jouent leur sort sur ce risque.

Ce devoir accompli — ou en cours d'accomplissement —, il est possible que la conscience reste perplexe ou rebelle tant il y a, pour les chrétiens d'aujourd'hui, d'obstacles à surmonter, au plan du *connaître* et au plan de l'*agir*, pour se sentir et se mettre, intérieurement, d'accord avec la loi. Paul VI était conscient de ces complications. Il savait bien, par exemple, que la publicité massive faite aux motifs et aux moyens de contrôle artificiel des naissances avait déjà étouffé à demi "la voix de l'Église"¹⁶ dans le monde, et que les chrétiens eux-mêmes, étourdis par la propagande, risquaient de prêter à l'Encyclique une oreille moins docile. Il n'ignorait pas non plus que les raisons invoquées, ces dernières années, par nombre de moralistes chevronnés, en faveur d'un élargissement de la loi de l'Église, avaient fait leur chemin dans les consciences catholiques et qu'il serait difficile d'en conjurer l'influence. C'est pourquoi, aux arguments des uns et des autres, il s'est évertué, tout au long de son Encyclique, à répondre de son mieux.¹⁷ Mais ces réponses, pour l'emporter, dans l'esprit de certains, sur les opinions qu'elles combattent, demanderaient à être développées et approfondies. En attendant, il y a bien des chances que le flottement dans les consciences se perpétue, voire que les résistances, dans certains cas, s'exaspèrent. La perspective est navrante, bien sûr, mais il faut, pour être réaliste et juste, en tenir compte comme d'un fait.

Paul VI se montre pareillement fort sensible aux difficultés, aux drames même que les époux, dans l'ordre de l'agir, peuvent avoir à affronter et à surmonter avant d'être en mesure d'intégrer effectivement "la doctrine de l'Église" dans leur vie d'amour conjugal.¹⁸ Pour y remédier, il a parlé d'effort, d'ascèse et de sacrifice, de confiance dans l'aide de Dieu, d'espérance de la vie éternelle.¹⁹ Mais ces remèdes, comme lui-même le prévoit,²⁰ n'empêcheront jamais que faiblesses et chutes, au fil des travaux et des jours, pullulent dans les foyers. À telle enseigne que, las de lutter, de prier, d'espérer et incapables, en pratique, de vivre tout à fait comme ils pensent — ou comme ils devraient penser —, certains chrétiens se mettront — ou se remettront — à penser plus ou moins comme ils vivent. Cela est déplorable, encore un coup, mais on doit derechef en faire état comme d'un fait.

Compte tenu de ces deux faits dont, à vrai dire, l'ampleur seule, réelle ou prétendue, étonne, il est permis de penser que, chez nombre de chrétiens, par ailleurs fortement attachés à l'Église et résolus à lui rester fidèles, le

jeu normal de la conscience est à ce point faussé et sa lucidité à ce point compromise, qu'ils peuvent en arriver, *de bonne foi*, à mettre en doute et même à contester, pour eux-mêmes ou pour d'autres, la validité, la légitimité, l'opportunité des règles morales que le Magistère vient de promulguer.

**Face à la règle objective, qui reste intacte,
l'innocence subjective que la bonne foi confère
n'est que provisoire et relative**

Insistons-y: ces hésitations, ces résistances ne font point partie de la condition naturelle du croyant et ne se justifient — comme l'*ignorance*²¹ d'où elles procèdent — qu'à titre accidentel et provisoire, et de façon toute relative. La condition naturelle du croyant est de croire et d'aligner sa vie sur ses croyances. Quand donc — et aussi longtemps — qu'il s'éprouve en conflit avec les normes objectives fixées par le Magistère, il a, nous l'avons vu, le devoir de s'éclairer, de faire effort pour coïncider intérieurement avec ces normes, de rester à tout le moins ouvert et disponible aux illuminations ultérieures de l'Esprit, — ce qui ne veut pas dire qu'il doive remettre sans cesse sur le tapis un problème qu'il a loyalement débattu et réglé devant sa conscience et devant Dieu, ni, encore moins, que d'autres soient tenus — au confessionnal par exemple — de le faire à sa place. "Paix aux époux de bonne volonté."²²

Par ailleurs, l'innocence que, dans l'immédiat, l'ignorance invincible confère à ceux qui en sont *affligés*, n'a rien que de très relatif. Qu'elle soit parfaite dans certains cas où, en raison des circonstances, la conscience, de fait, n'y voit goutte, nous ne le nions point. Mais ces cas, même au creux de la crise actuelle, sont rares et le deviendront, sans doute, de plus en plus, à mesure que la règle chrétienne, longtemps tenue sous le boisseau, reprendra sa place sur le chandelier. Le plus souvent, la responsabilité morale — comme la clairvoyance qui la mesure — n'est pas nulle, mais simplement atténuée.²³ Atténuée jusqu'à

21. Ce terme technique n'a rien d'offensant, comme le montre bien ce texte du Concile: "Il arrive souvent que la conscience s'égare, par suite d'une ignorance invincible, sans perdre pour autant sa dignité." (*Gaudium et Spes*, no 16).

22. *Note pastorale des évêques de France*, no 16.

23. Le Cardinal John Heenan, commentant devant la magistrature et le barreau de Londres la Déclaration des évêques de Grande-Bretagne sur "Humanæ Vitæ", a fait cette mise au point éclairante: "En tant qu'hommes de loi, vous êtes familiarisés avec le problème de la *responsabilité atténuée*. Dans le langage juridique, cette expression est employée à propos de quelqu'un qui est mentalement déficient ou psychologiquement anormal. Mais elle a une acception plus large. Si on a dit à quelqu'un qu'une manière d'agir est bonne, il peut être devenu pratiquement incapable de reconsidérer rapidement son jugement ou de changer ses habitudes morales du jour au lendemain. Jusqu'au moment où, grâce à Dieu, il sera capable de faire l'une et l'autre chose, sa responsabilité est atténuée. C'est dans ce contexte que les Evêques ont rappelé aux fidèles que ni l'Encyclique, ni aucun autre document de l'Église n'ont jamais nié la primauté de la conscience. Mais ce n'est pas tout à fait la même chose que de présenter le jugement privé comme un guide plus sûr que la voix du Vicaire du Christ... Au pays de saint Thomas More et de saint John Fisher, il n'a pas surgi d'évêques pour prêcher la désobéissance au Pape". (Allocution du 1er octobre 1968.)

16. *Humanæ Vitæ*, no 18.

17. A relire en particulier, dans cette perspective, les nos 6, 10, 14, 16, 17, 22, 23.

18. *Humanæ Vitæ*, nos 20 et 25.

19. *Ibidem*.

20. *Humanæ Vitæ*, nos 25 et 29.

quel point ? C'est difficile à dire. Mais étant admis, selon les principes traditionnels de la morale, qu'il suffit d'un défaut de délibération ou d'avertance pour changer un péché grave en péché véniel, il faut en conclure, au gré des mêmes principes, que la conscience mi-aveugle mi-lucide dont il est ici question, ne doit pas se considérer, ni être considérée, comme "coupée de l'amour de Dieu",²⁴ et donc que les époux dans cette situation peuvent aller communier sans se confesser et se confesser sans accuser, obligatoirement, les fautes ainsi commises.

C'est, à notre sens, sur la base de considérations et de conclusions toutes semblables que nos évêques et ceux de nombreux autres pays ont proposé tour à tour à leur fidèles les *élucidations* pastorales de l'Encyclique que l'opinion, inquiète et fiévreuse, leur réclamait. C'est à partir de là, également, que moralistes et casuistes seront amenés, par la suite, à fixer, pour le bénéfice des confesseurs et de leurs pénitents, les règles pratico-pratiques applicables à l'extrême diversité des consciences et des situations.

Tout ce travail d'interprétation et d'adaptation, il va sans dire, laisse, doit laisser et laissera intact l'enseignement doctrinal du Magistère. Une explication n'est pas une *correction*. Objectivement parlant, les règles morales et la discipline édictées par le Pape sont inaliénables. C'est seulement pour des considérations subjectives que, dans certains cas et à certaines conditions, elles sont, pour ainsi dire, suspendues. Advenant le retour d'une conjoncture favorable, elles reprennent à l'instant force de loi.

Telle est, selon nous, la position de fond de Paul VI lui-même. Tout à la fin de l'Encyclique, s'adressant aux prêtres, il écrit:

Parlez avec confiance, chers Fils, bien convaincus que l'Esprit de Dieu, en même temps qu'il assiste le Magistère dans l'exposition de la doctrine, éclaire intérieurement les cœurs des fidèles, en les invitant à donner leur assentiment.

Humanae Vitæ, no 29.

Le Pape reconnaît donc qu'il n'a pas le monopole du Saint-Esprit, que les fidèles aussi, à titre individuel ou collectif, ont part à ses lumières. Il souligne du même coup que l'Esprit n'agit pas du dehors sur les âmes, par force et par contrainte, mais qu'il se contente de les éclairer et les inviter du dedans. Comment mieux faire droit aux aspects subjectifs de la formation des consciences chrétiennes ? Mais il n'oublie pas pour autant que le Magistère de l'Église jouit d'une assistance spéciale du Saint-Esprit pour exposer la doctrine, et qu'à cette doctrine, les fidèles sont appelés à donner leur assentiment. Les aspects objectifs ne sont donc pas abolis. Mais l'assentiment requis n'est pas nécessairement, comme on dit, "pour aujourd'hui ou pour demain". Le Saint Esprit n'a rien d'un caporal qui exige l'obéissance au doigt et à l'œil; il ressemble plutôt à un bon pédagogue qui, pour être obéi, vise à la conversion de l'esprit et du cœur. La méthode est plus lente, elle compte avec le temps. Mais le temps a-t-il tellement d'importance ? Puisque Dieu lui-même est patient, qu'il laisse toujours au figuier stérile la chance de reflleurir, n'aurions-nous pas, pauvres humains, mauvaise grâce à réclamer qu'il soit jeté au feu tout de suite ?

24. Cfr. *Déclaration de l'Épiscopat canadien*, no 26.

Noël

Un Sauveur nous est né
(Luc 2, 12)

L'ANGE resplendissant dans la nuit dit aux bergers: "Rassurez-vous, car je vous annonce une grande joie qui sera celle de tout le peuple: aujourd'hui, dans la cité de David, un Sauveur vous est né, qui est le Christ Seigneur..."

Et les bergers, en hâte, se rendirent dans la ville de David, trouvèrent le nouveau-né couché dans une crèche, emmaillotté comme les autres enfants, et l'adorèrent.

Cet Enfant n'est pas comme les autres, car Il a droit qu'on L'adore.

Les autres nous signifient que nous sommes mortels et qu'un jour ils prendront notre place. Lui nous enrichit de son immortalité.

Les autres seront ici nos héritiers, Lui nous lègue le Royaume des Cieux.

Les autres enfants ont besoin, combien de fois ! qu'on les sauve de l'erreur, de la maladie et de la mort. Lui vient nous sauver du Mal, à jamais.

Il sauve les esprits du chaos des philosophies aberrantes. Il ouvre l'énigme de la faute et de la souffrance, de la vie et de la mort. Il est le Sel de la Terre, Il est la Lumière du Monde.

Il sauve nos cœurs de l'absurdité du néant et de l'abîme du désespoir. Il donne la clé à l'existence. Il entend ce qui appelle en chacun et, pour chacun, Il se fait "le Chemin, la Vérité et la Vie" (*Jean, 14, 6*).

Il épouse notre misère, et notre pauvre nature, en Lui, épouse Dieu; en Lui, elle découvre sa dignité plénière, sa liberté nouvelle, sa destinée divine.

Au monde qui s'unifie, Il apporte l'unité suprême: l'Esprit d'Amour qui unit le Père et le Fils. Aux hommes que rongé l'orgueil et que divise l'égoïsme, Il présente la paille de sa crèche et la tendresse de son sourire, aux mages comme aux bergers. Image parfaite du Dieu invisible, Il est l'exemplaire parfait de l'homme visible.

Fils de Dieu descendu en notre chair, cet Enfant de Noël, rayonnant de douceur et de bonté, de sa main toute puissante et menue prend notre main et nous conduit au Père.

Paul LABARRE, S.J.

L'ADOLESCENT DANS UN FOYER AUTHENTIQUE

Claire CAMPBELL

LES PARENTS en leur foyer font face à l'humanité dans ce qu'elle a de plus délicat, de plus grand et de plus complexe: leurs enfants. En les aidant à devenir des ADULTES, ils contribuent directement à la qualité de la vie du pays. Ce n'est pas le produit national brut ou le nombre des garderies d'État ou l'émancipation de la femme ou le nombre de contestations qui d'abord y contribuent: c'est la qualité des foyers. En effet, je vois les foyers authentiques comme des carrefours: carrefours d'idées, d'attitudes, de convictions et d'idéaux, indispensables dans la société. Dans ces foyers naissent et se développent l'éveil de l'esprit, la vigueur de la pensée, le goût du travail et de l'enrichissement personnel, la force morale, une vie intérieure et une calme assurance. Cette vie, éclore au foyer, les éducateurs compétents l'alimentent et la complètent.

Au départ, l'effort des parents est à l'avant-garde. Certes, cet effort aura ses limites, suivant la mesure de leur intelligence, de leur formation et de leur culture. Mais, à leur effort doit s'ajouter l'amour. Or, l'amour fait des miracles.

L'écrivain anglais bien connu Evelyn Waugh compare la vie à une immense roue qui tourne rapidement sans arrêt. Seuls les forts et les biens équilibrés demeurent assis sur les rayons de cette roue. Les uns tombent au premier tour, d'autres s'accrochent désespérément pendant quelques tours puis tombent, tandis que d'autres tant bien que mal se balancent péniblement en gémissant. L'adolescence est la dernière chance qu'ont les parents de préparer leurs jeunes à demeurer "bien assis" sur cette roue de la vie. Pour réussir, il leur faut une grande disponibilité. Il leur faut être là et prendre la peine de regarder et d'écouter.

Vous est-il déjà arrivé, durant un voyage en train d'être frustré de la vue d'un paysage enchanteur par un autre train roulant vis-à-vis? Vous n'aperceviez que des bribes du panorama. Il en est ainsi des parents qui vont trop vite, sans comprendre: ils ne voient pas d'ensemble leurs adolescents. Ils n'en voient que des bribes. C'est pourtant l'heure où il est impératif de voir le TOUT. Vous connaissez la chanson des Beatles? "*She's leaving home after living alone for so many years?*" (Elle quitte le foyer après y avoir vécu solitaire si longtemps?). Une travailleuse sociale d'une clinique de psychiatrie affirmait l'an dernier que, dans un grand nombre de familles américaines, les parents et leurs adolescents se retrouvaient, en moyenne, véritablement ensemble dix minutes par semaine. Bon nombre de foyers canadiens ne font guère mieux. Les rencontres deviennent des temps de petites

guerres où les parents s'apitoient sur tout et où les enfants frustrés, hostiles, se referment sur eux-mêmes.

Qu'est-ce donc qu'un foyer authentique? C'est un foyer où les enfants apprennent à vivre. La mère en est l'âme, le père en est la force. Il y a présence et accueil. Dans un tel foyer, les parents ne s'annihilent pas devant leurs enfants. Point d'attitude passive ni de démission néantisante. Tout y est positif. On prépare progressivement les enfants à la LIBERTÉ. Chaque étape y est soigneusement assurée d'après le rythme du développement de l'enfant. Ce foyer est synonyme de force et de motivation. Il devient pour l'adolescent un oasis, comme je l'indiquais dans mon article de novembre. Il doit devenir une source d'inspiration. Au dire du sociologue qui a écrit "*The Vanishing Adolescent*", les adolescents ne se battent pas aujourd'hui contre les parents, ils les abandonnent. N'est-ce pas effroyable qu'avec tous les progrès des sciences humaines, l'on n'arrive pas à saisir le plus grand malaise qui engouffre les adolescents: jamais ils n'ont eu autant besoin de foyers authentiques qui les aident à devenir équilibrés et forts dans un monde toujours en mouvement.

Dans un foyer authentique, les parents inspirent l'adolescent par leur manière de vivre comme homme et femme, par leur hiérarchie des valeurs, par leur vie intérieure et intellectuelle, par leur sens des responsabilités, par leur sens social. Commençons par leur manière de vivre.

Leur manière de vivre

L'adolescent dans un foyer où il sent l'amour, où il voit se manifester tendresses, gentillesse, délicatesses et dialogue, apprend vraiment ce qu'est le mariage. Le foyer, en effet, demeure la seule école où il puisse le comprendre. Il voit, chez ses parents, le partage des responsabilités, le respect des personnalités et des goûts, le soutien mutuel et psychologique, leur effort pour se comprendre. Il perçoit aussi leur courage devant les épreuves, les peines, les difficultés. S'il devine des conflits et des heurts, il se rend compte que c'est passager et que l'amour toujours triomphe. Lentement et presque inconsciemment, il apprend que le bonheur conjugal est fait d'estime mutuelle. Il apprend aussi, bien à son insu, qu'il n'y a pas de supériorité d'un sexe sur l'autre. En effet, le père, bien masculin, fait ressortir ce qu'il y a de plus féminin chez sa femme et vice versa. Cette science compliquée est absorbée d'une façon toute simple par l'adolescent d'un foyer où ces valeurs sont comprises. Que de féministes sont nées en des foyers où c'était mal compris! Dans un foyer où il n'est jamais question de la supériorité d'un sexe sur l'autre, l'adolescent grandira avec le respect des différences

humaines, ce qui est une condition de la plénitude de la vie.

L'adolescent apprend en outre *de visu* qu'il n'y a dans une maison aucune besogne en soi dégradante ou humiliante. C'est la manière de s'y adonner qui compte. Le partage des tâches dans ce domaine l'impressionne aujourd'hui et le guidera plus tard. Le mari qui fait la lessive quand sa femme est malade, qui prépare un repas pour qu'elle puisse sortir, qui lave la vaisselle pour lui faire une surprise, qui lui apporte au lit, quand elle est fatiguée, une tasse de café, qui se charge du foyer pour qu'elle puisse entendre un cours ou une conférence, etc. contribue directement au comportement d'un futur mari. La mère, de même, joue un grand rôle dans la préparation de ce futur "bon mari". Que cela doive se faire plus subtilement, il n'y a aucun doute. Ainsi, de menus détails sur le comportement féminin seront retenus par le subconscient et donneront plus tard une grande compréhension de la psychologie féminine. Et que dire des futures maîtresses de maison ? Elles apprennent à le devenir dans un foyer où la mère sait allier dans l'équilibre les tâches ménagères variées. Faire un nettoyage quelconque fait partie de l'ensemble ménager. Tout comme pour l'infirmière, la préparation de la salle d'opération; cela fait partie du travail d'équipe requis pour une intervention chirurgicale. Je trouve absurdes les propos qu'on entend depuis quelques années sur les pertes de temps que sont pour les femmes instruites les tâches domestiques banales. Toutes les professions ont leurs tâches banales. On en exagère la monotonie quand il s'agit du foyer. Par paresse, ou manque de courage ou désir de s'esquiver ? Si la mère a développé chez ses filles les possibilités d'une *vie intérieure* intense, laver la vaisselle ou faire un lit devient tout simplement l'occasion de réfléchir et non de grogner. "À quoi penses-tu, maman ? Tu souris !" La force intérieure se développe quand on y a été bien préparé et qu'on a eu le cœur de continuer à s'alimenter. Pour une femme formée à vivre en profondeur, laver la vaisselle ou écrire une belle page de littérature a valeur relative. L'essentiel dans la vie est d'accomplir son devoir d'état, et cela comporte toujours des tâches banales. Les adolescents peuvent l'apprendre très tôt en voyant à l'œuvre leurs parents dans leur vie quotidienne.

La vie intérieure

Passons maintenant à la vie intérieure. Est-il à ce point singulier de vouloir donner à ses enfants un souci de la vie intérieure ? Les parents qui y réussissent (c'est un travail à longue échéance, à commencer dès le bas âge, comme je l'expliquais dans *Relations* de juin) n'éprouvent point de panique devant la crise de vie intérieure qui fait des ravages en ce moment. Ils ne se laissent pas séduire non plus par les nombreuses thèses de certains intellectuels, pseudo ou vrais, qui trop souvent jettent le désarroi dans les idées. Actuellement, de nombreux adolescents (et leurs parents) se débattent désespérément comme dans un sable mouvant. Un foyer authentique assure aux adolescents une force mystérieuse. En conséquence, ils ne se laissent pas abattre par la "crise de

civilisation" ou "la société pas heureuse" ou une grande crise de ci et de ça dont on nous parle à tout propos. J'ai dit force "mystérieuse". Il n'y a pas de qualificatif à la mode pour décrire cette force. Elle n'assure pas telle position de cadre, tel statut social ou des succès éclatants. Non ! Elle aide à développer sa vie humaine au plus haut degré malgré les crises, les contestations, les périls.

Qu'est-ce que cette vie ou cette force intérieure ? L'historien anglais bien connu Arnold Toynbee écrit : "Les maux présents de l'humanité sont spirituels et c'est à ce niveau seulement qu'on peut les guérir." Les Beatles ont consacré en Inde des semaines à des périodes dites de réflexion. La jeune actrice de cinéma Mia Farrow (à l'apogée du succès) est allée d'Hollywood en Inde à la recherche de "quelque chose". Le nombre grandit aujourd'hui de ceux qui cherchent ainsi sous toutes formes de spiritualisme. Que cherchent-ils ainsi désespérément ? Comment éviter à nos adolescents d'être ainsi de ces pauvres chercheurs ?

Les parents tout au long de l'enfance (selon leur formation et avec l'aide des éducateurs) ont travaillé à achever dans l'âme de leurs enfants l'œuvre du Créateur. Ce n'est pas par de beaux discours qu'ils accomplissent ce travail, mais par des actes confirmant leurs paroles inspiratrices. Moins nous sommes superficiels et égoïstes, plus nous nous engageons. Moins nous considérons notre foi comme seulement une conviction personnelle, plus nous avons force pour la transmettre, la manifester, la communiquer, la faire rayonner. On ne "prêche" pas la foi. On la vit. Elle donne chaleur à notre vie et à celle de nos enfants. Ne nous imaginons pas que nous pourrions leur imposer notre façon de voir. Notre foi est liée à notre vie; nos épreuves, nos joies, nos peines, nos succès, bref, les années l'ont fait évoluer. Nos jeunes ont une foi jeune. Ils ont besoin d'une foi qui soit véritablement synonyme d'amour. Trop d'adultes ont une foi lourde, ankylosée par la tradition. Les jeunes ont besoin d'une foi qui "bouille", ayant ce "quelque chose" qui donne non seulement la sérénité et l'espoir, mais qui engendre l'action.

À l'adolescence, nous disposons nos jeunes à la vie intérieure. (Je ne répéterai pas ce que j'ai écrit antérieurement dans les numéros de mai et juin). En leur ménageant des moments de recueillement, de dialogues paisibles, des lectures inspiratrices, des paroles (toujours brèves va sans dire) invitant à la réflexion, par un climat de quiétude, en leur assurant un coin paisible où se reposer et penser. Que de jeunes souhaitent un tout petit coin où être seuls ! Que de jeunes se désespèrent à entendre les parents toujours parler et se répéter ! Que de foyers où la TV et la radio semblent avoir le monopole de la pensée ! S'arrête-t-on aux besoins intérieurs des jeunes ? La course à je ne sais trop quoi aveugle trop de parents. Les parents sont insensibles à ces besoins parce qu'ils n'en devinent pas l'existence. L'alimentation de l'âme et de l'esprit de nos enfants est tout aussi importante que l'alimentation de leurs corps. Les parents qui prient, qui boivent à la Source, qui prennent le temps de réfléchir, de dialoguer, de lire de façon sérieuse (cela veut dire s'arrêter, s'étonner,

comprendre), les parents qui savent "se calmer", se reposer, voir le beau et en parler peuvent donner à leurs enfants un supplément d'âme. C'est tout aussi important qu'un supplément de vitamine C. Il échappe à l'œil parce qu'il ne se donne pas à la cuillère ou sous forme de cachet. Avec ce supplément d'âme, on n'a pas besoin de parcourir l'univers en quête de ce "quelque chose" que tant de gens cherchent en vain. Nombre de jeunes l'espèrent de la drogue et des relations sexuelles. Or, l'un est très dangereux psychologiquement et physiquement et l'autre, sans amour véritable, est bien éphémère.

L'alimentation intellectuelle

L'alimentation intellectuelle va de pair avec la vie intérieure. Donner une synthèse de ce que les parents peuvent transmettre à leurs adolescents dans ce domaine est assez difficile. La qualité ici dépend, pour une large mesure, non seulement de la formation et de la culture des parents, mais de leur personnalité, surtout de celle de la mère. Car, c'est elle qui habituellement crée le climat. De son goût de l'étude et de sa curiosité intellectuelle naîtront des méthodes tout à fait personnelles. Par exemple, des babillards dans la cuisine, dans la chambre des jeunes, dans un hall où il y a beaucoup de va et vient, sont des accessoires absolument merveilleux pour développer l'éveil de l'esprit et la vigueur de la pensée. On y expose une pensée profonde, une coupure de journal relatant un fait portant à réfléchir, stimulant l'âme et l'esprit à des recherches sur le sujet. On y aligne parfois des petites reproductions d'art (elles sont peu cher), disposées avec goût et originalité, de manière à frapper l'esprit. Vous aurez plus tard, vers la fin de l'adolescence, d'agréables surprises: les jeunes reconnaîtront un Vermeer aussi rapidement qu'une photo de Maurice Richard ou de Jacqueline Kennedy. Des "trucs" tout à fait prosaïques peuvent aussi servir. Vous disposez sans rien dire, à des endroits stratégiques, des articles, des revues, des livres, des coupures de journaux, etc. Vous laissez les dictionnaires à la main (ils ne sont pas destinés à orner des rayons de bibliothèques). Vous laissez à la vue votre liste de mots nouveaux. À table, au lieu de vous quereller, vous en discutez. Les sujets s'enchaînent. Vous travaillez en même temps à la facilité d'élocution des enfants. Que de jeunes ne peuvent pas s'exprimer avec lucidité et intelligence parce qu'ils n'ont jamais eu la chance de parler! Le *happening*, depuis quelque temps, est à la mode chez les jeunes. Pourquoi ne pas improviser des *happenings* après le repas du soir, disons le dimanche? On choisit (démocratiquement) un sujet et chacun aura une minute pour en parler; plus tard, deux minutes. Les sujets ne manquent pas: depuis le beurre d'arachide du garde-manger de maman au livre qui a le plus impressionné, au défaut qui engendre le plus de problèmes, aux questions politiques du jour. Le président (il change à chaque *happening*) fait ensuite la critique. Imagine-t-on la valeur de telles discussions? Elles habituent à s'exprimer d'une manière lucide et concise, à accepter la critique des siens (généralement sévère et pas toujours charitable!) Le *happening* peut se terminer par une remarque succincte du père qui

félicite et encourage. Ensuite, il y aura des rires, des taquineries, des reproches et même des pleurs. La liste des activités de l'esprit est infinie. Ces méthodes, ces petits moyens employés avec nuances font prendre aux jeunes de bonnes habitudes. J'ai mentionné plus haut la profondeur d'esprit, c'est dans des foyers où les esprits s'alimentent que percent chez les adolescents les premiers rayons de certaines grandes visions.

Je suis toujours déconcertée quand j'entends nos femmes modernes dire (à grand tapage) qu'elles s'ennuient lorsque leurs enfants sont en classe. N'est-ce pas à ce moment qu'un champ d'action merveilleux s'ouvre devant nous? Dans un article antérieur j'ai déjà parlé de conjuguer l'étude et le banal quotidien, de s'habituer, par exemple, à synchroniser les tâches les plus banales et les programmes de radio intéressants. Cela demande, bien sûr, un petit effort. Mais c'est une source d'idées; or, il faut des idées pour stimuler un foyer, elles ne tombent pas du ciel et il faut les nourrir longtemps avant qu'elles apparaissent sous une forme concrète et précise. Ici, je rends hommage à la Société Radio-Canada (réseaux français et anglais). La radio peut-être un médium précieux au service de l'intelligence. Elle peut contribuer directement au climat intellectuel d'un foyer (et à l'équilibre des femmes!) Repasser des chemises en écoutant un Jean Éthier-Blais transmettre, d'une voix superbe, dans un langage magnifique, sa passion pour la poésie d'Émile Nelligan me semble tout aussi "excitant" que d'aller s'épanouir "en ville". La femme moderne répète aussi: "Les contacts humains me manquent". Mais Ira Dilworth, faisant lecture d'une belle page de littérature anglaise, puis l'analysant avec passion, Arthur Phelps, si vif et si plaisant par son esprit et son vocabulaire quand il commente un fait d'actualité, ou encore Anne Francis, vous débrouillant une situation politique complexe dans tel coin éloigné de l'univers et vous intéressant par là à la politique internationale — ne sont-ils pas des contacts enrichissants? Beaucoup plus intéressants assurément que tant de gens superficiels des professions ou occupations de notre société! Ces contacts enrichissants de la radio subtilement se transforment et alimentent la vie familiale. Notre société a toutes sortes d'amateurs. Pourquoi n'en pas susciter une nouvelle espèce par une diligente alimentation intellectuelle au foyer? Nous arriverons peut-être ainsi à créer un type nouveau, capable de changer ce qui ne va pas aujourd'hui!

Le sens de la responsabilité

J'ai lu quelque part qu'on développe chez nos enfants le sens de la responsabilité comme on leur enseigne à jouer le piano. Il y faut à la fois des leçons, de la pratique et du temps. Plus il y a de pratique, plus il y a de chance de réussir. Le climat familial doit donc favoriser l'apprentissage de la responsabilité. Point de raccourcis! On les prépare, on les encourage, étape par étape. Tout comme la conscience, la volonté et la liberté, il faut éduquer le sens de la responsabilité. Ce n'est qu'après avoir acquis suffisamment de connaissances et un jugement raisonné qu'on peut faire un choix sérieux. Parallèlement, ce n'est qu'après avoir été encouragé à des initiatives de toutes sortes qu'on

peut avoir un véritable sens de la responsabilité. Cela peut commencer très tôt, dès la petite enfance: ranger ses jouets, faire son lit, mettre sa chambre en ordre, prendre des petites responsabilités dans les activités de la vie familiale quotidienne, gérer son allocation hebdomadaire, faire "les commissions pour maman", faire des dépôts à la banque, etc. Cela, selon une progression, sans se presser. On l'oublie trop, tout ce que suppose la vie adulte pour parvenir à une vie heureuse et utile a sa source au foyer. Dans tous les domaines de l'activité humaine, il faut avoir passé par une lente évolution. Que de jeunes aujourd'hui sont désemparés devant ces phénomènes sociaux qui les dépassent ! Le jeune qui a vécu une lente évolution ne précipitera pas "les choses". Il les envisagera en toutes les étapes. Absolument TOUT s'enchaîne dans le développement de TOUT l'adolescent. Il n'y a pas de compartiments séparés. On ne dit pas: "aujourd'hui, je vais enseigner le courage, ou la patience ou la tolérance ou la compassion; le mois prochain, je commencerai à développer le sens de la responsabilité". C'est pour cette raison que je répète si souvent: "unité d'action".

À la première adolescence, le jeune déborde d'énergie. Avec doigté, on peut canaliser cet excès; les éducateurs et chefs de groupe jouent ici un rôle vital. On peut assister à l'éclosion de nouveaux talents. Il faut se garder de demander *trop*. On risque de décourager. Il faut se garder de demander *trop peu*. Un adolescent devenu craintif risque de devenir un homme sans initiative. Ceci est lourd de conséquences pour la société et pour lui car la passivité sous toutes ses formes annihile la personnalité.

Le sens social

Quel vaste domaine ! Les parents ouverts au monde, ayant un véritable sens de l'humain et n'ayant jamais cessé de s'informer, d'essayer de comprendre et de se donner, pourront léguer à leurs adolescents leur expérience personnelle dans ce domaine. Ici, comme pour le reste, le transfert se fait subtilement. De l'amour de son pays à la contribution directe de sa personne et de ses talents au bénéfice de la société, il y a un éventail gigantesque.

L'adolescent qui voit sa mère aider une voisine malade, prendre soin d'un enfant afin que la mère puisse sortir, faire des courses pour une personne âgée, pour une mère astreinte au travail, faire un appel téléphonique pour réjouir une malade, acheter une petite plante et la porter à quelqu'un qui vit seul, envoyer un mot d'encouragement à quelqu'un dans une grande peine, consoler un enfant qui a peu de tendresse dans sa vie, cet adolescent apprend *de visu* ce qu'est la charité et reçoit la meilleure des initiations au véritable sens de l'humain. Pas nécessaire d'aller dans la société pour être ouverte au monde. On peut l'être dans son voisinage. De même, le père qui s'occupe de loisirs dans le quartier, qui organise un groupe de scouts pour une vacance, qui se dévoue dans la paroisse, la ville ou le comté, etc. apprend à son adolescent le sens social. Évidemment, il faut respecter les priorités. Les responsabilités du foyer sont premières. Ce jeune l'aura compris à entendre ses parents en discuter et faire un choix raisonné.

Ce qui me rend perplexe c'est que tout le monde semble attendre les grandes causes sociales. Mais les grandes causes ne sont-elles pas faites de petites ? Pourquoi ne pas commencer par elles ? La femme moderne croit qu'il y a un malentendu fondamental dans la société. Elle ne peut pas occuper les mêmes postes que les hommes dans la politique, dans tous les domaines. Pourquoi ne commence-t-elle pas par les petites causes: dans son quartier, dans son village, dans sa ville ? Les grandes causes viendront plus tard. Pourquoi, par exemple, ne pas commencer au niveau municipal ? Ce domaine est devenu si complexe. Ce n'est plus comme autrefois alors qu'il n'était question que de trottoirs et d'égouts. Cette expérience et l'expérience unique du foyer pourraient représenter un premier échelon. Ensuite, on pourrait continuer, étape par étape, d'après sa formation, ses goûts et ses temps libres. Mais, on est impatient, on veut absolument les grandes causes !

Réalise-t-on qu'on ne peut s'engager dans les grands problèmes de l'automatisation, de la civilisation des loisirs, des gigantesques questions de l'urbanisation, des réformes de l'organisation sociale, des nouveaux modes de participation, etc. sans une formation préalable et sans l'expérience de la vie ? Préparons-nous et ensuite nous pourrions apporter notre contribution. Et nos adolescents suivront. Avant de discuter à l'infini sur le non-engagement des jeunes, parlons du non-engagement des parents, aujourd'hui.

Oui, c'est un champ vaste, le sens social. Le climat familial (aux niveaux humain, politique et social) et l'exemple de parents engagés me semblent la seule réponse à cette question complexe. Tous, de la femme au foyer qui accomplit son devoir, à l'économiste Barbara Castle, à Indira Gandhi, à l'apogée de sa carrière politique, nous sommes des êtres historiques. Tous, le petit contribuable qui donne son temps à l'organisation de loisirs dans sa paroisse, comme le géant financier qui achète des chaînes de journaux et les chefs d'État de grandes puissances. Ce n'est pas surtout la cause qui importe, c'est le degré et la qualité de l'engagement. L'adolescent doit l'apprendre de nous, les parents.

Nos adolescents sont des êtres de grand prix. Bien préparés, ils sont des êtres très importants, pour nous et pour la société. Ils ont sur nous des effets thérapeutiques, ils nous stimulent à changer, à évoluer. L'époque-frontière qui sépare la fin de la deuxième adolescence de l'âge adulte n'est-elle pas la scène où se jouent actuellement des pièces très importantes ? Et n'est-elle l'arène où sont lancés et relevés de nombreux défis ? L'adolescent bien préparé constitue, sur cette scène et dans cette arène, une richesse pour la société. Il dépend avant tout de nous, les parents, qu'il y soit bien préparé. Le directeur de collège nous répète tous les ans, en septembre, cette phrase simple mais fondamentale: "Ne vous attendez pas à ce que nous fassions des miracles avec vos adolescents. Nous travaillerons avec ce que vous nous avez préparé."

Si je peux me permettre un conseil aux parents, je leur dirai: "Ne lâchez-pas, il y va de trop grandes réalités. Votre adolescent est une richesse qui un jour vous émerveillera !"

POUVONS-NOUS ENCORE ESPÉRER?

Joseph D'ANJOU, S.J.

L'INDÉPENDANCE ET L'UNILINGUISME au Québec ne me répugnent pas. Mais de quelle langue s'agira-t-il ? Du français, du *franglais* ou du "canaouiche" ? Je connais le prétexte des paresseux : l'usage fait loi. Par bonheur, même le plus laxiste des théoriciens, Maurice Grevisse, intitule sa grammaire *le Bon Usage*. Il y en a donc un mauvais : celui que patronne trop souvent l'auteur précité, celui que diffusent, à longueur d'année, de semaine et de journée, notre presse, nos ondes, nos chaires d'église et de classe, les conversations de nos salons et de nos rues. Qui s'en émeut ?

Notre chronique entretient, depuis dix ans, le souci de la correction française. À ceux et celles qui la lisent et l'apprécient favorablement, quel profit reste-t-il ? Apparemment aucun, dans la mesure où je peux en juger par moi-même. Le Comité de Linguistique de Radio-Canada, avec ses fiches nombreuses, riches de précisions, et son utile bulletin *C'est-à-dire*; l'émission "Langue vivante" que la télévision présente le samedi soir; le feuillet *Mieux dire*, de l'Office de la Langue française; les causeries radiophoniques et le *Dictionnaire des difficultés de la langue française au Canada*, de M. Gérard Dagenais; les observations piquantes de M. Jacques Poisson, publiées dans *le Devoir*: quelle amélioration opèrent-ils chez nous ? Seuls, les étrangers, que l'unilinguisme anglais de notre capitale *canadian* porte à nous assimiler tous à des anglophones, ont une certaine excuse de s'étonner en constatant la compréhension généralisée du français de France par notre peuple, même inculte, et la qualité de la parlure de nos artistes de la scène et des ondes.

Mais finira-t-on par se convaincre, surtout dans les milieux intéressés à l'enseignement et à la culture, qu'on n'a pas le droit de considérer une langue comme un simple organe de communication verbale ? "On me comprend", objectent les sauvages attachés à leur jargon. Hélas ! Tous du même

terroir, il faut bien que nous nous comprenions. Mais les francophones des autres parties du monde ? Ils ont parfois besoin d'un interprète. Et puis, et d'abord : dans cette perspective étriquée, à quoi rime la réclamation de l'unilinguisme français au Québec ? Entourés par deux cents millions d'anglophones, nous communiquerions avec eux dans leur langue plus aisément que dans la nôtre. Il n'y a qu'une raison, pour nous, de décréter le français seule langue officielle : la raison culturelle. Nous désirons garder, mieux : épanouir une culture française ici. À notre façon, québécoise ou laurentienne, et non belge ou malgache, mais une culture française. Et cela commande que nous parlions, que nous écrivions un français aussi correct que possible.

Or, la réalité quotidienne nous contraint de le confesser : le français du Québec, inférieur en qualité, pour la prononciation, le vocabulaire, la syntaxe et le style, à celui des autres peuples de la francophonie (même si, chez eux également, il se dégrade et se corrompt), étale une gangrène mortelle. Et quel remède applique-t-on au mal ? Je n'en aperçois guère. Je note plutôt un entêtement de mulet ou de sourd à répéter, répéter, répéter, oralement et par écrit, les mêmes incorrections, les mêmes niaiseries, cent fois signalées avec explication justificative des tournures et des mots à employer. Pour la dernière fois, — car, à moins que les autorités n'entreprennent immédiatement une action radicale auprès des enseignants, la bataille me semble perdue, — j'énumérerai quelques-unes des anomalies les plus grossières dont il importe de débarrasser le langage de nos écoliers, en forçant (j'insiste : en forçant), par d'implacables sanctions au besoin, tous les enseignants, à tous les niveaux, dans toutes les classes et pour toutes les disciplines, à épurer tout de suite leur langue.

Prononciation. — De quiconque enseigne ou veut enseigner, il faut exiger, non pour demain, mais pour au-

jourd'hui et pour toujours, l'articulation parfaite des consonnes *t* et *d* devant les voyelles *i* et *u*, puisqu'on ne peut endurer davantage les *ts* et *dz* de notre patois national. Emprisons-nous d'ajouter qu'il n'y a pas deux manières d'énoncer un *i*, un *u*, un *ou* en français, mais une seule : celle que tous, même les ignorants, respectent sans effort en articulant des mots comme *lire*, ou *dure*, ou *bourre*. Le même son vocalique, exactement, doit s'entendre si l'on dit : *pige*, *facile* et *pétille*, ou *pur*, *sud* et *prélude*, ou *tour*, *foule* et *route*. Pourquoi préciser que le mot *attitude* se prononce comme il s'écrit, et non pas "atsetsede", horrible baragouin.

Le son *ê* suivi de la consonne *r* ne doit jamais donner la sensation que produit une diphtongue. Aux mots familiers de *père*, de *mère* et de *frère* revient la même sonorité que celle dont nul ne fausse la justesse en prononçant la deuxième syllabe des mots *superfluité*, *émerger*, *enferrer*. Sabrons, par conséquent, les "pa-ères" et les "ma-ères" et les "fra-ères" qui nous écorchent les oreilles en trop d'occasions. Il ne faut jamais nasaliser ce son *ê*, même s'il précède les consonnes *m* ou *n*. Voilà un des plus irritants défauts de notre prononciation. Que partout l'on sévisse contre "blin-me" et "rin-ne", afin d'obtenir le pur son *ê*, légèrement allongé, qui sied à *blê-me* et à *rê-ne*, et le même son, mais plus bref et un peu moins ouvert, dans l'emploi des mots *étrenne* et *dilemme*. À quel ridicule s'expose une personne instruite quand de sa bouche sortent les cacophonies suivantes : "an-me" pour *à-me*, "flan-me" pour *fla-me* (flamme) ! Enfin, comment prétendre que nos écoliers ne peuvent donner aux nasales françaises *an*, *in*, *on*, *un* une sonorité ronde et chaude, fort agréable dans le parler de France ? Mais l'exemple doit venir des titulaires de classes.

Il y aurait lieu de relever vingt autres vulgarités du langage habituel au Québec : "icitte", pour *ici*; "toué", au lieu de *toi*; "ouais", pour *oui*; "pi" et

“yâbe” et “kosque t’â?” remplaçant *puis* et *diable* et *qu’as-tu* (ou qu’est-ce que tu as?). Pourquoi ne pas écouter, avec l’intention de le reproduire, le délectable ramage de nos meilleurs annonceurs (hommes et femmes)? La quasi-perfection que ces gens ont acquise, dans la prononciation du français, tout québécois qu’ils sont, nos enseignants devraient rougir de ne pas la posséder avec plus de raffinement encore.

Vocabulaire. — Si l’on aborde le problème du vocabulaire, on a la douleur d’avouer que même nos experts en diction, sans mentionner nos pauvres journalistes et nos hommes publics, les religieux et le clergé, les écrivains de profession eux-mêmes, dans toute la francophonie, auraient besoin d’un sévère recyclage. Contentons-nous d’indiquer aux lecteurs de bonne volonté quelques bourdes popularisées chez nous et particulièrement détestables. “À date”, anglicisme, se traduit correctement par *à ce jour* ou *jusqu’à présent*. “Définitivement”, imitation stupide de l’anglais *definitely*, mais qui a résonné des dizaines de fois au cours du reportage télévisé, le matin de la retombée des astronautes, ne signifie jamais autre chose, en français, que *sans retour*, ou pour de bon, pour toujours, *sans recours*. On se rendit coupable d’une lourde erreur en usant de cet adverbe, car en français on souligne une affirmation par *décidément*, assurément, *certainement*. “Charger” (un dollar), pour *demande* ou *faire payer* (un dollar), constitue un des fréquents anglicismes de nos bavardages. “À l’effet que”, aussi: entendu lors du reportage susdit, imprimé dans tous nos journaux, ce solécisme, calqué littéralement sur l’anglais *to the effect that*, a pour équivalent français la tournure *selon lequel* ou *laquelle*. On écrira donc et l’on dira: la bruit *selon lequel*, la rumeur *selon laquelle*, et le reste. “Sauver” du temps ou de l’argent n’a pas cours, en français, dans le sens de *gagner*, *d’épargner*. On peut *sauver* quelque chose ou quelqu’un d’un *navfrage* ou d’un *incendie*. À ce dernier mot ne se substitue pas le mot “feu”. Les pompiers n’éteignent pas un “feu”, mais un *incendie*. Des *troubles* peuvent déranger le fonctionnement de l’organisme humain (cœur, estomac, système nerveux), ou bouleverser plus

ou moins gravement l’ordre social, menacer la paix, à l’occasion d’émeutes ou de “contestations” avec violence ou non. Mais on ne laisse pas un importun se débrouiller avec ses “troubles” (d’argent, de famille, de caractère); on l’aide à régler ses *embarras*, ses *ennuis*, ses *tracas*, les *complications* de sa vie. “Plancher” ne désigne pas un *étage* (espace évalué en hauteur), mais la surface plane sur laquelle on marche et qui peut séparer des étages. Vous montez ainsi au troisième *étage*; et vous ne logez pas au deuxième “plancher”.

Maintes gens croient masquer leur banalité ignare en copiant les fausses originalités des autres. Le plus souvent, chez nous et même en Europe, on commet alors un anglicisme. “Orgueil” n’a jamais le sens de *fierté*, en français; l’anglais n’a qu’un mot pour ces deux idées: *pride*; tant pis pour lui! *Challenge*, mot anglais fort expressif et commode, ne saurait, sans ridicule et incongruité, se rendre en français par “défi” dans n’importe quel contexte. Lorsqu’on présente “la région” comme un “défi”, on cesse de parler français, n’en déplaît à la Société Saint-Jean-Baptiste de la vieille capitale. Un chroniqueur de théâtre bafouille s’il écrit “sur scène”, au lieu de *sur la scène*. L’adjectif *valide* a un sens juridique ou médical et ne supporte pas qu’on l’utilise à la place de *valable*. Enfin, pour ne pas nous éterniser sur ce chapitre (consultez le *Dictionnaire* de M. Dagenais), le ministère de l’Éducation offre un très mauvais exemple (entre mille) par son emploi de l’anglicisme “atelier de travail” (*workshop*), que le français appelle un *groupe* de travail. Les rédacteurs du *Canada ecclésiastique*, la majorité des religieux et des religieuses n’ont pas encore reconnu ou refusent d’admettre la sottise qui consiste à écrire en minuscules les sigles distinguant, en abrégé, les ordres et congrégations. Le religieux de la Compagnie de Jésus, celui qui se réclame de saint François ou de saint Dominique doivent (ça ne se discute même pas, vu qu’ils se servent d’un sigle et de l’abréviation d’un nom propre, le nom d’une personne morale) écrire, au bout de leur nom: S.J., ou O.F.M., ou O.P., en majuscules. De même les religieuses de la C.N.D., ou de la C.S.C., ou des S.S.A., qui appartiennent à la Congrè-

gation de Notre-Dame, à la Congrégation de Sainte-Croix, à celle des Sœurs de Sainte-Anne. Et ainsi de tous, de toutes les autres. Mais on aggrave son irréflexion si, comme dans le *Canada ecclésiastique*, on attife en majuscules de simples abréviations, qui ne tiennent lieu ni de sigles ni de noms propres, par exemple: v.g. (vicaire général), p.d. (prélat domestique), d. th. (docteur en théologie), l. ph. (licencié en philosophie). Un cardinal de langue anglaise signera: Francis Cardinal Spellman, et je suppose qu’il n’offense pas son idiome. Mais en français, il faut signer: Pierre cardinal (avec une minuscule) Veillot.

Orthographe et syntaxe. — Les derniers détails qu’on vient de lire concernent déjà l’orthographe. D’autres cacographies et cacophonies barbouillent le visage, brouillent l’harmonie de notre langue. Même les Français oublient ou ignorent que le verbe *interpeller* garde toujours ses deux *l*. Qu’on ne le confonde point avec *appeler* ou *rappeler*. Le petit mot *ès* a le sens d’*en les*. On cède à une déplorable négligence quand on l’accorde à un mot écrit au singulier. “Ès religion” n’a aucun sens; “ès grammair” non plus. Mais *ès arts*, *ès lettres* et *ès sciences*, cela se comprend; et nul besoin d’ajouter un trait d’union. Sur la présence ou l’absence du trait d’union, il y aurait un long chapitre à rédiger. Mais que ne consulte-t-on le dictionnaire! *Vis-à-vis* prend deux traits d’union. Mais on devrait toujours lui accorder un complément précédé de la particule *de* ou des articles composés *du* ou *des*. À la rigueur, tolérons *vis-à-vis le*, sans la particule de liaison, mais uniquement lorsque cette locution signifie *en face de* (physiquement). L’église se dresse *vis-à-vis la* mairie; ou Pierre s’assoit *vis-à-vis sa* sœur (à table). Même alors, l’autre construction vaut mieux, et elle seule a droit de cité lorsqu’on attribue à *vis-à-vis* (abusivement, protestent les grammairiens conservateurs) un sens figuré (à l’égard de). Écrire ou dire: *vis-à-vis “la” mode*, ou “la” guerre, ou “le” nationalisme, ou “le” cinéma, c’est galvauder le français. Écrivons et disons correctement: *vis-à-vis de la mode, de la guerre, de la patrie*... Par une maladresse semblable, qui traîne dans les ouvrages européens aussi, on supprime la particule *de* après l’expression *au point de vue*.

Recourez à l'adjectif, quand il existe: au point de vue financier, militaire, scolaire, religieux; sinon, vous devez écrire et dire: au point de vue de l'argent ou de la finance, de la milice ou de la guerre, de l'école ou de l'enseignement, de la religion . . .

Il me paraît nécessaire de condamner un autre tour qui dépare presque tous les textes français de nos jours. On écrit: cet article "veut" montrer; plus discutablement encore: le livre de l'auteur "se veut" . . . ceci ou cela (clair, positif, ou — avec un substantif — un plaidoyer pour . . . ce qu'on voudra). Eh bien, non! Seul un être personnel peut *vouloir* quelque chose et *se vouloir* tel ou tel. Par ou dans un article, par ou dans un livre, un auteur peut *vouloir* établir un fait, démontrer une vérité; il peut *se vouloir* théorique ou pratique; ainsi convient-il, logiquement, de s'exprimer en français. Pour la même raison, il faut réprouver l'application des mots *soi-disant* (toujours invariable) et *responsable* à des objets inanimés, à des plantes et à des animaux.

Que d'entorses on inflige à la syntaxe de la conjugaison des verbes, à celle qui concerne les compléments des locutions prépositives! Bornons-nous à quelques exemples pour finir. Faites suivre *après que* de l'indicatif, non du subjonctif. Donc: après qu'il *eut* (sans accent circonflexe) et non pas qu'il "ait" débité son discours. Écrivez et dites: *de manière* et *de façon que*, non "à ce que". Toutes les prépositions et locutions prépositives ne reçoivent pas la même sorte de complément. Il y aurait faute à déclarer: "grâce ou en dépit de" cela, ou "par et au travers de" la maladie . . . On doit absolument ou bien joindre des prépositions qui s'accommodent d'un complément de même forme, ou bien tourner autrement son expression. Exemples: *à travers* et *par* l'expérience . . . Mais: *en dépit* de la difficulté ou *grâce* à elle; *par* ces embarras ou *au travers* d'eux. Pointerai-je du doigt le contresens qu'il y aurait (or, on le rencontre) si on disait d'une personne qu'elle a frôlé la mort "grâce à" (!) une crise cardiaque?

Concluons. Entre l'anémie, la lèpre même de notre langue et la conception

de l'enseignement qu'au nom de la pseudo-réforme Parent — système de dégradation culturelle et de dissolution pédagogique — on impose despotiquement à notre jeunesse, dans une anarchie d'ailleurs et un gaspillage inaugurés il y a plus de cinq ans, n'y a-t-il pas un rapport de cause à effet?

Qu'est-ce qui compte le plus chez l'homme: sa faculté de parole ou son aptitude à se forger de nouveaux instruments de production? Mettez au premier rang sa faculté de parole, et tout ce qui est important pour lui dans le facteur économique est sauvegardé. Mais donnez la préférence à l'aspect économique, et c'en est fait de la valeur essentielle du langage. Les mots cessent d'être les véhicules d'une vérité vivante pour n'être plus que la fausse monnaie des rapports sociaux. (J. FARTHING, *Freedom Wears a Crown*, Kingswood House, Toronto, 1957,

pp. 153-154. Traduction de Jean Darbelnet.)

Ouvrons les yeux et l'esprit avant que disparaisse tout espoir. Un de nos meilleurs économistes, M. François-Albert Angers, qui a le mérite d'avoir un sens aigu des valeurs culturelles, philosophiques et religieuses, plaide courageusement pour une vraie réforme du catastrophique chambardement de notre régime scolaire (voir *l'Action nationale*, oct. 1968, p. 159). Il a mille fois raisons. N'attendons pas pour nous sensibiliser à son cri d'alarme qu'élèves et professeurs aient renoncé pour jamais à valoriser leur condition de francophones et d'humanistes nord-américains.

OPINION LIBRE

MESSES "RYTHMÉES"

C'EST UNE MODE lancée depuis quelque temps: on la présente comme un progrès liturgique, une nécessité; on affirme que c'est là le meilleur moyen de garder la pratique religieuse, chez les jeunes et les autres; que les églises sont "bondées" à ces messes; qu'il y règne une grande émotion religieuse; qu'autrement la liturgie traditionnelle est froide, rigide, inadaptée; qu'il faut, dans cette assemblée fraternelle, garder une gaîté exhubérante; que David dansait devant l'Arche, au son des tambourins; que la liturgie de différents pays comporte une musique de même genre; qu'il faut bien utiliser la musique d'aujourd'hui; que les laïcs peuvent enfin se faire valoir par là, et qu'ils y ont droit, etc.

Il peut, il doit y avoir quelque chose de vrai et de valable dans ces affirmations; mais leur contenu sentimental et partisan risque fort de déplacer la question, qu'il faut "resituer". Pour des chrétiens, la question essentielle demeure celle-ci: "La messe est-elle et doit-elle rester avant tout un sacrifice? Est-elle le Mémorial de la Passion?"

Par suite, doit-on, autant que possible, conserver l'attitude de foi vive de la Sainte Vierge et des amis du Sauveur, au pied de sa Croix?" Si on répond franchement "Oui" à ces questions, le problème est résolu avant d'être détaillé davantage. Mais une "nouvelle catéchèse" insiste sur les aspects secondaires de la messe (réunion, repas, Parole, musique ou danse!), et semble se donner pour tâche de faire oublier que la Messe est Cène et Croix.

Si, depuis les débuts, l'Église a rendu obligatoire la messe du dimanche, ce n'est pas d'abord pour engager les fidèles à jouir d'une rencontre en "agapes" (saint Paul: "Vous avez des maisons pour manger"), ni même en vue d'une "célébration de la Parole", laquelle peut fort bien se séparer du Sacrifice: e.g. toutes les messes privées, encouragées ou ordonnées par l'Église. Dès que le Sacrifice n'est plus suffisamment mis en lumière, tout le reste risque fort d'être du simple ritualisme, ce que, précisément, on prétendait éviter par des messes renouvelées. Rien ne doit faire oublier que le Sacrifice est,

à lui seul, toute la messe, en ce sens que, dans l'économie actuelle du salut, la Résurrection n'aurait pas lieu, pour le Sauveur et pour les élus, si le Sacrifice ne la précédait, ne la préparait et ne la motivait (cf. *Mc. X, 38 et 45*). Ailleurs, saint Paul nous met en garde contre une illusion commode et très grave, qui, à force d'insister sur la résurrection (notre résurrection), pourrait nous faire déprécier le Sacrifice (*II Tim., 2,18*). C'est enfin de ce Sacrifice que les autres sacrements, notamment le Baptême et la Pénitence, tirent toute leur valeur et leur efficacité.

La Cène et la Croix furent l'"engagement" du Christ: elles doivent être aussi le nôtre, et elles méritent, à ce titre, un infini respect. L'Église a toujours estimé obligatoire, pour tous les fidèles, de prendre une part active et personnelle au Sacrifice unique et perpétuel du Christ, qui à la Croix versa son Sang et à la messe offre ce Sang versé pour les péchés du monde, pour nos péchés personnels. C'est l'amour du Christ qui nous oblige également d'accepter tous les sacrifices de notre vie, et de les unir réellement et mystiquement à son Sacrifice. Ainsi, comme saint Paul, nous "complèterons en nous-mêmes ce qui manque à la Passion du Christ". Refuser de le faire, c'est refuser d'"avoir part avec lui" dans son Royaume, et à sa Résurrection.

L'œcuménisme, s'il n'est pas galvaudé, ne demande pas que l'Église garde matériellement dans son troupeau le plus grand nombre possible de "fidèles", si ceux-ci n'acceptent pas la foi tout entière: on n'a qu'à relire le 6e chapitre de l'évangile de saint Jean, spécialement la fin; on y verra que Jésus laisse aller, avec regret bien sûr, mais sans aucune concession ni compromission, les disciples qui, après avoir mangé le pain multiplié, se refusent à croire au Pain de Vie: "Ces paroles sont insupportables", disent-ils après avoir entendu l'annonce de l'Eucharistie. Et parmi ceux-là, nous rapporte l'évangéliste fort à propos, se trouve celui qui allait trahir son Maître. Seulement, la fermeté, la sévérité de Jésus ont éclairé et fortifié la foi de Pierre: "Jésus dit alors aux Douze: Et vous aussi, voulez-vous vous en aller? — Seigneur, répondit Pierre, à qui irions-

nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle".

Donc, pour le bien de l'Église même, mieux vaudrait supprimer l'obligation de la messe dominicale, que la maintenir en dévalorisant l'aspect sacrificiel; le respect des fidèles au pied de la Croix est autre chose que du formalisme: il est la foi même. Les messes dominicales n'ont pas d'abord pour but de faire nombre, et la présence d'une foule n'indique pas la présence de la vérité! Lorsqu'on dit que l'Église est et doit être universelle, on ne veut pas dire qu'elle sera assez facile d'accès pour que n'importe qui en fasse partie, ni qu'il faille prendre tous les moyens de réclame moderne pour y attirer les foules; mais simplement que le monde entier arrivera à la connaître, et aura l'occasion d'y adhérer. Les moyens à prendre doivent rester apostoliques, et non pas devenir démagogiques. L'Église ne peut rien céder de sa dignité, de ses valeurs profondes.

Que reste-t-il des affirmations énoncées au début, en faveur des messes "rythmées"? Quelque chose, bien sûr! et cela justifie les initiatives sérieuses et prudentes. Mais c'est à l'Église elle-même à se réformer, s'il y a lieu: elle possède en elle-même et garde le privilège de le faire, conformément à un autre de ses "caractères", la sainteté. Elle ne pourrait pas être convenablement "corrigée" par des groupes ou des individus plus ardents et pressés qu'éclairés et convaincus (au sens religieux de ce terme). Bien des réformes légitimes, valables et durables, se trouvent déjà et depuis longtemps dans des édits pontificaux ou conciliaires, que trop de "réformateurs" ignorent. Si l'Église a tolérée, puis recommandé diverses réformes (la langue maternelle, l'adaptation et la simplification des rubriques, etc.), ce n'était pas pour que l'on en arrive à se servir du Saint-Sacrifice comme un enfant se sert d'un jeu de chimie: en mêlant tout pour voir ce que ça donnera! L'Église ne peut abandonner son pouvoir de permettre et de défendre, qu'elle exerce pour le bien des vrais fidèles, selon leur âge mental et spirituel. On peut légitimement se demander si bien des "expériences" actuelles sont nécessaires et profitables, et si elles correspondent à

l'esprit des textes officiels émanant de Rome et des différents Ordinaires. De toute façon, placer, imposer ces messes "rythmées" aux heures où les fidèles, autrefois, venaient déjà nombreux, n'est-ce pas fausser les statistiques, ou même narguer ceux des prêtres et des laïcs qui, en conscience, ne peuvent en accepter le principe ou les modalités?

Quant à "utiliser la musique de notre époque, comme faisaient les premiers chrétiens", il faut bien noter que lorsque ceux-ci voulaient se servir d'un ancien temple païen, par exemple, ils commençaient par l'exorciser... Également, lorsque les musiciens du XVI^e siècle se furent donné toute liberté dans leurs savantes et irrespectueuses extravagances, le Pape fut bien près de sacrifier l'art au respect liturgique. Heureusement que Palestrina et ses disciples purent rétablir la situation en composant d'innombrables chefs d'œuvre où la dignité, la grandeur, la simplicité, la spiritualité, servaient admirablement la liturgie; et la musique universelle reçut de là un élan incomparable. La musique préconisée aux messes "rythmées" ne saurait revendiquer une pareille valeur; dérivée du jazz, elle est trop souvent le triomphe du matérialisme: et elle ne s'en cache même pas! Si certains prétendent avoir besoin de cette sorte d'émotion "religieuse" pour pratiquer leur religion, on est en droit de craindre que ce ne soit pas pour longtemps... Ils compareront la musique de l'église à celle de la boîte à chansons visitée la veille, et l'église y perdra. Sans cesse ils exigeront plus de mouvement, plus de tintamarre, plus d'"action", et ne seront jamais satisfaits. Si, par les concessions qu'on lui demande, l'Église cherchait une facile popularité, elle perdrait bientôt non seulement ces "fidèles", mais bien d'autres, autrefois plus sérieux. La persévérance dans la foi est le fruit du sacrifice, non de la mode, de la facilité, ou de la démagogie.

Paul LEGAULT, S.J.

*Maison Saint-René Goupil,
Cité de Jacques-Cartier.*

“Les Soleils des Indépendances”

Gabrielle POULIN

C'EST À LA RENCONTRE de l'Afrique que nous invite M. Ahmadou Kourouma, l'auteur ivoirien du roman *Les Soleils des Indépendances*¹. Une Afrique qui continue progressivement de sortir de l'ombre où l'ont maintenue pendant des siècles tous ceux qui ne lui ont pas demandé autre chose que sa force, ses rythmes et des masques. Car jusqu'à ce jour, comme Salimata, l'héroïne du roman de M. Kourouma, l'Afrique avait caché jalousement son visage et son âme à ceux qui tentaient de la violer et qui n'ont jamais connu d'elle que ses grimaces et ses cris. Il a fallu que brillent les Soleils des indépendances² pour que, étonnée, peut-être éblouie, elle osât lever son visage et livrer dans un langage accessible à tous ses plus intimes secrets, des secrets qui nous concernent tous.

Ce sera en effet le grand pouvoir de la parole de réussir à nous révéler ce que ni les gestes, ni les couleurs, ni les formes n'avaient pu jusqu'ici nous faire voir clairement. Des poètes, Senghor, Césaire, Damas, ont été les premiers à prononcer devant le monde occidental, cette parole dans laquelle nous entendons battre le “cœur d'ambre” de l'Afrique “qui germe dans le silence et le Printemps.” (Senghor, *Hosties noires*.) Et c'est maintenant un romancier africain qui tente par l'écriture “de creuser et tirer la vérité pure et blanche comme une pépite d'or” (p. 116). Car l'écriture est cette puissance seule capable de capter la parole qui est force du feu, force du vent et de l'eau et de la libérer, douée d'une énergie accrue et d'une fécondité sans limite. Mais pour que la voix de l'Afrique nous parvienne, elle a dû s'amplifier et cette parole, pour nous rejoindre, a dû jaillir d'un affrontement. Ce n'est que lorsque l'Afrique

s'est trouvée dressée, non plus contre l'étranger qui ne connaissait pas son langage, mais contre elle-même, lorsque l'Afrique tout à coup s'est découvert deux visages et deux voix que poètes et romanciers ont pu creuser et tirer cette vérité.

Or le roman de M. Kourouma est fait de la rencontre de ces deux visages, de la fusion de ces deux voix: l'Afrique traditionnelle et l'Afrique moderne dressées l'une en face de l'autre vont tenter de chercher dans la parole la vérité qui devrait leur permettre de découvrir leur identité propre et les acheminer, dans la liberté, vers la reconnaissance mutuelle, vers l'amour et vers la fécondité.

Il ne faudrait pas croire pourtant que ce roman de M. Kourouma soit une œuvre de rhétorique, qui présenterait, en les opposant, deux idéologies politiques. Non, ils s'agit bien ici d'un roman et tous ceux qui liront *Les Soleils des Indépendances* reconnaîtront cette unité et cette cohérence qui caractérisent l'univers d'un romancier authentique, doué d'un sens unique de la vision; ils rencontreront des personnages attachants, complexes, voués par la grâce de l'art à une renaissance perpétuelle. En effet, si Fama, prince sans couronne et sans postérité d'un petit royaume d'Afrique, le Horodougou, peut représenter cette puissance d'un passé qui refuse d'abdiquer devant les nouveaux maîtres, il est surtout un être au destin tragique, aux prises avec le visage moderne de l'antique fatalité. Fama fuit les Soleils des Indépendances comme Phèdre cachait son visage du soleil, le dieu accusateur et implacable. Et M. Kourouma raconte cette douloureuse fuite du dernier des Doumbouya, fier comme la panthère, condamné maintenant à tirer sa subsistance, ainsi que les vautours et les hyènes, des débris d'un passé auquel il s'accroche comme à un mort dont on refuse de se séparer. Mais cette fuite, elle n'est au fond qu'un retour constant vers le point initial; car le héros tragique qu'est

Fama livré à la fatalité ne peut échapper à l'encerclement et à la solitude. Les jours et les nuits de Fama le ramènent sans cesse à ce point unique, toujours le même où il se retrouve pauvre, inutile, seul. Le jour, Fama erre de cimetière en cimetière pour tenter de ressaisir quelque chose de sa grandeur passée. Pour vivre et pour ne pas perdre tout espoir, il compte sur ces palabres récités sur la tombe des morts. N'est-ce pas “la parole qui transfigure un fait en bien ou le tourne en mal” ? (94). Mais après l'échec de chaque tentative pour exorciser ce présent voué à la “bâtardise”, Fama éprouve davantage la honte et la solitude du dernier des Doumbouya. Les multiples prières dont Fama, en vrai musulman, s'acquitte fidèlement, ramènent, elles aussi, irrésistiblement, le prince déchu, l'époux de Salimata, à ses préoccupations de plus en plus envahissantes et desséchantes et Fama, en présence d'Allah, se retrouve encore lui-même pauvre et inutile et seul. Au moins la nuit lui apportera-t-elle le repos, faisant échapper Fama au remous qui l'emprisonne ? Non, la fatalité veille qui empêche le héros tragique de fuir son destin. Salimata, l'épouse stérile, sous l'emprise d'un génie maléfisant et jaloux, est restée marquée par les horreurs du champ de l'excision, “par le viol dans sa plaie d'excisée” et par ce désir d'avoir un enfant qui est une fièvre brûlante et qui, au lieu de la rapprocher de Fama pour des nuits de paix et d'amour, fait d'elle la proie des sorciers. Et Fama, devant cette femme qui pourrait l'aider à vaincre sa solitude et son destin, est rejeté, chaque fois qu'il l'approche, à sa solitude invincible. Et les nuits, comme les jours, entraînent Fama vers sa déchéance totale.

C'est, semble-t-il, tout naturellement que l'auteur a donné à l'Afrique les traits d'une femme, cette Salimata, “femme sans limite dans la bonté du cœur, les douceurs des nuits et des caresses, une vraie tourterelle” (p. 25),

1. Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1968, 172 pp. — Ce roman a valu à son auteur le Prix de la revue *Etudes françaises*.

2. Les Soleils des Indépendances c'est, pour le peuple malinké, l'époque qui succéda chez lui aux Soleils de la colonisation.

mais une femme dans le sein de laquelle l'enfant ne germe pas. Et pourtant, Salimata est mère: elle est la mère de tous, des mendiants, des affamés, de son mari lui-même et de tous "ces bébés" qu'elle invente, que ses prières appellent et qui peuplent ses rêves. Mais Salimata, pas plus que cette Afrique tournée vers l'avenir, ne peut répondre à ceux qui viennent à elle pour perpétuer un passé qui refuse de mourir. Comment l'époux de Salimata, familier des cimetières comme les charognards, pourrait-il féconder la femme si belle et si vivante qu'il aime? Dernier souverain légitime du Horodougou, il doit être le dernier des Doumbouya et son alliance avec la terre d'Afrique est vouée à la stérilité. Fama, "parasite de ses serviteurs" (111), est le prince pitoyable d'un royaume dérisoire: "De loin en loin une ou deux cases penchées, vieillottes, cuites par le soleil, isolées comme des termitières dans une plaine" (89), et Fama s'avance vers ce royaume "avec les pas souples de son totem panthère, des gestes royaux et des saluts majestueux (dommage que le boubou ait été poussiéreux et froissé), en tête d'une escorte d'habitants et d'une nuée de bambins" ... (90).

Autant ce Fama qui s'accrochait désespérément à sa grandeur passée a pu nous paraître pitoyable et burlesque, autant le Fama parvenu au terme de sa longue fuite, celui que le destin a ramené à son lieu d'origine, le Fama des dernières pages, s'élève jusqu'à la

stature du héros épique. M. Kourouma a su nous rendre son héros attachant dans l'un et l'autre cas. Fama, c'est un peu le Quichotte noir que nous avons suivi tout au long de son périple et qui pourrait bien être l'ombre tragique de chacun de nous.

Les dernières pages des *Soleils des Indépendances* nous laissent d'ailleurs une image inoubliable. La mort de Fama a troublé le matin et le Horodougou, qui voit finir la dynastie Doumbouya, est inconsolable. Le dernier cri de Fama est repris par la nature entière, la seule qui ait été fidèle au prince déchu, cette nature sur laquelle brille le soleil de l'harmattan, le seul que Fama reconnaisse et que les *Soleils des Indépendances* ont tenté en vain de masquer. Pendant ce temps, Salimata, elle, vit désormais dans la capitale où elle peut espérer maintenant avoir une descendance parce qu'elle a emporté le pardon de Fama qui a reconnu enfin sa propre stérilité. L'Afrique nouvelle peut naître de Salimata. Fama a accepté de disparaître pour que celle qu'il n'a jamais cessé d'aimer soit heureuse et libre. Fama, prince solitaire, terrassé par les caïmans sacrés, meurt abandonné de tous, Fama, emporté dans un dernier songe, sur le coursier blanc de son enfance, mais Fama à qui la lune elle-même refuse le dernier présage de la gloire.

L'épopée s'achève en même temps que la longue quête du dernier des Doumbouya. Mais l'échec apparent de Fama était nécessaire à la renaissance de l'Afrique. Car l'ombre de l'Afrique ancienne s'est réincarnée dans l'Afrique nouvelle et de cette réincarnation, les *Soleils des Indépendances* sont le témoin le plus sûr.

Écrit dans une langue neuve où passe le souffle purificateur de l'harmattan fait de soleil, de tourbillons, de lointains feux de brousse "sur un ciel profond et bleu", ce premier roman de M. Ahmadou Kourouma est un gage de la survivance et de l'immortalité de l'Afrique. Et la langue française, elle-même, nous paraît avoir retrouvé ici une vigueur nouvelle. Portés par les rythmes de la musique africaine, dans lesquels la phrase de M. Kourouma se coule tout naturellement, les mots, pour traduire des réalités nouvelles, sans les travestir, ont dû subir mutations et mé-

tamorphoses. Des adjectifs deviennent ainsi des substantifs: "Le chaud bien-faisant" (37), "le frais de la lagune" (40); des verbes changent d'espèce et acquièrent un sens nouveau: "un destin *se dévie* à coup de sacrifices" (103), "... un vent, un soleil et un univers graves et mystérieux descendirent et *enveloppèrent*." (102), "Les ronflements de Fama *ébranlaient*;" (30), "La pluie *tombe* la foudre et l'eau nourricière," (102), "Les chants criards des matrones qui *encadraient*..." (32). D'aucuns diront que ces emplois inhabituels trahissent une méconnaissance de la langue. Nous croyons plutôt qu'ils résultent d'une poussée irrésistible du verbe qui emporte les cadres trop rigides. Loin de choquer, cette vitalité nous étonne et nous entraîne. Nous renonçons ici à appliquer les normes traditionnelles, car nous nous sentons en présence d'un phénomène qui s'est produit en dehors de toute structure conventionnelle. Formules bien frappées, proverbes, comparaisons audacieuses donnent à l'écriture de M. Kourouma un caractère insolite et coloré. "Le vrai et le mensonge portent le même pagne" ... (138); "leurs noms frappaient dans Fama des tam-tams de regrets" (87)... Le soleil, la forêt, le sang viennent jeter dans toutes ces pages des couleurs vives: vert, jaune, rouge; des couleurs qui s'appellent sans cesse tout au long du roman et qui produisent pour l'œil l'éblouissement même de l'harmattan, pendant que nous parvenons, à travers rythmes et sonorités, les danses, les cris et les hurlements de l'Afrique primitive.

Le lecteur pourra être surpris devant l'univers recréé par M. Kourouma, il ne sera pourtant pas dépaysé. Car si ce livre présente à l'Afrique un reflet de son visage divisé et lui renvoie l'écho des deux voix qui l'interpellent, il témoigne surtout de la recherche personnelle de l'un de ses fils qui s'est posé, devant son pays retrouvé, le problème de sa propre identité et de sa propre liberté. Et, parce que cet homme est un poète, par-delà l'espace et par-delà le temps, nous entendons son interrogation; et c'est du plus profond de notre propre conscience que cette interrogation nous parvient, éclairant d'une nouvelle lueur le chemin de notre propre liberté.

Provost

Réparations d'automobiles
de toutes marques

Débossage

Soudure électrique — Peinture

Équilibrage des roues

Pièces et accessoires

PROVOST AUTO ÉLECTRIC, Ltée

8305, boul. St-Laurent 387-7133

LE THÉÂTRE

Georges-Henri D'AUTEUIL, S.J.

FRANCO ZEFFIRELLI prétend que "la bonne entente des comédiens et du metteur en scène est la base d'un bon travail", car, estime-t-il, les comédiens "ont beaucoup à apporter à l'œuvre commune. Cinquante pour cent des choses viennent d'eux."

Ce Soir on improvise

Il est possible que Pirandello partageait les opinions de son compatriote et a voulu les expérimenter, quand il a composé *Ce Soir on improvise*, pièce que le Rideau Vert nous a présentée le mois dernier, au Stella.

Improvisation d'ailleurs prévue jusque dans les plus infimes détails, donc assez artificielle. Si cela lui ressemble, ce n'est pas toutefois la vraie Comedia dell'Arte où l'acteur apportait à un texte souvent très rudimentaire toute la fantaisie de son imagination, au cours même de la représentation. Quoique composé avec habileté et finesse, *Ce Soir on improvise* ne nous donne pas tout à fait le change. Pas désagréable pour autant, car la vraisemblance paraît suffisamment gardée, aidée de l'interprétation de quelques-uns des acteurs.

Grâce à une allure plus vive et inusitée, la première partie de la pièce est fort plaisante, mais ensuite, quand les acteurs veulent s'assimiler à leurs personnages imaginaires et les faire vivre réellement, on tombe dans le genre larmoyant et le mélodrame sombre peu convaincant, même frisant le ridicule. L'équilibre de la pièce s'en trouve rompu et nous laisse une impression ambiguë.

La mise en scène de *Ce Soir on improvise*, en même temps que le meneur de jeu, le docteur Hinkfuss, ont été confiés à Guy Hoffmann et à son ingéniosité, nécessaire dans le cadre physique imposé par la scène et la salle du Stella. De la nombreuse distribution — une double douzaine d'interprètes — deux acteurs surtout,

comme il fallait s'y attendre, éminent spécialement: Denise Pelletier, une Madame Ignazia haute en couleur et d'un brio éclatant; André Cailloux, remarquable Palmiro aussi juste dans le cocasse que dans l'émotion. À cause de l'exiguïté du plateau, les mouvements de groupe étaient peu aisés, Hoffmann a évité la confusion et même a réalisé quelques trouvailles intéressantes.

L'Avare

Au sortir du Théâtre National une jouvencelle interrogeait sa compagne: "As-tu aimé cela? Ils sont bons, hein?" Ce sont les comédiens du Théâtre Populaire du Québec qu'elle appréciait ainsi après leur représentation de *L'Avare* de Molière. Elle avait donc l'impression d'avoir passé une bonne soirée et vu un bon spectacle dramatique.

Tant pis pour moi alors. En effet, après avoir assisté à tant de représentations de cette célèbre pièce, on devient plus exigeant. Or *L'Avare* du TPQ n'avait rien d'emballant. Cela n'accrochait pas, les répliques mêmes les plus drôles tombaient à plat; aux scènes comiques si connues de la querelle d'Harpagon et La Flèche, du "sans dot", même de Frosine, ce morceau de roi, à peine quelques maigres réactions dispersées; la salle ne s'est vraiment dégelée qu'à la deuxième partie, après l'entr'acte.

C'est que l'interprétation manquait de chaleur, de mouvement, de vigueur et de ce souci de faire valoir les nuances du texte, de les dégager, de les projeter dans la salle, de les souligner fortement aux spectateurs. On aurait pu penser que les acteurs ont voulu nous plonger dans l'atmosphère triste et mélancolique du mois des Morts commençant. Pourtant, en dépit de toutes les ingénieuses et psychologiques interprétations des pièces de Molière par certains critiques, leur but premier, dans l'esprit de l'auteur, était de peindre les ridicules des hommes et d'en

faire rire. Or on n'a guère ri de *L'Avare* du Théâtre Populaire du Québec.

Preuve que l'effort et la bonne volonté ne suffisent pas à créer une œuvre d'art. Il y faut encore ce je ne sais quoi qui s'appelle inspiration. Outre talent, métiers, moyens techniques, il faut encore l'étincelle qui établit le courant entre l'artiste, son œuvre et le public. Comme une symphonie, une sonate, une pièce de théâtre suppose une création constante. Molière une fois pour toutes a écrit *L'Avare*, mais ce texte mort, chaque soir, le comédien doit le ressusciter, le recréer par la grâce de son génie. Parfois la grâce fait défaut ou manque de vigueur et le miracle ne s'accomplit pas.

Volpone

Qui dit théâtre élisabéthain évoque infailliblement Shakespeare et souvent lui seul. La postérité impose parfois ainsi ses jugements, négligeant au profit d'un nom illustre des contemporains de moindre valeur ou que la chance et le succès ont moins favorisés. Ainsi Ben Jonson, auteur dramatique pourtant fécond, a été éclipsé par la gloire trop radieuse de son compatriote et ami, le grand Will. Son œuvre et son prestige en ont souffert, et on peut le déplorer quand on constate avec plaisir son grand talent par une pièce comme *The Fox*, par exemple, jouée récemment, dans l'adaptation française de Jules Romains et sous son titre à l'italienne de *Volpone*, par la troupe de la Nouvelle Compagnie théâtrale, au Gesù.

Comme l'a fait plusieurs fois Shakespeare, Jonson place l'action de sa pièce en Italie — plus précisément à Venise — très en vogue, auprès surtout des artistes et intellectuels, à l'époque, à cause du grand prestige de la Renaissance italienne dans le reste de l'Europe. La somptueuse et commerçante Venise d'alors s'avérait au reste un cadre merveilleux et approprié au conflit des passions que dépeint Jonson

dans sa pièce. Féroce tableau, en effet, des jeux de la luxure et, surtout, de la cupidité. Pas de l'avarice. Non, aucun des personnages de *Volpone* n'est vraiment avare. Pas même ce vieil usurier de Corbaccio, encore moins le jouisseur et roublard Volpone qui, certes, aime bien l'argent, mais pour les plaisirs et avantages qu'il procure. Sa richesse précisément lui fournira l'occasion perverse de sonder la profondeur abjecte de la cupidité humaine, par l'habile simulation d'une grave maladie, puis l'annonce fallacieuse de sa mort qui feront éclater au grand jour les vrais sentiments de ceux qui se disent ses amis, mais qui n'en veulent qu'à son or. Il verra son stratagème réussir, mais pour trébucher, à son tour, par la ruse et le cynisme de son serviteur et élève, Mosca. Au contraire de la fable, la mouche vengera le corbeau et roulera le renard en lui soustrayant le fromage. À canaille, canaille et demie, ce proverbe pourrait servir de morale à cette pièce, morale non pas de Jonson, plus rigoureuse et plus vraie, mais celle de Romains.

C'est cet étrange bataillon zoologique que Georges Groulx a fait évoluer sur la scène du Gesù, avec le concours des comédiens de la Nouvelle Compagnie théâtrale, habillés par Claudette Picard, dans les décors de Robert Prévoist. Selon les indications du metteur en scène, ils ont insisté particulièrement sur les turpitudes des hommes ravagés par la passion de l'argent qui les poussera aux pires bassesses, comme de vendre leurs femmes ou de déshériter leurs fils: la plus odieuse curée.

L'ordonnateur de cette chasse, si on peut dire, c'est Volpone, incarné brillamment par Henri Norbert. Ce rôle permet à un acteur de faire valoir toutes ses qualités de comédien. Norbert n'y a pas manqué. Ronald France s'est affirmé avec beaucoup de brio dans son rôle de "mouche à vers" qui pique ici, pique là et toujours distille son venin. Les victimes — qui méritent bien leur sort, d'ailleurs — de ces deux compères en fourberie sont Jacques Galipeau, un imposant et prétentieux Voltore, Jean-Marie Lemieux, le jaloux Corvino capable toutefois de sacrifier sa femme pour de l'argent, comme d'ailleurs le Corbaccio de Robert Rivard, fripouille que rien n'arrête dans sa quête des

sequins. Gilles Renaud sait rendre le fougueux emportement du soldat Leone, le seul honnête homme de la bande, mais pas de taille, dans sa franchise naïve, contre la rouerie de Mosca et Voltore.

En dehors de l'argent, les femmes, pour Volpone, jouent simplement un rôle de passade, que ce soit l'épouse de Corvino, la pieuse et fidèle Colomba, ou Canina, l'opposée de la colombe, fille facile qui pratique volontiers le don de soi. Françoise Graton et Dyne Mouso interprétaient ces deux seuls personnages féminins si différents de la pièce. Christian Delmas et Louis Aubert rendirent proprement et avec dignité leurs personnages de Juge et de Chef des sbires. Quant à la chanson de Selim Bichara, composée par Georges Savaria, j'avoue n'avoir été impressionné ni par la musique ni par la voix du chanteur. En fait elle n'a aucune importance dans la pièce.

Tartuffe

On avait annoncé un *Tartuffe* rajeuni. Le personnage, en effet, au Théâtre du Nouveau Monde, l'a été. De plus, sans toucher au texte, on a transposé l'action — non sans un fort danger d'anachronisme — en Nouvelle-France vers 1680, avec décor et costumes de l'époque, mais canadiens. Éléments plaisants mais purement extérieurs qui n'influencent en rien le sujet de la pièce ni la psychologie des personnages. Au reste, la vraie — et peut-être unique — manière de rajeunir une œuvre dramatique ne serait-elle pas de la jouer, tout simplement, le mieux possible, mieux que tout ce qu'on aurait fait auparavant? Et Molière, représenté sous les chandelles de Versailles, sur une scène encombrée des courtisans du roi, est-il moins valable, comme on dit, que le Molière joué à la mode d'aujourd'hui, affublé d'ornements, brillants sans doute, mais plus ou moins insolites et disparates?

Ainsi tout en admirant le beau manteau à capuchon, orné de fourrure, et le joli et commode manchon, aussi de fourrure, de Madame Pernelle nous aurions fort désiré la bien entendre dans la scène d'ouverture de la pièce, si originale et importante pour nous présenter les personnages, leurs caractères

et leurs fonctions. Mais Marthe Thiéry, c'est dommage, parlait trop vite et sa voix ne portait pas suffisamment dans la salle. Jean Besré, lui aussi, doit se surveiller. Son débit est facilement trop rapide. Et sa scène de Valère avec Mariane, au deuxième acte, est si charmante qu'on ne veut en rien perdre. Quant à Élisabeth LeSieur qui joue Mariane, elle pleure très bien, ce qui est difficile sur commande, mais les sanglots, parfois, lui font escamoter des mots utiles. Pascal Rollin, lui, est victime de la mise en scène. Il fait Cléante, personnage assez pâle, chargé de défendre morale, raison et bon sens contre les folies d'Orgon, en particulier dans un long monologue ardu, extrêmement difficile à faire passer. Or, il en débite les trois quarts le dos tourné à la salle. Pas étonnant alors qu'on ne l'entende pas bien et nous paraisse ennuyeux.

Au contraire, le bouillant Damis de Jacques Brouillet, à la voix sonore et bien timbrée, sait rendre avec justesse l'ardeur juvénile de son personnage de fils d'Orgon, outré des jobarderies de son père incapable de découvrir l'ignoble conduite de Tartuffe. Guy L'Écuyer, le "déloyal" monsieur Loyal est amusant dans son incarnation d'un poisseux et matois huissier.

Mais, bien sûr, *le Tartuffe*, c'est Tartuffe, bêtement admiré par Orgon, finement joué par Elmire et ridiculisé par Dorine. Tartuffe, hypocrite, vilain singe de vertu, apparemment confit en dévotions, en fait goinfre, voleur et paillard. Personnage foncièrement méchant donc pas comique, sauf parfois, par l'excès même de son cynisme. La comédie se joue autour de lui, par le benêt Orgon dont le ridicule et la naïveté passent presque la vraisemblance, par Elmire qui, pour dessiller les yeux de son mari et lui montrer la perfidie de Tartuffe, imagine la scène peut-être à la fois la plus subtile et la plus cocasse de Molière, par Dorine, enfin, la servante au franc parler, au solide bon sens, d'une naturelle justesse de jugement assez rare.

La pièce repose principalement sur ces quatre personnages très différents. Sur le plan comique, Dorine est le plus réussi. Presque toutes ses répliques font mouche et mettent en liesse les spectateurs. Pendant les deux premiers actes

surtout, elle mène le bal, et rondement. Marjolaine Hébert a rendu ce rôle avec un abattage remarquable. Sur un rythme endiablé, elle a lancé la pièce et préparé magnifiquement l'entrée de Tartuffe qui, comme on sait, n'apparaît qu'au troisième acte. Une très intéressante interprétation, peut-être la mieux équilibrée de toute la distribution.

Sans forcer la voix, et pourtant facilement audible, avec un jeu aisé et naturel parfait, Huguette Oigny a été une Elmire très humaine, manifestant une sagesse contrôlée, tenant un équilibre raisonnable, à l'égard de Tartuffe, entre le stupide aveuglement de son mari et la violence irréflectie de Damis. Personnage clé pour faire éclater la tartufferie imposée à sa maison, Elmire semble bien porteuse des idées de Molière sur les faux et vrais dévots; mieux que Cléante lui-même, Huguette Oigny a bien rempli sa mission.

Paul Hébert a joué un Orgon colérique, irrité des entraves, rencontrées dans sa famille même, à sa folle affection pour le fourbe Tartuffe dont il est "coiffé". Son siège est fait: néophyte intransigeant et buté, il ne veut rien entendre, écarte jusqu'à le briser tout obstacle à sa foi nouvelle. Aucune sensiblerie ou pieuserie affectée, mais conviction sincère qu'il est dans le vrai, enfin. Attitude qui explique la violence de son désenchantement et son retournement contre tous les dévots à la fin de la pièce.

Le Tartuffe d'Albert Millaire présente le plus justement, il me semble, l'idée de nouveauté, de rajeunissement que Jean-Louis Roux a voulu réaliser. Son aspect physique d'abord. Il évoque la dignité, la retenue, un peu la raideur d'un jeune pasteur protestant. Autant par son allure froide et compassée que par ses paroles, il condamne la légèreté de mœurs des membres de la famille d'Orgon. Jusqu'à ce qu'il se trouve seul avec Elmire; alors sa passion explose avec une impudence et aussi une imprudence à laquelle on ne s'attend pas chez un homme habitué comme lui à surveiller son comportement et à toujours donner le change. Comme une bête sauvage trop longtemps contenue, il s'élanche sur sa proie pour assouvir sa faim de plaisir. Le jeu alors l'em-

porte sur les mots, surtout dans l'entrevue capitale du quatrième acte. On écoute d'une oreille distraite le texte pourtant si riche pour tendre toute son attention sur la poursuite agressive d'Elmire par Tartuffe, cherchant à l'atteindre pour la dévorer. Le papelard sournois cède définitivement la place au carnassier.

Après cette grande scène, la pièce est de fait terminée. L'action ensuite piétine. La famille se réunit à nouveau, dans la confusion. On s'attend au pire, représenté par Monsieur Loyal qui

précède de peu la venue brutale de Tartuffe jusqu'à ce qu'on nous apprenne que "nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude...".

En fait, l'avons-nous appris? Je ne crois pas avoir retenu un traître mot du boniment loufoque de Victor Désy, exempt facétieux, création tout entière — très drôle d'ailleurs — de l'imagination de Jean-Louis Roux. Ainsi au contentement de tout le monde, la vertu, une fois de plus, sera récompensée et Mariane pourra épouser Valère.

LECTURE DU MOIS

Virgile parmi nous

C'EST UNE SURPRISE ET UN ENCHANTEMENT qu'en notre petit monde canadien français, ébranlé si profondément en ses valeurs traditionnelles, sociales et religieuses, ait paru le *Virgile* du Père Viateur Beau-pré, édité par le Centre de Pédagogie et de Psychologie. Alors que des étudiants de toutes classes contestent et entendent contester de plus en plus, comme si c'était aujourd'hui leur premier devoir, il est réconfortant qu'un professeur de chez nous nous parle si bien de Virgile.

L'ouvrage attire déjà par sa présentation, la typographie, les illustrations, signes de la correspondance entre les arts. Il plaît surtout par la compétence supérieure que demande la présentation d'un très grand poète. Il faut être du métier ou plutôt de la famille, être poète et ici grand poète, puisqu'il s'agit de Virgile. Le Père Beau-pré possède cette compétence.

Son ouvrage pourrait s'intituler: *Entretiens avec Virgile*, sur la poésie, sur le rythme, sur les grands thèmes de l'homme et du monde: la nature inanimée, les animaux, l'homme et la guerre, la race et la patrie, la Divinité

et son appel profond sous les masques décevants, enfin l'amour en son vaste éventail. En ces "entretiens" Virgile est toujours présent, toujours sous notre regard et sous le regard du maître qui l'interroge et nous le découvre en ses aspects multiples, comme une caméra perspicace faisant le tour de son modèle. Virgile est présent de façon plus vive encore en ce que, par la magie de son interprète, nous entendons sa voix, son timbre, et nous entrons, jusqu'à les partager, dans sa vision et son amour. Car tel est le mystère de la poésie: elle rend présent, elle donne d'expérimenter la présence secrète des choses telle qu'elle existe, ici, dans le cœur de Virgile. Avec lui et comme lui nous comprenons, en les aimant, les grandes réalités du monde. La vision virgilienne des choses et sa sagesse s'offrent à nous en de grands contes, en des héros qu'il suscite: Énée, Didon, Lausus, Orphée, Eurydice, etc.

Il est faux que la technique soit première et que d'elle et du Progrès dépende la connaissance des valeurs suprêmes. L'homme de tous les temps discerne que sa grandeur est dans la fidélité à son âme, à ses origines, à sa patrie, à son histoire, à la Divinité;

il est grand par son travail, plus grand encore dans l'épreuve qu'il surmonte; grand certes par l'intelligence qui domine le monde, mais grand surtout par le don total de lui-même à ceux qu'il aime.

Un autre mérite du Père Beaupré en ce Virgile, signe, je crois, du maître authentique, est qu'en son dialogue avec Virgile, il a toujours en son cœur les traits joyeux et douloureux du Canadien-français de 1968. Il lui arrive

ainsi, spontanément, sans recherche comme sans hiatus, d'éclairer soudain de l'opulente lumière virgilienne notre paysage tourmenté: notre Vigneault en sa gloire naissante, le Rapport Parent et ses théories discutables, les théologiens progressistes, la boxe commercialisée et les Yéyés, etc. La tonalité de l'ensemble n'en est point entamée; nous demeurons dans la sérénité de Virgile, perçue peut-être alors de façon plus vive parce que plus actuelle et familière.

Si on a pu douter, depuis le Rapport Parent, de la valeur supérieure de l'humanisme nourri aux grandes œuvres classiques, il suffit d'ouvrir les pages de ce *Virgile* et de s'y abandonner, pour comprendre que les grands poètes demeurent les maîtres par excellence en humanité. L'amour n'a pas d'âge. Or, "la première qualité de la poésie, c'est l'amour" (p. 24).

Georges ROBITAILLE.

Les livres

Théologie, Spiritualité

Romano GUARDINI: **Christianisme et culture.** Trad. de l'allemand par le R.P. Groenendael, S.J. — Tournai, Casterman, 1967, 264 pp., 19 cm.

CE VOLUME reproduit des études parues entre les années 1923-1938. Elles portent la marque d'une époque, celle des années où les penseurs allemands voyaient monter autour d'eux un socialisme qui ne respecterait ni la religion ni la personne humaine. Guardini joua un rôle de chef de file, presque de prophète, en ces années troubles. Il revint sans cesse sur les thèmes de *liberté* et de *culture* autour desquels se groupent les études du présent ouvrage.

L'A. se demande (ch. I à V) ce qu'est la personne humaine, dans quelle mesure elle peut entrer dans une collectivité (*Gemeinschaft*) sans y perdre le meilleur d'elle-même. Quelle autonomie ou liberté peut légitimement réclamer la personne devant l'Etat socialisant ou totalitaire? Par une fine analyse des données immédiates de sa conscience religieuse, par l'observation du comportement humain qui paraît le plus normal, l'A. en vient à justifier certaines requêtes de la personne humaine soucieuse de s'épanouir. A vrai dire, l'A. se plaît à "préciser le plus possible les questions" plutôt qu'à les résoudre. C'est pourquoi sa pensée stimule tellement la nôtre, l'engage sur les voies de la recherche.

Une deuxième section de l'ouvrage (ch. VI à IX) analyse les rapports que le christianisme entretient avec la culture. Dans quelle mesure la foi chrétienne peut-elle être le levain de la culture? Que demande-t-elle de la culture profane: l'obéissance ou la collaboration? L'A. présente le christianisme comme un phénomène hors-série, qui n'est pas une culture parmi d'autres. Il dénonce vigoureusement les "réductions naturalistes et vitalistes" qu'on voulait élaborer de la foi chrétienne. Il désire jeter le plus de ponts possibles entre culture humaine et foi chrétienne, mais sans sacrifier l'originalité ou certains éléments de sa foi. Il refuse la politique du compromis, qui lui paraît tenir de l'ignorance autant que de la faiblesse.

Ces pages gardent une étonnante actualité. Nous connaissons la montée d'un Etat envahissant, la "contestation" de la foi par une culture qui revendique son autonomie, pour ne pas dire sa souveraineté absolue. La lucidité et le courage de l'A., le soin avec lequel il poursuit l'analyse, l'introspection, dirions-nous, de la vie de foi personnelle, l'importance des questions engagées dans le débat, rendent aussi captivante que féconde la lecture de ces pages.

Paul-Émile LANGEVIN.

Faculté de théologie S.J.,
1855 est, rue Rachel, Montréal (34^e).

EN COLLABORATION: **Des chrétiens interrogent l'athéisme. — Tome I: L'athéisme dans la vie et la culture contemporaine,** 2 volumes. — Tournai, Desclée, 1967, 1er volume: 500 pp.; 2e volume: 488 pp., 22,5 cm.

CETTE ENCYCLOPÉDIE d'envergure, publiée sous la direction de J. Girardi et J. F. Six, voudrait cerner tous les aspects du monde très vaste de l'athéisme. Le 1er tome, en deux volumes, considère l'athéisme dans la vie et la culture contemporaine: ses aspects sociologiques et psychologiques, l'athéisme des jeunes et des croyants, le phénomène des conversions du christianisme à l'athéisme (1er volume). Le deuxième volume étudie l'athéisme par rapport aux sciences de la nature, aux différentes littératures, au cinéma contemporain; viennent ensuite des études sur l'athéisme militant marxiste en Tchécoslovaquie, en Chine et dans les pays non marxistes; pour terminer, deux chapitres sur la pédagogie de l'athéisme. L'impression d'ensemble est que les AA. n'ont pas cherché à faire de l'apologétique, mais à présenter une réflexion objective en face du problème de l'athéisme. Les collaborateurs sont tous catholiques car, ainsi que l'indique le titre: des chrétiens interrogent l'athéisme, il ne s'agit pas d'un dialogue entre chrétiens et incroyants. Ce dialogue pourra venir, mais il fallait d'abord déblayer le terrain et bien préciser la question; faute de quoi, le dialogue aboutirait à une impasse. Des nombreux collaborateurs de ces volumes qu'il serait trop long d'énumérer, disons seulement qu'ils se caracté-

térisent par le sérieux et l'objectivité. N'est-ce pas la meilleure recommandation qu'on puisse faire de cet ouvrage de recherche et d'approfondissement?

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

UNION DES RELIGIEUSES ÉDUCATRICES PAROISSIALES: **Accomplir l'Évangile dans le creuset du monde.** Coll. "La religieuse dans la pastorale d'aujourd'hui". — Paris (31, rue de Fleurus), Editions Fleurus, 1967, 148 pp., 20 cm. Prix: 11 F.

J.-M.-R. TILLARD, O.P.: **Les Religieux au cœur de l'Église.** Coll. "Cahiers de Communauté chrétienne". — Montréal (2715, chemin de la Côte-Sainte-Catherine), Communauté chrétienne, 1967, 214 pp., 19,5 cm. Prix: \$3.

Irénée HAUSHERR, S.J.: **L'Obéissance religieuse. Théologie de la volonté de Dieu et obéissance chrétienne.** — Toulouse (9, rue Monplaisir), Prière et Vie, 1967, 114 pp., 18 cm.

UN RECUEIL échappe rarement au risque de l'inégalité. Dans le rapport du 8e congrès de l'U.R.E.P., le premier exposé détonne. L'auteur croit jeter un "regard objectif sur le monde" en sacrifiant avec légèreté les valeurs de la nature et de la personne à celles de la culture et de ses variations sociales. Les autres chapitres rattachent l'ouvrage: ceux du laïc Félix Lacambre, du Père Auguste Le Touleuc et de S. Exc. Mgr Renard. Le premier connaît et décrit avec justesse aux religieuses les réalités souvent laides, parfois héroïques du "monde" auquel des femmes consacrées doivent porter la foi, l'espérance et la charité. Le deuxième, entre autres réflexions pertinentes, souligne l'efficacité de la *présence* féminine dans notre univers trop masculin. Or, je pense qu'aujourd'hui la femme, selon sa grâce propre, on la rencontre surtout dans les couvents. Mgr Renard, spécialiste de la vie religieuse, offre aux congrégations "actives" des conseils d'une spiritualité solidement équilibrée, mue par la vraie charité: non pas d'abord aumône ou dévouement extérieur, mais intimité avec Dieu d'où jaillissent œuvres de *salut* et de sainteté.

PLUS UNIFIÉ, même s'il s'agit encore d'un groupe d'articles parus ici et là, le livre du P. Tillard satisfait davantage l'esprit. Les principales questions que soulève la vie des religieux et des religieuses reçoivent une attention sérieusement et même audacieusement théologique. Les quatre premiers chapitres traitent de la nature de la vie religieuse sous autant d'aspects particuliers. Cinq autres (v-viii, x) insistent sur les problèmes communautaires: "mystère" de la vie commune, rapports entre obéissance et autorité, à l'intérieur des maisons et avec la hiérarchie; chapitres courageux, sereins dans les principes, et dont chaque congrégation nuancera la pratique selon sa forme de gouvernement. Restent des pages (chap. ix) qui justifient solidement la vocation des Frères enseignants (mais le Frère André Parenteau, F.I.C., le fait mieux encore dans *Relations*, janv. 1968) et un développement relatif au "vrai renouveau" que demande le concile. Excellent cahier, qui se distingue par le culte de l'A. pour l'Eglise, par son respect harmonieux des personnes et des institutions, par l'énergie avec laquelle il exalte la pure charité, l'attachement au Seigneur Jésus, le rôle épanouissant du célibat lucidement voué par amour du Christ Jésus, la capacité d'autonomie et de gouvernement dont font preuve les femmes consacrées. Discutables, cependant, les pages (163-164, 209) qui concernent l'école chrétienne (peu conformes, il me semble, à la déclaration du concile) et agaçants les tics de vocabulaire et de style auxquels l'A. cède trop souvent.

L'OPUSCULE du P. Hausherr, expert en patristique, interprète exigeant des nuances de la Bible, se lit avec plaisir et grand profit. Au début (1^{re} partie), une atmosphère de paix et de confiance se dégage d'heureuses réflexions sur la foi en Dieu créateur et en son Fils sauveur. Ensuite, l'A. étudie la double obéissance à l'événement et au commandement (à la loi, réhabilitée avec adresse) qui regarde tout chrétien. Puis (III^e partie), il traite avec une spéciale vigueur et une piquante ironie (pp. 86, 90, 99, 100, 102) la nature et les conditions de l'obéissance religieuse, non seulement chez les gouvernés, mais chez les gouvernants. Pages fortes, qu'inspirent l'Écriture, l'exemple de la sainte Famille, la tradition ascétique, singulièrement illustrée par un Ignace de Loyola. A la fin, parlant du "dialogue", l'A., comme le P. Tillard, souligne, parfois en des formules d'une rude frappe, l'importance de cet élément essentiel (difficilement et trop peu mis en œuvre) de la paix, de la joie et de la sainteté religieuses.

Pour finir, je tiens à recommander, de la collection à laquelle appartient le premier ouvrage apprécié ici, deux livres du cardinal Garrone (publiés chez Fleurus): *la Religieuse, signe de Dieu dans le monde* (n° 1), et *la Religieuse présente à Dieu et au monde* (n° 9): ils contiennent des pensées d'une saine pastorale qui nourriront la prière quotidienne des femmes consacrées.

Joseph D'ANJOU.

Marie-Josèphe BECCARIA, Anne-Marie DE BESOMBES, Marie-Françoise DUTERTRE: *Les femmes ont-elles leur place dans l'Eglise*. Coll. "Le poids du jour". — Paris (17, rue de Babylone), Editions du Centurion, 1967, 176 pp., 18 cm. Prix: 9,30 F.

IL Y A DE TOUT dans le recueil de témoignages que commentent trois femmes dési-

reuses de s'identifier dans l'Eglise. Un livre suffirait à peine pour départager l'excellent du mauvais. On applaudit quand des femmes deviennent non plus *objet*, mais *sujet* de réflexion (p. 16) sur leur propre compte. Elles ne s'ignorent pas plus que les hommes ne les déprécient. Mais ont-elles la philosophie et la théologie requises pour s'étudier avec compétence? On n'en a pas l'impression. Des plaintes sérieuses, dans tous les domaines, même religieux, elles en ont à formuler. Qu'on les écoute. Mais si on cherche la place de la femme dans l'Eglise, il semble normal qu'on accepte la femme comme différente de l'homme, ce que tantôt l'on reconnaît et tantôt l'on nie avec allégresse ici; il paraît, en outre, convenable de savoir qu'avec l'Eglise on n'a pas affaire à une institution purement humaine, où les enquêtes, statistiques et majorités auraient force de loi. La réputation de Mènie Grégoire ne gagne rien aux puérités qu'on cite d'elle dans le recueil (120-123). Que des femmes intelligentes ne voient pas dans la contraception le signe évident de leur déchéance, voilà un mystère à mes yeux. Si la responsabilité de la misère féminine — la vraie, d'ordre moral — repose sur l'homme d'abord (mais qui a le souci de penser et d'ordonner le masculin?), on estimera curieux le désir fou qu'ont les femmes de nous concurrencer. Une illusoire *égalité* les ruinerait; l'*équité* les sauvera: mais qu'on essaie d'en fixer les conditions. Dans les témoignages et les commentaires du livre que nous apprécions, si maints éléments détournent, maints autres rapprochent de la solution souhaitée.

Joseph D'ANJOU.

Hervé CARRIER et Lucien ROY: *Evolution de l'Eglise au Canada français*. Cahiers de l'Institut Social Populaire, n° 9. — Montréal (8100, boul. Saint-Laurent), Editions Bellarmin, 1968, 78 pp., 21 cm.

L'INTRODUCTION explique bien l'origine et le sens de ce nouveau Cahier: "Au lendemain du Concile, les Jésuites du Canada français entreprenaient une enquête de sociologie religieuse en vue de procéder à une révision méthodique de leur action apostolique. L'enquête dura plus de deux ans et fournit un ample matériel à la commission chargée de formuler des recommandations pratiques aux supérieurs de la Compagnie de Jésus. "Les résultats de cette enquête furent l'objet d'une édition restreinte et privée; aujourd'hui les Editions Bellarmin publient deux des principaux travaux préparés à cette occasion: une analyse de la *Situation de l'Eglise au Canada français* par le P. Lucien Roy, S.J., et des *Perspectives socio-pastorales* par le P. Hervé Carrier, S.J. Ce dernier, après avoir décrit les traits socio-culturels de notre milieu, indique quelles sont, selon lui, les urgences pastorales pour l'Eglise canadienne-française: la formation d'un laïcat chrétien pleinement responsable, l'approche théologique des réalités socio-culturelles, la promotion socio-économique à favoriser, la collaboration pastorale à développer, une formation apostolique ouverte, une Eglise en état de recherche.

Cahier sérieux, lucide, bien documenté, de grande actualité, qui intéressera ceux qui se préoccupent de l'avenir de l'Eglise au Canada français.

Richard ARÈS.

Ralph M. WILTGEN, S.V.D.: *The Rhine Flows into the Tiber. The unknown Council*. — New York (70 Fifth Avenue), Hawthorn Books, Inc., 1967, 304 pp., 23.5 cm. Prix: \$6.95.

UNE FOIS ACCEPTÉE la terminologie de l'A., qui distingue, chez les Pères du concile et leurs conseillers, des "libéraux" et des "conservateurs", une "Alliance européenne", dont le noyau a pris forme près du Rhin, et un "Groupe international", qu'a fait surgir une réaction de religieux et d'évêques de partout à l'activité envahissante de l'Alliance européenne, on suit avec intérêt le récit impartial des événements liés à la préparation, aux discussions et aux votes des quatre sessions du second concile du Vatican. Que d'humain dans l'Eglise de Dieu, pense-t-on spontanément! Quelle puissance, en même temps, manifeste l'Esprit de Jésus-Christ à l'œuvre dans les manœuvres des hommes! Quel bienfait que la souveraineté absolue du pape, surtout quand il s'appelle Paul VI et allie à la cordialité d'un Jean XXIII la fermeté doctrinale d'un Pie XII! Lisez. Histoire passionnante. Journaliste polyglotte, l'A. a bénéficié des sources les plus diverses, et il les utilise avec pertinence et charité. Vous concluez sans aucun doute à la transcendence de notre Mère et Reine l'Eglise au milieu de ses imperfections, et vous rendez grâce au Seigneur de lui garder, avec un visage humain, marqué de balafres (comme le corps même de son Chef ressuscité), la lumière éclatante de la vérité, la blancheur immaculée de la sainteté. Au lecteur peu familier avec l'anglais, je me permets de recommander de nouveau le livre de l'abbé R. Prévost: *Pierre ou le chaos* (voir *Relations*, janv. 1967, p. 24), qui raconte en maître le drame, toujours actuel, de la collégialité.

Joseph D'ANJOU.

Philosophie

Pedro LAIN ENTRALGO: *Panorama historique de la science moderne*. Traduit de l'espagnol par Paul Werrie. Préface du Dr Paul Chauchard. Bibliothèque européenne, section historique. — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 435 pp., 23 cm.

PLUS QU'UNE SIMPLE HISTOIRE DES SCIENCES, on retracera dans ce volume le cheminement de l'esprit humain à la découverte de la réalité. Impressionnant dans sa lenteur et sa fécondité, le laborieux passage de l'atome de Démocrite à l'atome de Bohr et de Fermi, de l'alchimie de Paracelse à la synthèse des polymères supérieurs, de la théorie humorale de Galien aux hormones, enzymes, gènes et plasmagènes de nos laboratoires... Le développement progressif du savoir au cours des siècles a vu s'écrouler les uns après les autres toutes "les conceptions du monde" dont chacune, cela va sans dire, se revêtait de la rigueur et de l'exactitude scientifiques. Les savants d'aujourd'hui en sont devenus plus profonds, plus humbles, plus conscients des limites de leurs disciplines, dans lesquelles ils se tiennent plus volontiers y découvrant toujours des richesses insoupçonnées. Du même mouvement ils admettent tout aussi volontiers qu'il y a d'autres façons, qui échappent à la mesure mathématique et qui sont tout aussi humaines, d'aborder et de connaître le réel, à savoir, la métaphysique, les arts et la religion. Ces façons ou ces moyens, le physicien, en tant qu'homme, peut et doit les utiliser. Cette attitude est toute nouvelle et toute

récente. Elle met bien en relief les ambitions impérialistes des sciences positives des trois derniers siècles. A travers ce panorama des sciences défile comme en filigrane l'histoire de la philosophie. Entre objet et sujet, matière et esprit, singulier et universel, l'oscillation n'a pas connu de repos, l'action d'équilibre étant toujours appelée par un contre excès. Tenant le juste milieu entre ces excès et toujours en accord avec les données des sciences et du christianisme, l'aristotélisme de saint Thomas d'Aquin et de la philosophie traditionnelle apparaît à la réflexion dans une constante et perpétuelle actualité.

Par l'amplitude du sujet traité (moins vaste en fait que le titre ne l'annonce) et la clarté de l'exposé plus évocateur que descriptif, le "Panorama historique de la science moderne" fera les délices de tout savant et de tout métaphysicien, et plus encore du savant métaphysicien.

P. LABARRE.

Maison Bellarmin.

PAX CHRISTI: Problèmes de la Paix à l'ère atomique. En route avec "Pacem in Terris". — Paris (13, Quai de Conti), Aubier-Montaigne, 1967, 160 pp., 18 cm.

ARDENT PLAIDOYER pour la paix, ce petit livre mérite d'être lu par tout ceux qui s'intéressent à cette brûlante question d'actualité. Grâce à la technique moderne, l'homme est maintenant en mesure d'anéantir le monde. "Il en a la possibilité, mais il n'en a pas le droit. Une innombrable suite de générations a habité le monde avant nous, et beaucoup pourront l'habiter après nous... Plus grande la possession, plus grande la responsabilité: cela vaut aussi pour la possession du monde. Tout cela est si fondamentalement chrétien qu'en aucun cas on ne saurait négliger sans mutiler gravement le contenu du message évangélique" (p. 53). Il faut donc travailler à bannir le phénomène de la guerre. Comment? Les auteurs suggèrent trois objectifs à atteindre: le désarmement, la coexistence pacifique et le renforcement des Nations unies. Aux chrétiens de poursuivre inlassablement ces objectifs, car "la paix est pour nous à l'heure actuelle le plus haut impératif humain... C'est toute l'humanité qui aujourd'hui se trouve englobée dans une même communauté de destin: vivre ou mourir" (p. 144).

Richard ARÈS.

EN COLLABORATION: L'animation. — Montréal (506 est, rue Ste-Catherine), les Cahiers de l'Institut canadien d'Education des Adultes, septembre 1967, 190 pp., 21,5 cm.

DE PLUS EN PLUS on parle au Québec d'animation et d'animation sociale; non seulement on en parle, mais on en fait dans bien des milieux, tant urbains que ruraux. Les Cahiers de l'I.C.E.A. présentent à la fois un exposé de principes et un aperçu de ce qui se fait actuellement dans ce domaine. Voici des titres de chapitres plutôt théoriques: "Quelques clarifications sur la notion d'animation", "Méthodes et techniques d'animation", "Planification et animation sociale", "Animation, pédagogie et éducation des adultes", etc. Parmi les nombreuses définitions de l'animation sociale que contient ce Cahier, en voici une à retenir: "Un ensemble de moyens et de techniques qui ont pour but d'amener une population (groupe,

collectivité, ensemble de collectivités) à participer de façon rationnelle à la définition du sens et du rythme des changements sociaux, en cours ou à venir" (p. 48.)

Un ouvrage quelque peu technique mais très utile en son genre.

Richard ARÈS.

Trevor EVANS and Margaret STEWART: Pathway to Tomorrow: the Impact of Automation on People. — Toronto (6 Adelaide St. East), Pergamon of Canada, 1967, 124 pages. 24 cm.

EN JUIN 1967, s'est tenue à Rome une conférence internationale sur l'automatisation, le plein emploi et une économie équilibrée, groupant des experts de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis et de la Suède. Deux journalistes, présents à cette conférence, présentent ici un aperçu des travaux et leur signification pour l'avenir. Les changements techniques sont-ils trop rapides? Y a-t-il trop ou pas assez de travailleurs? Qui doit faire le premier mouvement: le patron ou l'employé? Allons-nous vers une civilisation de collets-blancs? Comment contrôler la négociation collective, l'inflation, le chômage, etc.? Toutes ces questions y sont abordées et discutées à la lumière de l'expérience de chacun dans son propre pays. Au chapitre *Learning and Earning*, tous se déclarent unanimes à reconnaître que le problème par excellence est celui de parvenir à former assez de gens assez vite et sur une échelle assez considérable pour répondre aux exigences de mobilité et d'adaptabilité d'une société industrielle moderne.

Un ouvrage qui se lit facilement en dépit de son caractère technique; un ouvrage aussi très instructif par les vues qu'il projette sur la société humaine de l'avenir.

Richard ARÈS.

Roger DEHEM: Initiation à l'Economie. — Québec, Presses de l'Université Laval, 1967, 286 pp., 22 cm.

DEPUIS LA PARUTION, il y a environ cinq ans, de la quatrième édition de *L'Initiation à l'économie politique* de François-Albert Angers, aucun manuel de science économique, à notre connaissance, n'avait été publié au Québec. C'est dire déjà tout le mérite de Roger Dehem qui propose maintenant au public francophone du Canada un ouvrage où le contexte économique de leur pays sert de toile de fond à la théorie. Signalons aussi une innovation qui sera tout à l'avantage du public et des éditeurs: une édition européenne de cet ouvrage est publiée simultanément à Paris. Grâce à un minimum de modifications dans le texte et le remplacement de quelques chapitres, le marché du manuel peut donc être considérablement élargi.

Une "initiation à l'économique" n'a pas de modèle stéréotypé à suivre puisqu'elle vise à présenter les principales avenues de cette science. L'auteur a largement profité de cette liberté pour consacrer quelques chapitres, de caractère historique, aux institutions internationales, à l'économie canadienne, à celle des pays socialistes, aux problèmes enfin des pays en voie de développement. Au surplus, de fréquentes allusions dans les autres chapitres au contexte canadien rappellent constamment au lecteur le caractère très concret des problèmes économiques.

Dans le reste de l'ouvrage, l'auteur aborde succinctement les principales questions de la science économique et c'est ici peut-être qu'on aurait souhaité un peu moins de concision. Cette observation concerne en particulier les chapitres VII et VIII sur les relations entre les grands agrégats nationaux et sur les fluctuations économiques; elle vaut également pour la première partie du chapitre sur les "avantages comparés" du commerce international. Toutes ces pages comportent en effet nombre de graphiques, d'équations dont certaines paraîtront assez obscures au débutant. On risque ainsi de créer l'impression qu'un écart considérable sépare les problèmes économiques quotidiens de la formulation nécessairement abstraite qu'en donnent les économistes.

Un des thèmes favoris de Roger Dehem est que la science a pour fonction de rétablir la vérité des faits alors que l'idéologie tend à les simplifier et à les rationaliser de façon excessive. Son texte fait la preuve en maints endroits de ce souci d'objectivité bien que les lecteurs originaires des pays en voie de développement trouveront sans doute trop sévère le portrait qu'il en trace et trop indulgent celui des anciennes métropoles. L'origine belge de l'auteur, que l'on devine facilement, n'aidera guère à corriger cette impression.

Pour chaque chapitre, l'auteur a prévu un certain nombre de questions ou d'exercices et une courte bibliographie signale un excellent choix d'ouvrages récents de théorie ou d'histoire économique. *L'Initiation à l'Economie* de Roger Dehem mérite incontestablement qu'on lui fasse une large place dans les CEGEP et les autres institutions de niveau collégial. Sa concision même permettra au professeur d'élaborer un cours encore plus personnel.

Fernand POTVIN.

le 13 août 1968.

Psychologie

Karl STERN: Refus de la Femme. Essai. Coll. "Constantes", 15. — Montréal, Editions HMH, 1968, 251 pp., 20,5 cm.

VOILÀ UN OUVRAGE qui invite beaucoup à la réflexion, tantôt sous forme abstraite, comme au début et à la fin, tantôt à partir de l'étude de grandes personnalités philosophiques ou littéraires des temps modernes: Descartes, Schopenhauer, Sartre, Tolstoï, Kierkegaard, Goethe, etc. L'objet central de la réflexion est le rôle ontologique de la féminité dans la composante humaine. Il est extrêmement intéressant de suivre le docteur Stern en ses explorations et commentaires. Aux données fournies par l'histoire, l'art, la philosophie, il ajoute l'interprétation du psychanalyste. Comment n'être pas saisi par cette constante qu'il décèle chez ces penseurs, tous marqués par une carence grave dans l'intelligence vécue de la féminité? Plus encore que l'acuité, il faut souligner la justesse et surtout l'amplitude de son regard ouvert à tout le champ de la culture et qu'intègre une pensée profondément catholique. Il en résulte qu'étudiant une donnée particulière, la féminité, nous nous sentons au cœur des grands problèmes du monde actuel; toute la toile entre en vibration parce qu'on l'a touchée en un point majeur et que tout s'y tient: la pensée, la civilisation, la foi. Le psychanalyste, l'artiste, le penseur, le chrétien ici sans cesse nous interpellent et nous éclairent. Vraiment un grand et bon livre.

Georges ROBITAILLE.

L. CHERTOK: **Féminité et Maternité. Etude clinique et expérimentale sur l'accouchement sans douleur.** "Bibliothèque neuro-psychiatrique de langue française". — Bruges (23, quai au Bois), Desclée de Brouwer, 1966, 281 pp., 24 cm. Prix: \$7.95.

SI L'ON DÉFINIT l'accouchement comme un processus psychosomatique: mécanisme organique et événement vécu qui entraîne une dépense considérable d'émotion (p. 259), on doit admettre que le fait de le vivre consciemment et sans torture peut avoir un heureux effet psychologique pour la mère et sa relation à son enfant (192). Alors, rechercher l'indolorisation de l'accouchement par des méthodes psychologiques (instruction, suggestion, maîtrise de soi) équivalait à désirer connaître le jeu des facteurs de personnalité dans l'accouchement (188): acceptation ou refus de la féminité, de la génitalité, de la maternité, avec ce que cela implique d'antécédents personnels, familiaux et sociaux chez la parturiente. L'A. raconte en détail la recherche qu'il a dirigée, avec de nombreux collaborateurs, dans une clinique de Paris: difficultés d'intégrer la psychologie en obstétrique, moyens d'enquête (questionnaires et entretiens visant à obtenir la fiche psychologique des primipares, préparées ou non par la méthode psychoprophylactique), statistiques dressées, analyses et comparées, conclusions relatives à l'efficacité de la méthode quant à la réussite de la grossesse et de l'accouchement, compte tenu de l'histoire psychophysiologique de la parturiente. Ouvrage précis, nuancé, instructif, qui démontre la nécessité du recours à la psychologie clinique pour aider au moins les primipares pendant la grossesse et lors de l'accouchement. Moments privilégiés dans l'ensemble de la trajectoire de la féminité (154), ces deux événements, pour se dérouler avec succès, supposent une activité jointe à une technique en vue d'aboutir à une maîtrise de soi et à une coopération avec le spécialiste assez parfaites pour atténuer la douleur, participer affectivement à la naissance et goûter une relation positive à l'enfant dans la joie de la réalisation maternelle (55). On s'étonne que les Etats-Unis boudent la méthode psychoprophylactique (259). Le Québec ferait mieux d'imiter la France sur ce point. L'étude de l'ouvrage du Dr Chertok devrait attirer l'attention de tous les services obstétricaux de chez nous.

Joseph D'ANJOU.

Suzy ROUSSET: **Conseils d'une psychiatre.** Coll. "Problèmes de vie religieuse". — Paris, Editions du Cerf, 1966, 263 pp., 22.5 cm.

ON DOIT SAVOIR GRÉ aux Editions du Cerf d'avoir recueilli cet ensemble d'études, articles et conférences laissés par le docteur Suzy Rousset, psychiatre, longtemps chargée d'un service dans un hôpital psychiatrique. Le Christ un jour lui avait "barré la route", avouait-elle à une amie; elle ne vécut plus ensuite que pour Lui, jusque dans sa profession, une seule chose comptant pour elle: "que chaque être puisse, dans sa condition charnelle d'ici-bas, réaliser au mieux sa vocation à la communion divine". Les religieuses, entre toutes, profitèrent de ses travaux; l'étude psychologique de leur condition de vie est au cœur de ces pages. Après le rappel des principes de base (notions de psychologie et de psychanalyse, critères de maturité), l'A. décrit la psychophysiologie de la femme puis étudie quel-

ques problèmes de la vie religieuse féminine (examen médical d'entrée, santé et équilibre nerveux dans les noviciats, majorité psychologique et obéissance, aspects psychologiques de la chasteté, motivation, vie communautaire, etc. Ces pages, entre toutes, s'imposent et s'imposeront longtemps aux religieuses et à ceux qui les dirigent, pour leur solidité, leur clarté, leur délicatesse et leur équilibre.

Georges ROBITAILLE.

Robert CLAUDE et Louis SAROT: **Un Caillou dans le soulier.** — Coll. "Adolescent qui es-tu?" Série "Roman". — Tournai, Casterman, 1967, 168 pp., 19 cm.

CE ROMAN, qui s'adresse aux adolescents, véhicule une excellente leçon de foi, d'optimisme et d'énergie. Il est frais comme une source et dégage une impression de pureté à laquelle ne nous ont pas accoutumés trop de romans d'aujourd'hui. C'est le journal d'un jeune garçon de seize ans qui, atteint de poliomyélite, à travers luttes et difficultés, décide de faire quand même sa vie comme tout homme et d'occuper sa place normale parmi les autres. Plus, d'exercer un apostolat auprès de ses frères handicapés et même de se marier. Les thèmes de la souffrance, de la maladie et de la mort sont ici abordés avec franchise, mais ils n'écraseront pas le jeune lecteur qui prendra contact avec ces réalités inéluctables de l'existence. Philippe trouve une raison de vivre dans son amour de Dieu, mais aussi dans des présences humaines qui, elles aussi, le soutiennent et le relancent: son admirable mère, son père original qui, après la mort de sa femme, se rapproche de son fils, ses fidèles amis Jean et Bernard, le professeur Baland, lui-même frappé dans un accident, qui demeurera un maître de réalisme et de courage, enfin, la jeune Ariane, qui découvre à Philippe le grand Amour et que celui-ci épousera, on le prévoit. Il trouve aussi sa vocation dans l'enseignement de jeunes handicapés mentaux. A nos jeunes portés à être blasés, qui se cherchent et remettent tout en question, ce livre sera un tonique et un stimulant.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

Jeanne TAILLIEU: **Crises, chimères et révolte de l'adolescence.** — Amiens (25, rue de Mercey), Editions Sodi, 1967, 276 pp., 19.5 cm.

ON L'A DIT: le milieu du XX^e siècle est l'époque de l'adolescence, l'époque où la vedette appartient aux adolescents, que ce soit sur la place publique ou sur le campus universitaire. Voici un auteur, une éducatrice, qui analyse le comportement des adolescents un peu à la lumière de sa propre expérience et beaucoup en s'inspirant des travaux des écrivains qui ont abordé et décrit cet âge passionnant: Julien Green, Hervé Bazin, Jean Cocteau, Henri de Montherlant, etc. Tout y passe, tout y est analysé: l'évolution intellectuelle, le désir et le pouvoir, la vie affective, l'affirmation de soi, la vie familiale, la recherche de soi à travers les autres, l'idée et le sentiment de la mort, le déchément intérieur, etc. L'analyse est bien menée et nous fait parcourir toute la littérature française contemporaine sur le sujet. On aurait souhaité, cependant, qu'après la description des crises, chimères et révolte de l'adolescence, l'A. eût esquissé davantage le traitement positif à apporter à ces maux dont souffrent les adolescents.

Richard ARÈS.

Marie FARGUES: **Le 3e âge.** — Tours, Mame, 1967, 224 pp., 18 cm.

APRÈS AVOIR, durant tant d'années, scruté les mystères de l'enfance, Marie Fargues tourne ses regards vers un autre champ d'observation, à l'autre bout de la vie: la vieillesse ou le troisième âge. Elle en parle avec d'autant plus d'à-propos qu'elle est elle-même parvenue à cette étape décisive. Elle ne s'adresse pas seulement aux vieillards, mais aussi à nous qui voyons venir ces années où il nous faudra vivre dans le détachement, loin du pays de l'action. Marie Fargues, moraliste profond en même temps que solide auteur spirituel, enseigne l'humilité, la pauvreté, la conformité à la volonté de Dieu, la sérénité acquise dans la foi, et elle l'enseigne avec ce sourire qui est son charme. Mais qu'on ne s'y méprenne pas, la pensée est vigoureuse, l'expérience de la vie très lucide. L'A. rappelle aux vieillards qu'aucun moment de leur vie n'est inutile, que Dieu est alors un soutien et un rocher, que le dialogue est encore possible avec les autres générations, que la prière s'adapte aux capacités de l'âge, bref qu'il fait bon vivre aux derniers temps de la vie, malgré les limites de la vieillesse et ses épreuves. Ce livre sera un tonique pour les vieillards, mais nous le conseillons également aux plus jeunes: cela les rendra plus compréhensifs envers ceux qui, avant eux, ont bâti le monde et préparé l'univers actuel. L'ouvrage jouera, croyons-nous, le même rôle bienfaisant que celui de Mgr Baunard au début de ce siècle.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

Langue française

Fernand CRIQUET: **Mots et Concepts. Lexique permanent.** 4 fascicules. — Strasbourg-Meinau, France (30, rue du Maréchal Lefebvre), Editions Panthos, 1967, 27 cm. Chaque fascicule: 2 pages d'Index et 26 pages de Lexique.

INSTRUMENT de conception tout à fait nouvelle et d'une grande richesse, destiné surtout aux écrivains de toutes catégories auxquels il rendra de précieux services. Partant d'un mot clé, le lexique donne tous les substantifs, adjectifs, verbes et locutions qui s'y rapprochent. Par exemple, sous le mot "lumière", plus de deux pleines pages sur trois colonnes développent substantifs, adjectifs, verbes et locutions qui ont de près ou de loin quelque rapport avec ce mot. S'ajoute même une brève chronologie scientifique de la lumière. Nous avions déjà de multiples dictionnaires des idées suggérées par les mots; ce nouveau lexique les dépasse tous par son ampleur et sa richesse. En cours de publication, il comptera en tout une trentaine de fascicules.

Richard ARÈS.

Gérard TOUGAS: **La Francophonie en péril.** — Montréal (8955, boul. Saint-Laurent), Le Cercle du Livre de France, 1967, 184 pp., 19.5 cm.

SUR LE THÈME qu'annonce le titre de son ouvrage l'A. brode un développement ambigu. On le dirait soucieux de conjurer le péril qui menace la francophonie, sa langue et sa culture; mais on le sent touché d'admiration pour l'efficacité américaine et la séduction qu'elle exerce sur les peuples non communistes. Le lecteur, à la fin, se demande si l'A. a opté pour ou contre la survie française dans le monde; en Afrique surtout, puisque ses observations, conjectures et citations (d'un érotisme qui gâte un essai apparemment sérieux) se rapportent à ce

continent partagé entre deux influences étrangères: l'anglo-américaine et la française. Nous savons quel danger la francophonie court au Québec, par la faute de notre peuple et de son "élite". Le livre de l'A. contribuera-t-il à l'atténuer? J'en doute: on y exprime une pensée trop mal assurée dans une langue qui manque de correction.

Joseph d'ANJOU.

Ernest RICHER, S.J.: *Syntaxe I. 30 questions sur l'analyse du langage articulé. Syntaxe II. L'Analyse syntaxique selon la théorie des lieux linguistiques*. Coll. "Essais pour notre temps", 4 et 5. — Bruges et Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 158 et 163 pp., 21.5 cm.

PROFESSEUR DE LINGUISTIQUE STRUCTURALE aux Universités de Montréal et de Sherbrooke, le Père Richer travaille, depuis plusieurs années, à faire connaître sa théorie des lieux linguistiques (voir *Relations*, 26, (1966): 27). Il l'a d'abord exposée dans "*Lieux linguistiques*" et *latin classique* (Montréal, Centre pédagogique des Jésuites canadiens, 1962, 213 pp.), puis dans *Français parlé, français écrit* (2e éd., coll. "Essais pour notre temps", 1, Bruges et Paris, Desclée de Brouwer, 1964, 197 pp.) et *Grammaire française pour notre temps* (coll. "Essais pour notre temps", 2, Bruges et Paris, Desclée de Brouwer, 1965, 224 pp.). Dans les deux présents volumes, c'est le professeur et pédagogue qui continue de préciser et vulgariser sa théorie. *Syntaxe I* répond à trente questions sur l'analyse du langage articulé; le Père Richer s'efforce d'y définir et répartir l'objet propre de la linguistique qu'il distingue soigneusement de la grammaire. La première partie de *Syntaxe II* répond, elle aussi, à des questions; elles ont trait, cette fois, à l'analyse syntaxique selon la théorie des lieux linguistiques. La deuxième partie du volume est d'un grand intérêt pédagogique; elle contient vingt spécimens d'analyses syntaxiques effectuées selon la méthode exposée aux pages 145-164 de *Français parlé, français écrit*. Du sérieux de la théorie du Père Richer témoigne éloquemment l'usage qu'en ont fait Jean-Pierre Béland et Roland Arpin dans *la Linguistique et ses applications* (Montréal, Centre de Psychologie et de Pédagogie, 1967, pp. 14-28). On pourra également lire le judicieux compte rendu de Michèle Lavoie dans *Prospectives* (vol. 3, no 6, déc. 1967, pp. 416-417).

René DIONNE.

Études de linguistique franco-canadienne.

Communications présentées au XXXIV^e Congrès de l'ACFAS (Québec, novembre 1966) et publiées par Jean-Denis Gendron et Georges Straka. Bibliothèque française et romane (Centre de Philologie et de Littératures romanes de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Strasbourg). SERIE E: Langue et littérature françaises au Canada, no 3. — Paris, Klincksieck; Québec, Presses Univ. Laval, 1967, 175 pp., 23 cm.

INTÉRESSANTE COLLECTION de 9 communications présentées au XXXIV^e Congrès de l'ACFAS, à Québec, en 1966. Textes plutôt concis, mais très au point. Il sera toujours utile de relire l'étude historique de "l'anglicisme au Canada français" de Gaston Du-long: on y voit l'influence de la population anglophone dans les grandes villes, l'apport des vagues d'immigrants, les conséquences de la mainmise anglophone sur le commerce, la contamination par l'anglais de la langue

de l'administration et de l'industrie, et jusqu'à l'influence de l'anglais sur la toponymie du Québec; enfin, "devenue de droit colonie anglaise par le traité de Paris en 1763, l'ancienne province française de la Nouvelle-France, le Canada français, a bien failli subir le sort des anciennes colonies espagnoles, françaises et anglaises, c'est-à-dire, voir sa langue supplantée par celle de la nouvelle métropole." (p. 14)

Quatre communications traitent de phonétique canadienne-française: "Le phonétisme du français canadien du Québec, face à l'adstrat anglo-américain", par Jean-Denis Gendron; "Le test phonétique pour l'audiométrie vocale au Canada français", par l'abbé René Charbonneau; "h et r en patois normand et en français canadien", par Pierre-R. Léon; "è et j en saintongeais et en français canadien", par Jean-G. Chidaine.

A côté de cela, Marcel Boudreault présente "Rythme et mélodie: étude instrumentale comparative entre sujets québécois et français" et Gilles Lavoie, pour sa part, nous offre une "analyse rythmique de 'Visions du soirs', poème en prose de F.-A. Savard."

Pour compléter, Ls-Edmond Hamelin tente un quadruple classement des noms de lieux du Canada, selon 12 catégories génétiques, 5 cadres linguistiques, 6 groupes spatiaux et un certain nombre de classes chronologiques. Et Henri Dorion demande: "Doit-on franciser les noms de lieux du Québec?", pour répondre *oui*, et proposer deux manières de le faire.

Toutes ces communications, choisies parmi tant d'autres, se groupent donc autour de problèmes concernant le français parlé chez nous et leur publication dans la *Bibliothèque française et romane* de Strasbourg pourra certainement rendre service à plus d'un chercheur.

Ernest RICHER.

Collège Jean-de-Brébeuf,
Montréal.

Littérature canadienne

René CHICOINE: *Un homme, rue Baubien*. Roman. Montréal, le Cercle du Livre de France, 1967, 223 pp., 20 cm.

JEAN DANOU, jeune architecte montréalais, revient chez lui un soir d'hiver lorsque des appels à l'aide le font se précipiter chez ses voisins, les Laudry, pour y éteindre un début d'incendie. Il rencontre là une jeune fille dont les yeux tristes le fascinent depuis une rencontre faite par hasard dans la rue, quelque temps auparavant. Le lendemain, le journal apprend à Danou le meurtre d'un certain Joseph Bravin. Cet homme était le mari de Françoise Laudry, la femme aux "yeux tristes"; les époux vivant séparés depuis assez longtemps, la femme avait repris son nom de jeune fille. Poussé par un intérêt croissant pour cette mystérieuse voisine, Jean Danou se lance lui-même à la recherche du meurtrier de Joseph Bravin. Il se rappelle d'ailleurs avoir croisé un inconnu près du domicile des Laudry le soir de l'incendie. Au cours de son enquête, qui dure près d'une semaine, le jeune architecte fait la connaissance de nombreux et pittoresques personnages: Bidou Ménard, ancien disciple, brutal et sans scrupules; Ti-Loup Bou-lai, curieux mélange de bonté et de fourberie; Parenteau, détective, très humain, vieil ami de Jean; Rodolphe Maranda, élégant chef d'un réseau de cambrioleurs; le père de Françoise, âgée et aveugle, etc... Grâce à son imagination et grâce, en partie, à son métier, Jean finit par aboutir à la conclusion que le meurtre a eu lieu au logis même des Laudry. Françoise, plus mystérieuse que

jamais aux yeux du jeune célibataire, confirme cette intuition par le récit qu'elle lui fait. Ce que Jean Danou a avant tout découvert pendant les huit jours qu'a duré son enquête, bien plus que la clé d'une énigme policière, ce sont les hommes et les femmes qui vivaient et souffraient autour de lui sans qu'il s'en rende compte. Le déroulement de l'intrigue, un vrai suspense, fait sortir Jean Danou de sa tour d'ivoire et lui apprend à rechercher désormais chez ceux et celles qu'il rencontre la personnalité riche qui se cache parfois sous des apparences extérieures trompeuses. Cet intérêt porté à l'humanité en ce qu'elle a de plus complexe, la coexistence du bien et du mal en chacun des hommes, donne au roman de René Chicoine une authentique valeur littéraire.

Jean HARDY.

1855 est, rue Rachel,
Montréal 34.

Yvette NAUBERT: *Contes de la solitude*. — Montréal, le Cercle du Livre de France, 1967, 149 pp., 20.5 cm.

CES QUINZE RÉCITS ont tous la solitude pour thème; dans aucun d'entre eux cependant, elle n'est exactement la même. Il y a celle, méchante, de la belle-mère ("C'est ce soir qu'il revient"); celle, pénible, d'une toute petite fille qui vient de commettre son premier péché charnel ("Le Pêché d'Hélène"); celle, émouvante, de "la Vieille Emigrée"; etc. Dans plusieurs de ces contes perce un certain sadisme (v.g. "C'est ce soir qu'il revient"; "L'Assassin insensé devant une glace"); dans d'autres, le narcissisme (v.g. "Le Dîner"). Yvette Naubert manie assez bien l'humour noir (v.g. "Va te coucher, Walter"). Elle connaît la psychologie de l'enfance ("La Mort de Pierrot") et de l'adolescence ("Les Garçons"). Les mécanismes du rêve ne lui échappent pas non plus ("Rêves"); malheureusement, son écriture en recrée souvent bien mal le climat ("L'Homme à la valise"). On peut être obsédé de bien des façons ("Sur une plage anglaise"; "La Porte fermée"; "La Montagne déplacée"), et il arrive qu'un mari cocu ("L'Homme qui regardait couler la Seine") et une femme qui s'ennuie ("Un matin de printemps") recourent au suicide. Tout cela, et bien d'autres choses encore, Yvette Naubert le sait, ou le connaît, parce qu'elle a observé les gens et qu'elle a le don de voir. Elle n'a pas, pour autant, celui de raconter. Elle décrit sans illustrer assez. Ce n'est pas que les mots manquent; ils sont même trop nombreux, car il en faut beaucoup à Yvette Naubert pour nous montrer ce qu'elle a vu. On dirait que sa plume n'arrive pas à cerner les images. Celles-ci ne naissent ni spontanément ni naturellement; Yvette Naubert les fabrique, et elles en gardent un petit air compassé. Il manque à Yvette Naubert un grand souffle d'inspiration; elle ne sait pas avaler l'air goulument, à grandes bouffées. Sa respiration est mesurée, stylée, maîtrisée; elle n'est jamais laissée à la saine et bienheureuse arthmie de la vie. La solitude est pétrifiante, je veux bien l'admettre, et avec des pierres artistement travaillées on peut construire un beau musée. Il se trouve d'ailleurs que celui d'Yvette Naubert n'est point laid. Mais comme j'aurais souhaité qu'il s'anîmât tout à coup! Cela arrivera-t-il dans le prochain volume d'Yvette Naubert? Je le souhaite, et le dernier de ces contes peut en donner le pressentiment: une petite fille aux jambes paralysées se met à marcher miraculeusement de par la foi qu'elle a en son idole. Or, Yvette Naubert croit en l'acte d'écrire.

René DIONNE.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

François GAGNON et Jean-Yves DESJARDINS: **Ton sexe et l'autre.** — Montréal (1130 est, de La Gauchetière), Sextant, l'Atelier de Sexologie, Agence de Distribution populaire, 1968, 28 pp.

Texte du disque et du message aux enfants de 10 à 12 ans sur la connaissance de leur sexe. En dépit de quelques conseils opportuns, ce message, foncièrement naturaliste et sans aucune ouverture sur le spirituel, ne peut convenir à de jeunes chrétiens, surtout quand il invite les enfants à imiter dans leurs jeux les gestes sexuels de leurs parents. Aussi ne pouvons-nous le recommander ici.

Marie-Claire MONCHAUX: **La vérité sur les bébés.** — Paris (122, bd Saint-Germain), Editions Magnard, 1968, 95 pp.

Pour aider les mamans à initier leurs enfants jusqu'à 10-12 ans. Excellent, quoiqu'il n'y ait aucune référence religieuse. Etablit une fois de plus qu'il revient à la maman de dire ces choses avec le tact qui convient. L'information sexuelle est donnée du même coup mais dans la grande lumière de la vie à susciter qui l'éclaire, sans rien d'une appréciation surfaite du plaisir.

M. BÉLAIR, G. DAVID et A. DESJARDINS: **Avant la violence ou la Révolution de Mai comme préliminaire ?** — Montréal (369 ouest, avenue Laurier), Editions Leméac, 1968, 60 pp.

Manifeste étudiant pour "une restructuration totale de l'Université". La plus grande partie de ce Manifeste porte sur la structure actuelle des cours, la participation étudiante à l'administration et la création de différents organes de participation. Conclusion des auteurs: "Tout est encore à faire... avant la violence."

Relations industrielles, juillet 1968, "La langue de travail dans l'industrie au Québec", Québec (C.P. 2447), Les Presses de l'Université Laval.

Une douzaine d'articles et de textes sur une question de grande actualité: quelle est et quelle doit être la langue de travail dans l'industrie au Québec? Excellent dossier à conserver et à consulter.

Almanach Moderne "Eclair" 1969. — Ville d'Anjou (8320, Place de Lorraine), les Editions Eclair, 1968, 576 pp.

Contient un nombre incalculable de renseignements en toutes matières, principalement sur le Canada.

Almanach du Peuple Beauchemin 1969. — Montréal (450, avenue Beaumont), Editions Beauchemin, 1968, 480 pp.

Edition du 100^e anniversaire d'un almanach très populaire dans le milieu canadien-français.

Mots croisés bi-glotte. — Tic-Tac-To bi-glotte. — Québec (C.P. 1797), Editions Bi-Glotte, 1968, 26 et 16 pp.

Edition bilingue de mots croisés et de Tic-Tac-To.

Réception de M. Fernand Ouellette et M. Marcel Trudel à la Société royale du Canada. — Ottawa, 1968, 112 pp.

Cinq allocutions dans ce livre: celle de M. Gérard Parizeau sur Pierre-O. Chauveau, et celles des récipiendaires et de leurs parrains: MM. Fernand Ouellette, Marcel Trudel, Louis-Edmond Hamelin, Jean-Charles Bonenfant.

René-Salvator CATTÀ: **Comment vaincre la gêne et la timidité.** — Montréal (1130 est, rue de La Gauchetière), Editions de l'Homme, 1968, 140 pp.

Conseils par un homme d'expérience sur la manière de vaincre la gêne, tout particulièrement quand il s'agit de parler en public et de s'exprimer avec gestes.

Jean-Louis MORGAN: **L'anglais par la méthode choc.** — Montréal (1130 est, rue de La Gauchetière), Editions de l'homme, 1968, 160 pp.

Ouvrage qui s'adresse spécialement aux personnes qui ne peuvent consacrer à l'étude de l'anglais que quelques minutes par jour et qui désirent être en mesure de "se débrouiller" dans leurs relations quotidiennes avec les anglophones.

Scholarship in Canada, 1967: Achievement and Outlook. Edited by R. H. Hubbard. — Toronto, University of Toronto Press, 1968, 104 pp.

Travaux présentés au symposium organisé par la Société royale du Canada sur l'état actuel du savoir dans les humanités et les sciences sociales. A lire, en particulier, les études sur l'histoire, l'économique, la science politique et la religion.

EN COLLABORATION: **Notre Père qui es aux cieux.** — Paris (29, bd Latour-Maubourg), Editions du Cerf, 1968, 118 pp.

Etude sur l'oraison dominicale, ses origines, son sens profond et sa nouvelle version française qui a permis aux catholiques et aux protestants de dire ensemble les mêmes mots.

Marcel DUBÉ: **Bilan.** Coll. "Théâtre Canadien". — Montréal, Editions Leméac, 1968, 188 pp.

Texte de la pièce du même nom que notre chroniqueur théâtral, le P. Georges-Henri d'Auteuil, a déjà analysée dans *Relations* de novembre 1968, p. 324. Ce volume contient, en outre, une présentation d'Yves Dubé, puis "Le Mot" d'Albert Millaire et de Marcel Dubé lui-même.

EN COLLABORATION: **Le Centre des Dirigeants d'Entreprise et l'Education des Adultes.** — Montréal (506 est, rue Ste-Catherine), L'Institut Canadien d'Education des Adultes, 1968, 186 pp.

Divers chapitres sur les activités du Centre des Dirigeants d'Entreprise dans le champ de l'éducation des adultes, des dirigeants d'entreprise, du personnel de cadre. Suit une description des activités régionales et des activités de consultation et de représentation du C.D.E.

Pierre TALEC: **Le signe de la foi.** — Paris (27, rue Jacob), Editions du Seuil, 1968, 126 pp.

Excellent essai sur le baptême. Empruntant la triple voie de la théologie, de la spiritualité et de la pastorale, l'A. réfléchit sur le sens fondamental du baptême et indique la meilleure manière de le conférer avec fruit aux enfants.

Vient de paraître

L'URBANISATION DE LA SOCIÉTÉ CANADIENNE-FRANÇAISE

Marc-André Lessard et Jean-Paul Montminy, édit.

Cet ouvrage réunit les textes des communications du quatrième colloque de la revue *Recherches sociographiques* et du département de Sociologie et d'Anthropologie de l'Université Laval tenu à Québec du 22 au 24 février 1968.

Dans notre société comme ailleurs, le phénomène de l'urbanisation est à la fois le point de convergence et la cause des plus profondes transformations technologiques et sociales. Les auteurs de cet ouvrage étudient ce phénomène selon les perspectives du géographe, du démographe, de l'économiste, du politologue et du sociologue.

7 x 10½, 216 pages, broché, \$4.00

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

C.P. 2447, Québec 2, (Qué.)

TABLE DE L'ANNÉE 1968 (numéros 323-333)

I. - AUTEURS D'ARTICLES

- ARES, R. — Québec ou Canada français? : 8.
— La prochaine conférence fédérale-provinciale: 36.
— La colossale entreprise de rebâtir un Canada à deux: 72.
— André Laurendeau et la Commission B.B.: 210.
— Un prophète de l'Eglise des pauvres, le P. Paul Gauthier: 270.
AUCOIN, L. — Dieu, l'Eglise et le couple: 320.
BEAUBIEN, I. — 235 Eglises — Upsal: 239.
BOUCHARD, A. — « Persona »: Quand le visage supplée à la parole: 18.
BOUCHARD, J. — Message à l'Afrique: 13.
BOURGULT, R. — Je vous précéderai en Galilée: 148.
— Une expérience d'enseignement de la religion en douzième année: 188.
BROPHY, L. — Chateaubriand, cette nature riche et forte: 253.
CAMPBELL, C. — L'avilissement de la femme: 14.
— Bâtir au foyer des âmes fortes: 77.
— Pour une mère, aimer, c'est se cultiver: 145.
— Une étape à bien conduire, entre la première enfance et l'adolescence: 186.
— L'adolescence: 315.
— L'adolescent dans un foyer authentique: 343.
CHAMPAGNE, R. — Quand passe l'oiseau de Minerve: 49.
d'ANJOU, J. — Au service du français: 45, 125, 151, 227, 289, 323, 347.
d'APOLLONIA, L. — Un laïc théologien: Frank Sheed: 42.
— En souvenir de Gandhi: 79.
— Martin Luther King: 138.
— L'inquiétude de Paul VI: 176.
— Requiem pour Robert Kennedy: 216.
— Vicaire du Christ: 242.
d'AUTEUIL, G.-H. — Le théâtre: 19, 47, 87, 122, 158, 190, 224, 286, 324, 353.
DIONNE, R. — Avons-nous une littérature?: 81.
— « La guerre, yes sir! »: 279.
DORAI, F. — Les CEGEP après un an: 212.
— Notes conjointes sur Péguy et Bremond: 288.
— Nos CEGEP à l'heure de l'occupation: 312.
DURAND, G. — Le mariage civil: 112.
FORTIN, P. — Méditation (Chron.): 24, 53, 89, 162, 195, 204, 264, 300.
GERVAIS, E. — De bons moments à la T.V.: 126.
— « Un train passe »: 157.
— Un chrétien, Miville Couture: 192.
— Début de saison à la T.V.: 321.
HARVEY, J. — L'homme d'ici et le salut offert: 154.
— Nos évêques et la vie humaine: 309.
HEBERT, G. — Les unités de négociation et le C.C.R.O.: 7.
— Pour un Conseil supérieur du travail rénové: 74.
— Les syndicats de cadres, I, II: 117, 140.
— Les options nécessaires du syndicalisme: 181.
LABARRE, P. — Méditation (Chron.): 120, 342.
LAPINTE, G. — « Les Soleils des Indépendances »: 351.
LEDIT, J. — Le Saint-Siège et la guerre de 1939-45: 256.
LEGault, P. — « Messes rythmées »: 349.
MARCOTTE, M. — Vers une nouvelle loi du divorce: 2.
— L'avortement, la morale et la loi: 30.
— L'Episcopat, les catholiques et l'avortement: 66.
— Catholiques et non-catholiques devant l'avortement: 106.
— Les expériences sexuelles précoces: 178.
— Les expériences prémaritales face à l'amour: 206.
— L'encyclique « Humanæ Vitæ » et l'obéissance catholique: 245.
— La pastorale de la fécondité au lendemain de l'encyclique « Humanæ Vitæ »: 272.
— L'encyclique « Humanæ Vitæ » et la paternité responsable: 303.
— L'encyclique « Humanæ Vitæ » et la liberté de conscience: 325.
MARIE-NOELLE, Sœur — Conférence internationale de chrétiens et de Juifs: 318.
MASSE, M. — Le Québec et le grave problème de l'immigration: 39.
PARENTEAU, A. — Les raisons de vivre profondes du Frère enseignant: 3.
PLANTE, A. — Le regroupement de nos commissions scolaires: 11.
POTVIN, F. — Conscience chrétienne et pauvreté: 221.
— Les élections scolaires à Saint-Léonard: 226.
ROBAILLE, G. — Un livre discuté et discutable: 156.
— Un défenseur résolu du célibat sacerdotal: Karl Rahner: 218.
ROULEAU, J.-P. — Un congrès sans précédent: celui des religieuses de Montréal: 121.
SAINT-ARNAUD, Y. — Quelques prérequis au dialogue pastoral dans un monde sécularisé: 152.
SHEED, F. J. — La crise de la foi chez les jeunes: 43.
TREMBLAY, R. — Les prêtres aujourd'hui doivent travailler en équipe: 103.
VALIQUETTE, S. — Les Eglises du Canada en quête d'unité chrétienne: 16.

II. - MATIÈRES

Articles, Au fil du mois, Éditoriaux (Édit.), Commentaires (Comm.), Correspondance (Corr.), Documents (Doc.).

- ABUS DES MOTS. — De l'inflation et de l'— (Edit.): 333.
ADOLESCENCE. — Une étape à bien conduire, entre la première enfance et l'—, C. C.: 186.
— L'—, C. C.: 315.
ADOLESCENT. — L'— dans un foyer authentique, C. C.: 343.
AFRIQUE. — Message à l'—, J. B.: 13.
AMES FORTES. — Bâtir au foyer des —, C. C.: 77.
AMOUR. — V. *Expériences prémaritales, Expériences sexuelles, Mère.*
ANTITRIOMPHALISME. — Le complexe d'— (Comm.), J. D.: 325.
AVORTEMENT. — L'—, la morale et la loi, M. M.: 30.
— L'— (Corr.), C. C.: 53.
— L'Episcopat, les catholiques et l'—, M. M.: 66.
— L'—, la morale et la foi (Corr.), G. G.: 85.
— Catholiques et non-catholiques devant l'—, M. M.: 106.
BIAFRA. — Tragédie au — (Edit.): 238.
— Le — sacrifié (Edit.): 301.
BOGOTA. —, centre de ralliement au Pape, J. G.: 284.
— Paroles de Paul VI à — (Doc.): 290.
BREMOND. — Notes conjointes sur Péguy et —, F. D.: 288.
CANADA. — La colossale entreprise de rebâtir un — à deux, R. A.: 72.
— V. *Fédéralisme.*
CANADA FRANÇAIS. — V. *Canadiens français, Québec.*
CANADIENS FRANÇAIS. — V. *Laurendeau (André), Manitoba, Québec, Trudeau, Fédéralisme.*
CARDINAL LEGER. — V. *Dieu.*
CARDINAL ROY. — Le — et l'Encyclique (*Hum. Vitæ*) (Doc.): 259.
C.C.R.O. — V. *Unités de négociation.*
CEGEP. — Les — après un an, F. D.: 212.
— Nos — à l'heure de l'occupation, F. D.: 312.
CELIBAT SACERDOTAL. — V. *Evêques américains, Rahner (Karl).*
CHATEAUBRIAND. —, cette nature riche et forte, L. B.: 253.
CHRETIENS. — Sommes-nous encore —? (Edit.): 269.
— Conférence internationale de — et de Juifs, Sr M.-N.: 318.
CHRISTIANISME. — Le — et les religions humaines (Comm.), H. de L.: 163.
— V. *Antitriumphalisme, Chrétiens, Dialogue pastoral, Salut.*
CINEMA. — V. *« Persona ».*
COMITÉS DE CITOYENS. — V. *Conférence sur la pauvreté.*
COMMISSION B.B. — V. *Laurendeau (André), Québec.*
COMMISSIONS SCOLAIRES. — Le regroupement de nos —, A. P.: 11.
CONFERENCE CONSTITUTIONNELLE. — V. *Canada.*
CONFERENCE FEDERALE-PROVINCIALE. — La prochaine —, R. A.: 36.
CONFERENCE SUR LA PAUVRETE. — Les comités de citoyens et la — (Edit.): 175.
CONGRES DE PASTORALE. — Un —, L. D.: 22.
— V. *Jeunes.*
CONGRES EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL. — V. *Bogota.*
CONGRES INTERAMERICAIN DE PHILOSOPHIE. — V. *Oiseau de Minerve.*
CONSCIENCE. — L'encyclique « *Humanæ Vitæ* » et la liberté de —, M. M.: 335.
CONSEIL ECONOMIQUE DU CANADA. — V. *Croissance.*
CONSEIL ŒCUMENIQUE DES EGLISES. — V. *Upsal.*
CONSEIL SUPERIEUR DU TRAVAIL. — Pour un — rénové, G. H.: 74.
CONTESTATION. — V. *Foi.*
COUPLE. — Dieu, l'Eglise et le — (*Hum. Vitæ*), L. A.: 320.
COUTURE (MIVILLE). — Un chrétien, —, E. G.: 192.
CROISSANCE. — La —, remède à la pauvreté? F. P.: 285.
DEVELOPPEMENT. — Nos évêques, le — et la paix (Edit.): 102.
DIALOGUE PASTORAL. — Quelques prérequis au — dans un monde sécularisé, Y. S.-A.: 152.
— V. *Salut.*
DIEU. — « Cette certitude que — existe » (Edit.): 1.
— V. *Couple.*

DIVORCE. — Vers une nouvelle loi du —, M. M.: 2.
 — Les Eglises et le — (Comm.): 23.
 EDUCATION. — V. *Enfance*.
 EDUCATION CHRETIENNE. — Pour une — au Québec (Edit.): 101.
 EGLISE. — « L'— en nos jours » (Edit.): 29.
 — L'— reverdit, G. R.: 283.
 — V. *Couple, Divorce, Gauthier (P. Paul), Livre, Prêtre, Unité chrétienne, Upsal*.
 ENFANCE. — Une étape à bien conduire, entre la première — et l'adolescence, C. C.: 186.
 ENSEIGNANTS. — La présence des journalistes aux négociations des —, G. H.: 194.
 EQUIPE. — V. *Prêtres*.
 EVEQUES. — Nos — et la vie humaine (*Hum. Vitæ*), J. H.: 309.
 — V. *Développement*.
 EVEQUES ALLEMANDS. — Les — et l'annonce de la foi (Doc.): 90.
 EVEQUES AMERICAINS. — Les — et le célibat sacerdotal (Doc.): 89.
 EXPERIENCE D'ENSEIGNEMENT. — Une — de la religion en douzième année, R. B.: 188.
 EXPERIENCES PREMARITALES. — Les — face à l'amour, M. M.: 206.
 EXPERIENCES SEXUELLES. — Les — précoces, M. M.: 178.
 FEDERALISME. — Le Québec, le — et les relations internationales (Edit.): 173.
 — V. *Trudeau*.
 FEDERALISME COOPERATIF. — La mort du — (Edit.): 334.
 FEMME. — L'avilissement de la —, C. C.: 14.
 — Sur les femmes-femmes et leurs débordements (Corr.), L. M.: 52.
 — « Femmes-femmes », « femmes ordinaires », femmes journalistes et femmes, tout simplement (Corr.), M.-M. H. et F.-H. T.: 85.
 FOI. — — et théologie (Edit.): 1.
 — Des revues parlent de la —, R. A.: 86.
 — « L'âge de la — coûteuse commence » (Edit.): 175.
 — Devant l'Encyclique: de la contestation à la — (*Hum. Vitæ*) (Edit.): 237.
 — V. *Dialogue pastoral, Evêques allemands, Jeunes, Mythes, Religion, « Un train passe »*.
 FRANÇAIS (Au service du), J. d'A.:
 — Nous-mêmes et par nous-mêmes: 45.
 — Ni faute vivante ni correction morte: 125.
 — Il nous suffit de le vouloir: 151.
 — Un outil de qualité: 227.
 — Deux témoignages: 289.
 — Progrès ou régression?: 323.
 — Pouvons-nous encore espérer?: 347.
 FRERE ENSEIGNANT. — Les raisons de vivre profondes du —, A. P.: 3.
 GANDHI. — En souvenir de —, L. d'A.: 79.
 GAUTHIER (P. PAUL). — Un prophète de l'Eglise des pauvres, le —, R. A.: 270.
 GUERRE. — Le Saint-Siège et la — de 1939-45, J. L.: 256.
 — « La —, yes sir! », R. D.: 279.
 HUMANÆ VITÆ. — L'encyclique « — » et l'obéissance catholique, M. M.: 245.
 — La pastorale de la fécondité au lendemain de l'encyclique « — », M. M.: 272.
 — L'encyclique « — » et la paternité responsable, M. M.: 303.
 — L'encyclique « — » et la liberté de conscience, M. M.:
 — V. *Cardinal Roy, Couple, Evêques, Foi, Mère, Témoignage*.
 IMMIGRATION. — Le Québec et le grave problème de l'—, M. Masse: 39.
 INFLATION. — De l'— et de l'abus des mots (Edit.): 333.
 INSTITUTIONS CHRETIENNES. — Pour les — (Comm.), J. D.: 51.
 JEANNE-MANCE. — Hommage franco-canadien à —, E. G.: 193.
 JEUNES. — Une enquête auprès des —, L. D.: 22.
 — La crise de la foi chez les —, F. J. S.: 43.
 — V. *Ames fortes*.
 JOHNSON (DANIEL). — Le Québec après — (Edit.): 302.
 JUIFS. — — de langue française au Québec, R. A.: 193.
 — Conférence internationale de chrétiens et de —, Sr M.-N.: 318.
 KENNEDY (ROBERT). — Requiem pour —, L. d'A.: 216.
 KING (MARTIN LUTHER). — —, L. d'A.: 138.
 — L'héritier de —, L. d'A.: 193.
 LARAMEE (ARTHUR). — Le juge —, J. P.: 161.
 LAURENDEAU (ANDRE). — — et la Commission B.B., R. A.: 210.
 LIBERTE DE CONSCIENCE. — V. *Conscience*.
 LITTERATURE. — Avons-nous une —? R. D.: 81.
 LITURGIE. — L'Eglise reverdit, G. R.: 283.
 LIVRE. — Le — du mois? G. R.: 86.
 — Un — discuté et discutable, G. R.: 156.
 MANITOBA. — « L'hémorragie de la vie française au — », R. A.: 162.
 MARIAGE CIVIL. — Le —, G. D.: 112.
 MEDITATION. — Avant la prochaine année, P. F.: 24.
 — Du cœur et des yeux, P. F.: 53.
 — Ses mystères et les nôtres, P. F.: 89.
 — La gloire de Pâques, P. L.: 120.
 — Alléluias de mai, P. F.: 162.
 — Le cinquantième jour, P. F.: 195.
 — Noël, P. L.: 342.
 — Notre-Dame des Autres, P. F.: 204.
 — Un fardeau, une épaule... P. F.: 264.
 — Ce jour qui reviendra, P. F.: 300.
 MERE. — Pour une —, aimer, c'est se cultiver, C. C.: 145.
 — Impressions d'une — de famille (*Hum. Vitæ*) (Comm.), C. C.: 252.
 « MESSES RYTHMEES ». — —, P. L.: 349.
 MINISTERE DU TRAVAIL. — Au — (Edit.): 103.
 MYTHES. — La foi et les — (Comm.): 23.
 NEGOCIATIONS. — La présence des journalistes aux — des enseignants, G. H.: 194.
 OBEISSANCE. — L'encyclique « *Humanæ Vitæ* » et l'— catholique, M. M.: 245.
 OCCUPATION. — V. *CEGEP*.
 OISEAU DE MINERVE. — Quand passe l'—, R. C.: 49.
 PAIX. — V. *Développement*.
 PAPE. — V. *Bogota, Vicaire du Christ*.
 PASTORALE. — V. *Humanæ Vitæ*.
 PATERNITE. — V. *Humanæ Vitæ*.
 PAUL VI. — L'inquiétude de —, L. d'A.: 176.
 — V. *Bogota*.
 PAUVRETE. — Conscience chrétienne et —, F. P.: 221.
 — V. *Conférence sur la pauvreté, Croissance, Gauthier (P. Paul)*.
 PAVILLON CHRETIEN. — Le — 1968, J.-P. L.: 258.
 — V. *Unité chrétienne*.
 PEGUY. — Notes conjointes sur — et Bremond, F. D.: 288.
 « PERSONA ». — —: Quand le visage supplée à la parole (Cinéma), A. B.: 18.
 PHILOSOPHIE. — V. *Oiseau de Minerve*.
 PRETRE. — Les — aujourd'hui doivent travailler en équipe, R. T.: 103.
 — Le —, l'Eglise et la civilisation (Comm.), J. D.: 128.
 — Je vous précéderai en Galilée, R. B.: 148.
 — Heureux d'être —, R. A.: 259.
 — Des —... au 34e de la Bourse, A. B.: 282.
 QUEBEC. — — ou Canada français? R. A.: 8.
 — Correspondance, L. C.: 24.
 — V. *Education chrétienne, Fédéralisme, Immigration, Johnson (Daniel), Juifs, Littérature*.
 RAHNER (KARL). — Un défenseur résolu du célibat sacerdotal: —, G. R.: 218.
 RELIGIEUSES DE MONTREAL. — Un congrès sans précédent: celui des —, J.-P. R.: 121.
 RELIGION. — V. *Christianisme, Expérience d'enseignement, Foi*.
 RELATIONS INTERNATIONALES. — V. *Fédéralisme*.
 SAINT-LEONARD. — Les élections scolaires à —, F. P.: 226.
 SAINT-SIEGE. — V. *Guerre*.
 SALUT. — L'homme d'ici et le — offert, J. H.: 154.
 SERVICE DE CONSULTATION MORALE. — Des prêtres... au 34e de la Bourse, A. B.: 282.
 SHEED (FRANK). — Un laïc théologien: —, L. d'A.: 42.
 « SOLEILS DES INDEPENDANCES ». — Les —, G. H.: 351.
 SYNDICALISME. — Les options nécessaires du —, G. H.: 181.
 SYNDICATS DE CADRES. — Les —, G. H., I, II: 117, 140.
 TEMOIGNAGE. — — (*Hum. Vitæ*) (Comm.), M.-M. G.: 253.
 TERRE DES HOMMES. — — (Edit.): 176.
 — Du nouveau fidèle à l'ancien, G. R.: 258.
 — V. *Pavillon chrétien*.
 THEOLOGIE. — V. *Foi*.
 TRUDEAU. — M. —, le fédéralisme et les Canadiens français (Edit.): 137.
 — V. *Victoire libérale*.
 T.V. — De bons moments à la —, E. G.: 126.
 — Début de saison à la —, E. G.: 321.
 UNITE CHRETIENNE. — Les Eglises du Canada en quête d'—, S. V.: 16.
 — V. *Pavillon chrétien*.
 UNITES DE NEGOCIATION. — Les — et le C.C.R.O., G. H.: 7.
 « UN TRAIN PASSE ». — —, E. G.: 157.
 UPSAL. — 235 Eglises — Upsal, I. B.: 239.
 VICAIRE DU CHRIST. — —, L. d'A.: 242.
 VICTOIRE LIBERALE. — —, victoire d'un homme (Edit.): 205.
 VIOLENCE. — V. *Abus des mots*.
 VIRGILE. — — parmi nous, G. R.: 355.

NOUVEAUTÉ

Évolution de l'Église au Canada français

Études de sociologie pastorale

par les

PP. Hervé Carrier et Lucien Roy

Ces deux études traitent des problèmes actuels de l'Église et de la pastorale chez nous. Le P. Hervé Carrier écrit dans l'introduction: "Les deux études que nous présentons sont le fruit de nombreux travaux antérieurs. Elles dégagent les implications spirituelles et pastorales d'une recherche poursuivie en commun sur notre milieu. Nous ne prétendons pas avoir dit le mot définitif: la réalité est trop mouvante et nous connaissons nos limites. Nos considérations sont plutôt une invitation au dialogue. La révision de notre action est toujours à reprendre. Ce qui importe par-dessus tout, c'est l'esprit, c'est l'attitude de recherche, la volonté d'être toujours fidèle au réel. Nous avons à apprendre ensemble à lire les événements et à y discerner les voies nouvelles de l'action du Seigneur."

\$1.50 l'exemplaire.

LES ÉDITIONS BELLARMIN

8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-351.

III. - LIVRES

A. — ANONYMES ET EN COLLABORATION ANONYMES

(Auteur unique non identifié; auteurs multiples sans désignation collective.)

- *Des chrétiens interrogent l'athéisme, I: L'athéisme dans la vie et la culture contemporaine* (J.-P. Labelle): 356.
- *Etudes de linguistique franco-canadienne* (E. Richer): 360.
- *Le Boréal Express* (R. Arès): 231.
- *Les mémoires du sénateur Raoul Dandurand (1861-1942)* (L. Pouliot): 198.

EN COLLABORATION

(Divers auteurs sous la désignation *En collaboration* ou sous un nom collectif.)

- AMERICAN ASSEMBLY (THE). — *A World of Nuclear Powers?* (R. Arès): 55.
- EN COLLABORATION. — *Comprendre les groupes d'adolescents* (J.-P. Labelle): 261.
- *Esquisses du Canada français* (R. Arès): 295.
- *Être père aujourd'hui* (J.-P. Labelle): 166.
- *France et Canada français du XVIe au XXe siècle* (R. Arès): 26.
- *Histoire de la littérature française du Québec* (R. Dionne): 81.
- *Histoire du Canada* (R. Arès): 94.
- *L'animation* (R. Arès): 358.
- *La nouvelle image de l'Eglise* (R. Arès): 164.
- *Pax Christi: Problèmes de la Paix à l'ère atomique* (R. Arès): 358.
- *Pierres vivantes* (J.-P. Labelle): 261.
- *Qui est notre Dieu?* (G. Robitaille): 165.
- *Sainteté et vie dans le siècle* (J. d'Anjou): 260.
- *Les valeurs chrétiennes et l'éducation* (R. Arès): 27.
- GOVERNEMENT DU QUEBEC. — *Rapport du Comité d'étude de l'enseignement professionnel agricole* (R. Arès): 56.
- GRUPE LYONNAIS D'ETUDES MEDICALES. — *La liberté et l'homme du XXe siècle* (J. d'Anjou): 55.
- JUSTINIEN 66. — *Travaux du quatrième Colloque international de droit comparé. Proceedings of the Fourth International Symposium on Comparative Law* (R. Arès): 93.
- SEMAINE DES INTELECTUELS CATHOLIQUES. — *Morale humaine, morale chrétienne* (J. d'Anjou): 93.
- SEMAINES SOCIALES DE FRANCE. — *Le développement, la justice et la paix* (R. Arès): 231.
- *L'opinion publique* (R. Arès): 56.
- *Union des Religieuses Educatrices Paroissiales: Accomplir l'Evangile dans le creuset du monde* (J. d'Anjou): 356.
- VATICAN II. — *L'Eglise dans le monde de ce temps* (R. Arès): 129.

B. — AUTEURS IDENTIFIÉS

- ANCIANX, P. — *Sacrement et vie* (J.-P. Labelle): 327.
- ANNE-MARIE. — *Maintenant et toujours* (R. Dionne): 131.
- AUBERT, J.-M. — *Loi de Dieu, lois des hommes* (J. d'Anjou): 93.
- AUGEREAU, J. — *La chance suprême de l'homme* (J. d'Anjou): 196.
- AUMONT, M. — *L'Eglise écoute* (R. Arès): 195.
- BARREAU, J.-C. — *La foi d'un païen* (R. Arès): 91.
- BASILE, J. — *Joli tambour* (R. Dionne): 27.
- BASSET, B. — *Mes ouailles et moi* (G. Robitaille): 58.
- BEA, Card. — *Le chemin de l'unité* (J. Ledit): 129.
- BECCARIA, M.-J. — *Les femmes ont-elles leur place dans l'Eglise* (J. d'Anjou): 357.
- BELLET, M. — *La peur ou la foi* (G. Robitaille): 327.
- BERGE, A. — *Educator familiale* (J. d'Anjou): 262.
- BERNARD, A. — *La chèvre d'or* (D. Pion): 199.
- *Le soleil sur la façade* (D. Pion): 199.
- BERNARD, C.A. — *La prière chrétienne* (J. Ledit): 229.
- BERTHIAUME, A. — *La fugue* (R. Dionne): 28.
- BERTON, P. — *Les bien-pensants* (R. Arès): 232.
- BESNARD, A.-M. — *Ces chrétiens que nous devenons* (R. Arès): 293.
- BILLAULT, S. — *Du signe au symbole, du symbole au sacrement* (J. d'Anjou): 196.
- BIOLLEY, O. — *Une âme d'élite* (J. d'Anjou): 94.
- BLAIS, M.-C. — *L'insoumise* (J. Hardy): 95.
- BLANCHET, A. — *Histoire d'une mise à l'index, la Sainte Chantal de Pabbé Bremond* (F. Dorais): 288, (R. Arès): 295.
- BOLTE, P.-E. — *"Mater et Magistra"* (R. Arès): 260.
- BOUCHARD, F. — *Jeunesse de l'Eglise ou la grande tentation moderne* (R. Arès): 197.
- BOUGE, Y. — *D'elle à moi* (J. d'Anjou): 58.

- BOURGEAULT, G. — *L'Eglise s'en va chez le diable* (G. Robitaille): 156.
- BOUYER, L. — *Notre foi* (R. Arès): 327.
- BROSSARD, J. — *Les pouvoirs extérieurs du Québec* (R. Arès): 198.
- BUHLMANN, W. — *Afrique* (J. Bouchard): 294.
- CARBONELL, C.-O. — *Le grand octobre russe, 1917: la révolution inimitable* (J. Ledit): 197.
- CARON, J. — *L'Eglise s'en va chez le diable* (G. Robitaille): 156.
- CARRIER, H. — *Evolution de l'Eglise au Canada français* (R. Arès): 357.
- CARRIER, R. — *La guerre, yes sir!* (R. Dionne): 279.
- CATTA, J.-S. — *Le grand tournant* (J.-P. Labelle): 263.
- *Savoir parler* (J. d'Anjou): 167.
- CHAPUT-ROLLAND, S. — *Regards 1967 — Québec année zéro* (F. Potvin): 295.
- CHENE, Y. — *Peur et amour* (J. d'Anjou): 28.
- CHENU, M.-D. — *Théologie de la matière* (R. Arès): 164.
- CHERTOK, L. — *Féminité et Maternité* (J. d'Anjou): 359.
- CHICOINE, R. — *Un homme, rue Beaubien* (J. Hardy): 360.
- CLAUDE, R. — *Un Caillou dans le soulier* (J.-P. Labelle): 359.
- COGNET, L. — *Histoire de la spiritualité chrétienne* (J. d'Anjou): 328.
- COLLET, P. — *L'hiver dans le roman canadien-français* (R. Dionne): 27.
- CONGAR, Y. M.-J. — *Notre foi* (R. Arès): 327.
- *Situation et tâches présentes de la théologie* (P.-E. Langevin): 260.
- COOK, R. — *Le Sphinx parle français* (R. Arès): 232.
- COSTE, R. — *Les communautés politiques* (R. Arès): 230.
- *Dynamique de la paix* (R. Arès): 55.
- *Morale internationale* (R. Arès): 92.
- *Notre Père sur le monde* (R. Arès): 54.
- COUFFIGNAL, R. — *Apollinaire* (J. Hardy): 263.
- CRUIQU, F. — *Mots et Concepts. Lexique permanent* (R. Arès): 359.
- CRUCHON, G. — *Psychologie pédagogique, II* (J. d'Anjou): 261.
- CUTTAT, J.-A. — *Expérience chrétienne et spiritualité orientale* (R. Arès): 91.
- DAGENAIS, G. — *Nos écrivains et le français, I* (R. Dionne): 166.
- DANIELOU, J. — *Les évangiles de l'enfance* (R. Arès): 293.
- *Notre foi* (R. Arès): 327.
- de BESOMBES, A.-M. — *Les femmes ont-elles leur place dans l'Eglise* (J. d'Anjou): 357.
- de BOVIS, A. — *Vivre de la foi* (R. Arès): 54.
- de FABREGUES, J. — *Christianisme et civilisations* (R. Arès): 294.
- de FINANCE, J. — *Connaissance de l'être* (J. d'Anjou): 25.
- DEHEM, R. — *Initiation à l'Economie* (F. Potvin): 358.
- DELATTE, P. — *Contempler l'invisible* (J. d'Anjou): 229.
- DELBREL, M. — *Nous autres, gens de la rue* (G. Robitaille): 58.
- de LOCHT, P. — *Harmonie des vocations* (J. d'Anjou): 260.
- de LUBAC, H. — *Méditation sur l'Eglise* (R. Arès): 163.
- DESRAMAUT, F. — *Don Bosco et la vie spirituelle* (Euc. Gervais): 328.
- de VIENNE, L. — *Nouveau traité de diction* (J. d'Anjou): 167.
- de VRIES, W. — *Orthodoxie et catholicisme* (J. Ledit): 261.
- DONUM DEI 12. — *Orientations nouvelles dans le gouvernement des religieux* (G. Robitaille): 130.
- DUCLOS, J. — *L'Eglise s'en va chez le diable* (G. Robitaille): 156.
- DUFOR, R. — *La spiritualité du week-end* (J.-P. Labelle): 230.
- DUGAS, G. — *Essai de prospective en coopération* (R. Arès): 56.
- DUHAMEL, R. — *Manuel de littérature canadienne-française* (R. Dionne): 329.
- DUPRIEZ, B. — *Apprenez seul l'orthographe d'usage* (J. d'Anjou): 166.
- DUPUY, J. — *Dialogue dans l'infini* (F. Coulombe): 54.
- DURANDEAUX, J. — *Question vivante à un Dieu mort* (J. d'Anjou): 196.
- DUTERTRE, M.-F. — *Les femmes ont-elles leur place dans l'Eglise* (J. d'Anjou): 357.
- DUVAL, Card. — *Laïcs, prêtres, religieux dans l'Eglise* (J. d'Anjou): 230.
- ENTRALGO, P. L. — *Panorama historique de la science moderne* (R. Labarre): 357.
- EVANS, T. — *Pathway to Tomorrow: the Impact of Automation on People* (R. Arès): 358.
- FARGUES, M. — *Le 3e âge* (J.-P. Labelle): 359.
- FARIBAUT, M. — *Vers une nouvelle constitution* (R. Arès): 198.

- FOURNIER, R. — *Journal d'un jeune marié* (R. Dionne): 199.
- FRANKL, V. — *Un psychiatre déporté témoigne* (P. Mongeau): 166.
- FRIEDLANDER, S. — *Kurt Gerstein ou l'ambiguïté du bien* (G. Robitaille): 197.
- GABORIAU, F. — *Interview sur la mort avec Karl Rahner* (R. Arès): 165.
- GABOURY, P. — *Devenir religieux* (R. Champagne): 293.
- *Matière et structure* (Sr. P. Seers): 131.
- GAREAU, M. — *L'attente de la nouvelle terre* (R. Arès): 230.
- *Volontairement optimiste* (R. Arès): 230.
- GARIGUE, P. — *Analyse du comportement familial* (R. Arès): 200.
- *Bibliographie du Québec 1955-1965* (E. Desrochers): 26.
- GAUTHIER, P. — *L'évangile de justice* (R. Arès): 230.
- GAUVREAU, A. — *Rituels sacramentaires* (L. Charbonneau): 130.
- GEBHARDT, G. — *L'éducation sexuelle, de 5 à 25 ans* (J. d'Anjou): 57.
- GENDRON, L. — *L'adolescence veut savoir — L'adolescent veut savoir* (J. d'Anjou): 262.
- GIL, A. — *Désormais comme hier ...* (R. Dionne): 167.
- GINGRAS, J.-B. — *Education à l'américaine* (G. Robitaille): 296.
- GODIN, G. — *Les cantouques* (R. Dionne): 28.
- GORREE, G. — *"D'autres récolteront ..."* (J. d'Anjou): 295.
- GUARDINI, R. — *Vie de la foi* (R. Arès): 164.
- *Christianisme et culture* (P.-E. Langevin): 356.
- GUCHT, R.V. — *Témoins du théâtre et du roman français* (D. Maccabée): 262.
- GUITTON, J. — *Les Davidées* (J.-P. Labelle): 294.
- *Oeuvres complètes* (J. d'Anjou): 263.
- HAAG, H. — *Bible et évolution* (J. d'Anjou): 91.
- HAAS, A. — *Bible et évolution* (J. d'Anjou): 91.
- HAMELIN, J. — *Economie et société en Nouvelle-France* (R. Arès): 231.
- HAUSHERR, I. — *L'Obéissance religieuse* (J. d'Anjou): 356.
- HECKEL, R. — *Le célibat sacerdotal* (G. Robitaille): 327.
- HENRY, A.-M. — *Morale et vie conjugale* (J. d'Anjou): 57.
- HENRIPIN, J. — *Tendances et facteurs de la fécondité au Canada* (R. Arès): 295.
- HERMANN, I. — *Initiation à l'exégèse moderne* (G. Robitaille): 195.
- HICKMAN, W.H. — *Le Québec tradition et évolution* (P. Gaboury): 95.
- HOEFNAGELS, H. — *L'Eglise et la société prométhéenne* (R. Arès): 54.
- HOESL, P. — *Ma vie de femme* (J. d'Anjou): 57.
- HUDON, S. — *Au fil des côtes de Québec* (J.-P. Labelle): 198.
- HURZELER, J. — *Bible et évolution* (J. d'Anjou): 91.
- JASMIN, C. — *Les cœurs empaillés* (R. Dionne): 28.
- JEAN XXIII — *Attentifs à Dieu* (R. Arès): 91.
- JEAN-NESMY, C. — *Pourquoi se confesser aujourd'hui?* (R. Arès): 164.
- JEANNIERE, A. — *Anthropologie sexuelle* (J. d'Anjou): 57.
- JOESTER, J. — *La vérité sur le cas Jack Ruby* (G. Robitaille): 94.
- JOY, R.J. — *Languages in Conflict* (R. Arès): 295.
- KERR, D.G.G. — *Atlas historique du Canada* (R. Arès): 231.
- KIERANS, E. — *Le Canada vu par Kierans* (R. Arès): 94.
- KIERKEGAARD, S. — *Les soucis des païens* (R. Arès): 164.
- KLEINHEYER, B. — *La messe aujourd'hui* (G. Robitaille): 230.
- KOCH, R. — *Grâce et liberté humaine* (G. Robitaille): 164.
- KOLODZIEJ, L. — *Il y a mille ans naissait la Poligne (966-1966)* (J. Ledit): 93.
- KUNG, H. — *Liberté du chrétien* (J. d'Anjou): 327.
- LACOUR-GAYET, R. — *Histoire du Canada* (R. Arès): 94.
- LACROIX, J. — *Panorama de la philosophie française contemporaine* (J. Racette): 200.
- LALONDE, R. — *Ailleurs est en ce monde* (R. Dionne): 59.
- LANDRY-GUILLET, S. — *L'itinéraire* (J. Hardy): 199.
- LAPRADE, G. — *Adolescents en détresse* (G. Robitaille): 86.
- LAURENTIN, R. — *Bilan du Concile Vatican II* (R. Arès): 130.
- *L'enjeu du Synode, suite du Concile* (R. Arès): 261.
- LAVAUD, R. — *Les troubadours, II* (B. Carrière): 59.
- LEBEAU, P. — *Jean Daniélou* (J. d'Anjou): 94.
- LECLERCQ, J. — *Croire en Jésus-Christ* (G. Robitaille): 92.

- LEGASSE, S. — *L'appel du riche* (M. Girard): 197.
 LE PENNEC, J.-C. — *L'univers poétique de Félix Leclerc* (R. Dionne): 131.
 LIMOGES, T. — *La prostitution à Montréal. Pourquoi, comment certaines femmes deviennent prostituées* (G. Robitaille): 56.
 LOCHET, L. — *Apparitions* (R. Arès): 164.
 LOURIE, A. — *Profanation et sanctification du temps* (J.-P. Labelle): 26.
 LYONS, D. — *Vietnam Crisis* (J. Ledit): 197.
 MAC AVOY, J. — *Mari et femme* (J. d'Anjou): 53.
 MAERTENS, T. — *La promotion de la femme dans la Bible* (J. d'Anjou): 56.
 MALOUIN, R. — *Princesse de nuit* (J.-P. Labelle): 59.
 MANARANCHE, A. — *Le Célibat sacerdotal* (G. Robitaille): 327.
 MARECHAL, A. — *De mes peurs à ma personnalité* (J. d'Anjou): 165.
 MARITAIN, J. — *L'intuition créatrice dans l'art et la poésie* (J. d'Anjou): 25.
 MARSOLAIS, G. — *La mort d'un arbre* (R. Dionne): 131.
 MASSARD, M. — *Foi chrétienne, vérité de l'homme?* (J. d'Anjou): 92.
 MAUCO, G. — *Psychanalyse et éducation* (J. d'Anjou): 200.
 MAYOUX, P. — *Paul Donœur, aumônier militaire* (J.-P. Labelle): 58.
 MENTHA, J.-P. — *Le Québec tradition et évolution* (P. Gaboury): 95.
 MERCURE, G. — *Messe pascale* (J.-P. Labelle): 130.
 MONCHANIN, J. — *De l'esthétique à la mystique* (J.-P. Labelle): 328.
 MOISAN, C. — *Les débuts de critique littéraire de Henri Bremond* (F. Dorais): 288.
 — *Henri Bremond et la poésie pure* (F. Dorais): 288.
 — *Lettres modernes* (F. Dorais): 288.
 MOREAU, G. — *Le Québec tradition et évolution* (P. Gaboury): 95.
 MOSSAND, M.-J. — *Profils de prêtres d'aujourd'hui* (R. Arès): 91.
 MOUSSE, J. — *Foi en Dieu, foi en l'homme* (R. Arès): 92.
 NAUBERT, Y. — *Contes de la solitude* (R. Dionne): 360.
 NELLI, R. — *Les troubadours, II* (B. Carrière): 59.
 NICOLAS, J.-H. — *Dieu connu comme inconnu* (J. d'Anjou): 92.
 ONIMUS, J. — *La connaissance poétique* (J. d'Anjou): 25.
 — *Réflexions sur l'art actuel* (J. d'Anjou): 166.
 ORBAN, E. — *Le Conseil législatif de Québec, 1867-1967* (R. Arès): 199.
 OSLER, E. B. — *La Salle* (L. Pouliot): 231.
 PAGEAU, R. — *Pays intérieur* (J.-P. Labelle): 329.
 PAN, S. — *Vietnam Crisis* (J. Ledit): 197.
 PAPLAUSKAS-RAMUNAS, A. — *Dialogue entre Rome et Moscou. Vladimir Soloviev, porte-parole du mouvement acuménique en Russie* (J. Ledit): 93.
 PARADIS, S. — *François-les-oiseaux* (D. Maccabée): 167.
 PATFOORT, A. — *L'unité d'être dans le Christ d'après saint Thomas* (J. d'Anjou): 196.
 PATRY, A. — *Les pouvoirs extérieurs du Québec* (R. Arès): 198.
 PAUL VI. — *Le célibat sacerdotal* (G. Robitaille): 327.
 PELLE-DOUEL, Y. — *Etre femme* (J. d'Anjou): 231.
 PEPPERSTRAETE, M. — *Témoins du théâtre et du roman français* (D. Maccabée): 252.
 PETROWSKI, M. — *Le passage* (R. Dionne): 28.
 QUINET, G. — *Profils de prêtres d'aujourd'hui* (R. Arès): 91.
 RABY, R. — *Tangara* (R. Dionne): 59.
 RACETTE, J. — *Thomisme ou plaralisme?* (R. Champagne): 49.
 RAHNER, K. — *Appels au Dieu du silence* (J. d'Anjou): 54.
 — *Éléments dynamiques dans l'Eglise* (J. Ledit): 164.
 REGAMEY, P.-R. — *Pauvreté chrétienne et construction du monde* (R. Arès): 91.
 RENARD, A.-C. — *Le Concile et les religieuses* (J. d'Anjou): 55.
 RENARD, Card. — *Notre foi* (R. Arès): 327.
 RENAUD, A. — *Le roman canadien-français du vingtième siècle* (R. Dionne): 58.
 RICHER, E. — *Syntaxe, I, II* (R. Dionne): 360.
 ROBICHAUD, E. — *Adolescents en détresse* (G. Robitaille): 86.
 ROBIDOUX, R. — *Le roman canadien-français du vingtième siècle* (R. Dionne): 58.
 ROBILLARD, E. — *L'unicorne* (G.-H. d'Auteuil): 263.
 ROBINSON, J. A. T. — *Le Corps* (J. d'Anjou): 293.
 ROCHE, J. — *Eglise et liberté religieuse* (J. d'Anjou): 293.
 ROLDAN, A. — *Les crises de la vie religieuse* (G. Robitaille): 130.
 ROSE, M. — *Proclamez la Parole* (J. d'Anjou): 130.
 ROUSSET, S. — *Conseils d'une psychiatre* (G. Robitaille): 359.
 ROUX, H. — *Détresse et promesse de Vatican II* (R. Arès): 129.
 ROY, L. — *Evolution de l'Eglise au Canada français* (R. Arès): 357.
 RUMILLY, R. — *Histoire de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal* (R. Arès): 232.
 SAMSON, J.-N. — *Félix Leclerc* (R. Dionne): 95.
 SARRAZIN, J. — *De mémoire d'homme* (R. Arès): 329.
 SAROT, L. — *Un Caillou dans le soulier* (J.-P. Labelle): 359.
 SAVARD, P. — *Jules-Paul Tardivel, la France et les Etats-Unis, 1881-1905* (L. Pouliot): 232.
 SCHEKLE, C.-H. — *Introduction au Nouveau Testament* (J. d'Anjou): 55.
 SCHOONENBERG, P. — *Le monde de Dieu en devenir* (R. Arès): 195.
 SCHURMANN, H. — *La première lettre aux Thessaloniens* (P.-E. Langevin): 229.
 SIRI, C. A. — *La Preeminencia de la Civitas y la insuficiencia de la Polis* (J. Ledit): 294.
 SKROBUCHA, H. — *Le message des icônes* (J. Ledit): 54.
 SOMCZYNSKY, J. F. — *Les rapides* (D. Maccabée): 199.
 STERN, K. — *Refus de la Femme* (G. Robitaille): 358.
 STEWART, M. — *Pathway to Tomorrow: the Impact of Automation on People* (R. Arès): 353.
 TAILLIEU, J. — *Crises, chimères et révolte de l'adolescence* (R. Arès): 359.
 TARDIEU-DEHOUX, C. — *Cabanons* (R. Dionne): 296.
 THERESE-DU-CARMEL, Sr. — *Bibliographie analytique de l'œuvre de Félix-Antoine Savard* (R. Dionne): 198.
 THILS, G. — *Syncretisme ou catholicité?* (P.-E. Langevin): 195.
 THIRY, A. — *Liberté religieuse et liberté chrétienne* (J. d'Anjou): 55.
 THOMAS, J. — *Croire en Jésus-Christ* (R. Arès): 164.
 THURIAN, M. — *Marie, mère du Seigneur* (R. Arès): 164.
 TILLARD, J.-M. R. — *Les Religieux au cœur de l'Eglise* (J. d'Anjou): 356.
 TOINET, P. — *L'homme en sa vérité* (J. Racette): 239.
 TOUGAS, G. — *La Francophonie en péril* (J. d'Anjou): 359.
 TOUPIN, P. — *Les paradoxes d'une vie et d'une œuvre* (R. Dionne): 27.
 TRUDEL, M. — *Histoire de la Nouvelle-France, II Le Comptoir, 1604-1627* (L. Campeau): 26.
 VAC, B. — *Mes pensées « profondes »* (R. Dionne): 131.
 VALENSIN, A. — *La joie dans la foi* (R. Arès): 91.
 VASTEELS, R. — *Témoins du théâtre et du roman français* (D. Maccabée): 262.
 VERGÔTE, A. — *Psychologie religieuse* (J. d'Anjou): 165.
 VERNEAUX, R. — *Le vocabulaire de Kant* (J. Racette): 294.
 VIGNEAULT, R. — *L'univers féminin dans l'œuvre de Charles Péguy* (F. Dorais): 283.
 VILLEMENOT, J. et P. — *La Nouvelle-Guinée, 700,000 Papous, survivants de la préhistoire* (B. Saint-Laurent): 56.
 VOILLAUME, R. — *Frères de tous* (R. Arès): 91.
 von GAGERN, F. — *Partenaires pour la vie* (G. Robitaille): 231.
 WEISER, E. — *Les pouvoirs extérieurs du Québec* (R. Arès): 198.
 WEYERGANS, F. — *Vie du docteur Tom Dooley* (J. d'Anjou): 328.
 WILTGEN, R. M. — *The Rhine Flows into the Tiber* (J. d'Anjou): 357.
 WYCZINSKI, P. et autres. — *François-Xavier Garneau, aspects littéraires de son œuvre* (L. Campeau): 199.
 ZDZIECHOWSKI, G. — *Le problème-clef de la construction européenne* (J. Ledit): 56.

IV. - THÉÂTRE

(G.-H. d'AUTEUIL)

Amant (L'): 123.
Anatole: 21.
Architecte et l'Empereur d'Assyrie (L'): 324.
Avare (L'): 353.
Belles Sœurs (Les): 286.
Bérénice: 122.
Bilan: 324.
Ce Soir, on improvise: 353.
Chemin du Roy (L'): 191.
Cheval évanoui (Le): 224.
Collection (La): 123.
Daetylos (Les): 325.
Des Clowns par Milliers: 47.
Docile: 191.
Drôle de couple: 87.
Equation à deux Inconnus: 20.
Exécution (L'): 158.
Fausse Confidences (Les): 124.
Fourberies de Friponneau: 286.
Genousie: 225.
Gout de miel (Un): 160.
Grands Soleils (Les): 190.

Hamlet, prince du Québec: 88.
Homme pour homme: 224.
Jalousie du Barbouillé (La): 88.
Je m'appelle François Sigouin: 287.
Malentendu (Le): 19.
Matin comme les autres (Un): 123.
Médecin malgré lui (Le): 88.
Menteur (Le): 47.
Mouette (La): 159.
Oiseau bleu (L'): 48.
Orage (L'): 159.
Partage de Midi: 190.
Pendu (Le): 123.
Pinocchio: 286.
Promenade du Dimanche (La): 20.
Pygmalion: 48.
Rhinocéros: 159.
Sacrés Fantômes: 21.
Tartuffe (Le): 354.
Tigre (Le): 325.
Volpone: 353.

UN CADEAU "PAS COMME LES AUTRES"

dont vous parlerez longuement, chaque mois, avec l'ami qui le recevra...

Abonnement-cadeau à RELATIONS. Prix: \$5.00

Ce geste plaira à vos amis et aidera RELATIONS à grandir.

UNE CARTE SERA ENVOYÉE EN VOTRE NOM À VOS BÉNÉFICIAIRES.

ADRESSEZ VOTRE CHÈQUE À

RELATIONS
 8100, boul. Saint-Laurent
 Montréal-351.

marabout *actualité*

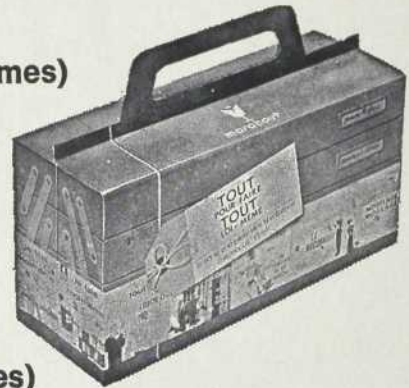
DES CADEAUX EXCEPTIONNELS

pour toute la famille ...et pour les amis



Encyclopédie des jeunes (14 volumes)

Flash bricolage (14 volumes)



1 Encyclopédie universelle (8 vol.) / 2 Histoire universelle (12 vol.) / 3 Histoire mondiale de l'art (6 vol.) / 4 Bob Morane et l'Ombre Jaune (10 vol.) / 5 Le monde animal (7 vol.) / 6 Histoire du cinéma (3 vol.) / 7 La seconde guerre mondiale (4 vol.) / 8 Economie contemporaine (4 vol.).

et les derniers nés :

4 coffrets AUTOMOBILE
de 2 volumes

